UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01663898 3

ESSAYEZ

Sir L. Dundas Bar^t^
of
KERSE.

PRESS A SHELF 6 N^o^ 3.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE
DE
QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

Par le CHEVALIER DE MOUHY.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXLVII.

LIBRARY
JAN 7 1966
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2013
M65M45
t.4

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

ONZIEME PARTIE.

IL ſembloit que Mr. *de Beauval* fût aſſuré de ſon bonheur, par l'air triomphant avec lequel il ſe préſenta à mes yeux. Il étoit vétu d'un habit d'écarlate relevée d'une épaiſſe broderie d'or, & d'une veſte de goût, qui le diſputoit de richeſſe à tout le reſte de ſon ajuſtement: enfin

jamais je ne l'avois vu si paré. Me voilà prêt Mademoiselle, me dit-il en s'aprochant de mon lit & en me regardant tendrement, à vous rendre compte de ma conduite, & à vous prouver qu'on n'a jamais aussi fidèlement aimé que je vous aime. Voilà de grands mots, repris-je en souriant & en le regardant avec complaisance; il n'est question que de savoir si la pure sincérité leur donne le charme de la persuasion : asséyez-vous Monsieur, continuai-je, pour que nous puissions en raisonner plus à notre aise; il me reste des doutes sur ce sujet, dont il est bon de me faire revenir; en un mot, si vous pouvez me convaincre que vous m'avez toujours aimée de bonne foi, je vous promets de vous parler de mon côté avec la franchise dont je me pique: vous voilà, comme vous voyez, le maître des conditions de notre marché; il ne tiendra qu'à vous qu'elles ne nous mènent à quelque chose de plus solide que par le passé.

Je ne suis point assez présomtueux

tueux Mademoiſelle, repartit le Chevalier, pour expliquer en ma faveur ces derniers mots; ils ſont trop importans ſelon les conſéquences que j'en pourrois tirer, pour oſer m'en prévaloir : ſi le bonheur que vous me faites enviſager eſt dépendant de ma ſincérité & des ſentimens du plus paſſionné de vos Amans, vous ne devez point m'en retarder l'aveu : depuis que je vous aime, je n'ai jamais ceſſé un inſtant de vous être fidèle; il n'y a aucun motif dans le monde qui ſoit capable de diminuer ces ſentimens : oui, divine *de Saint Preuil*, continua le Chevalier avec un air ſi paſſionné qui me toucha, je vous adore & je ne vis que pour vous. En prononçant ces mots, il ſe pancha ſur mon lit, & me ſaiſit les mains, qu'il me baiſa avec des tranſports qui m'effrayérent. Arrêtez Monſieur, lui dis-je avec un air qui lui en impoſa : je vous crois, & je n'ai pas beſoin de ſemblables preuves pour me perſuader que vous m'aimez; remettez-vous dans l'attitude où vous êtiez, à

moins que vous ne vouliez m'obliger à me lever : j'ai compté ſur vos déférences & ſur votre respect : je ſerois fâchée de m'être trompée, & que vous me miſſiez dans le cas de ne vous plus recevoir avec la même familiarité.

Ces derniers mots remirent entièrement *Beauval* dans le devoir : l'occaſion lui avoit paru ſans doute ſi favorable, qu'il auroit tenté d'en profiter, ſi je n'euſſe pas arrêté de bonne heure ſes petites entrepriſes. Vous me mettez Mademoiſelle, me dit-il, à de terribles épreuves, vous me laiſſez entrevoir des doutes ſur mon amour, & lorsque mes tranſports s'animent pour vous convaincre de ſa vivacité, il ſemble qu'ils vous déplaîſent, & vous m'accablez de rigueurs. Il vous ſiéroit fort mal de vous en plaindre, repartis-je en le regardant fixement, après les tiédeurs de la paſſion dont vous voulez me perſuader : après deux mois de ſilence de votre part, vous ne deviez pas vous attendre à ce que je fais aujourd'hui pour vous ; mais afin

afin de vous en punir, il faut, avec la franchiſe dont vous vous piquez, me faire non ſeulement un aveu ſincère, qui juſtifie les motifs d'une conduite ſi peu conforme aux ſentimens dont vous me parlez, mais encore que vous m'expliquiez ſans détour toutes les idées qui vous ont paſſé par l'eſprit depuis le tems que vous gardez le ſilence : je trouverai des charmes dans cette confeſſion, elle me mettra en état de décider de la bonté de votre caractère ; & s'il eſt tel que je le deſire, vous ne devez pas douter qu'en cette conſidération je ne me relâche des ſcrupules qui m'ont empêché juſqu'ici d'en uſer avec vous ſelon que mon inclination m'y portoit.

Tout cela ne diſoit rien, *Princeſſe*, & cependant faiſoit tout : je voulois amener mon Amant par degrés au point critique dont il étoit queſtion, afin de ne point lui paroître légère. Pour y parvenir, je ne pouvois uſer de trop de détours : d'ailleurs il m'étoit trop important de lire dans le fond de

ſon ame avec les nouvelles diſpoſitions où je me trouvois pour lui, afin de ne pas faire tous mes efforts pour le déchifrer.

Le Chevalier, après s'être recueilli un inſtant en lui-même, m'avoua avec un air de ſincérité qui me perſuada, qu'il avoit été extraordinairement piqué du changement prodigieux que j'avois mis dans ma façon de vivre : il convint avec la même bonne-foi, qu'après m'avoir examinée pendant quelques jours, il avoit penſé que j'avois de la pente à être coquette, & qu'il avoit imaginé que tant de diſſipations & tant d'Amans nouveaux devoient bientôt faire évanouïr les ſentimens qu'il ſe flatoit de m'avoir inſpiré : il me jura qu'il avoit eu envie pluſieurs fois de me porter de tendres plaintes ſur ſes frayeurs légitimes que ma conduite lui donnoit, mais que ſe rapellant les chagrins que ſa jalouſie m'avoit déjà occaſionnés, il n'avoit jamais oſé en venir-là, & qu'il avoit préféré de riſquer d'être toujours malheureux à la crain-

te de me déplaîre, & de manquer à la parole qu'il m'avoit donnée.

Je n'aurois rien à reprocher à des ménagemens auſſi délicats, repris-je, ſi votre conduite eût été uniforme à ces ſentimens : mais d'où vient, ajoutai-je, paſſiez-vous des heures entières ſans chercher à me parler de vos craintes & de vos ennuis ? Hélas ! s'écria *Beauval*, à quoi euſſent ſervi mes plaintes dans la diſſipation où je vous ai vue ? en euſſiez-vous fait quelque cas ? Oui ſans doute, continuai-je en le regardant tendrement ; ce monde que vous me reprochez adroitement, n'étoit apellé que parce que vous aimant trop, & me défiant de mes forces, je voulois vous ôter les occaſions de me parler de votre amour, & à moi celle d'y répondre peut-être avec trop de retour. Que me dites-vous adorable *de Saint Preuil*, s'écria *Beauval*, en ſe jettant ſur une main qu'il baiſa avec tranſport ? Que vous m'auriez évité de peine, ſi dans ce tems-là vous m'euſſiez fait cet aveu ! Vous ne m'auriez

pas jetté dans le déſeſpoir : je n'aurois pas à me reprocher des attentats auxquels je ne ſongeai jamais ſans rougir. Il falloit que le bandeau le plus aveugle faſcinât ma raiſon, pour que ces derniers mots que le Chevalier proféra avec embaras, ne me fiſſent pas ſoupçonner le honteux miſtère qu'ils renfermoient: ne ſuffiſoient-ils pas pour me donner des lumières ſur le ſecret que j'avois tant cherché à developper, & que j'avois tant de raiſons de vouloir pénétrer? mais toujours préoccupée de la ſageſſe & de la ſoumiſſion de *Beauval*, ils ne me firent aucune impreſſion; au contraire, extrêmement ſatisfaite de la manière dont il s'avouoit coupable, (car j'entendois par ces attentats les ſoupçons qu'il avoit oſé concevoir) je ne lui cachai point que je l'aimois plus que jamais. Comme je devois naturellement m'attendre après ces nouvelles aſſurances de mon amour, qu'il me preſſeroit de lui en donner des preuves plus convainquantes, je
ne

ne fus point étonnée de la vivacité avec laquelle il me suplia de couronner sa flamme : c'étoit là où je l'attendois, & l'objet capital qui m'avoit déterminée à lui donner le rendez-vous. Je vous ai déjà dit plusieurs fois, lui dis-je en le regardant avec des yeux propres à l'enflammer de plus en plus, qu'aucune autre raison ne m'a fait éluder tant de prières de votre part, pour m'amener au point de vous donner la main, que la crainte, en me rendant à vos desirs, de faire un ingrat: parvenez, si vous le pouvez, à me persuader que quelque chose qui puisse arriver, vous ne cesserez jamais d'être tendre & fidèle, & je vous laisse espérer que je me rendrai à vos instances. Quelles preuves en voulez-vous, interrompit mon Amant avec vivacité? Voulez-vous que je vous le signe de mon sang, & m'en croirez-vous sur les sermens les plus sacrés. Non, repris-je en continuant à le regarder tendrement : votre sang m'est trop précieux pour que je souffre que vous le répandiez aussi inutilement.

 A l'é-

A l'égard des ſermens, ils n'établiroient point ma confiance, ſi vous aviez de la pente à devenir infidèle; ils n'auroient pas aſſez de force pour retenir votre cœur, & pour vous empêcher de changer: tâchez de trouver des moyens plus propres à me convaincre, je ne demande pas mieux que de vous croire; je vous avouerai plus, il y va de ma félicité; mais plus je ſuis pénétrée de cette vérité, & plus je dois m'aſſurer de la certitude & de la durée de mon bonheur.

Mais à quels moyens donc recourir, s'écria le Chevalier avec un air mutin qui me le rendit encore plus cher? Je n'ai plus que ma vie qui puiſſe répondre de ma conſtance & de mes promeſſes. Hé bien, puiſque cette idée me vient, pourſuivit le Chevalier, frappé de cette imagination, convenons entre nous d'un article, & ſcellons-le par des ſermens mutuels. Je m'engage à vous pardonner ma mort, en cas que je manque à mon amour & à mes pa-

paroles; en vous épousant je vous livre un poignard, avec la permission de m'en percer le cœur dès que vous aurez découvert que je suis un parjure: après la liberté que je vous donne pensez-vous, Cruelle! que je puisse prévoir que je sois assez lâche pour oser jamais vous tromper? Que dites-vous *Beauval*, m'écriai-je avec vivacité? Quand vous perdriez le jour, en aurois-je moins perdu votre cœur? Sentez donc qu'il n'est rien qui puisse me dédommager de cette perte, & que tendre comme je le suis à votre égard, c'est une peine réelle pour moi que de l'envisager. Jugez par cette manière extrême de penser, à quel point je vous aime, & par l'excès de ma délicatesse le cas infini que je fais de votre cœur.

J'en sens tout le prix, divine *de Saint Preuil*, reprit tristement le Chevalier. Vous dirai je plus? je connois mieux que personne à quel point vous êtes adorable, & ce qu'il m'en couteroit pour ne pas être à vous. Mais d'où vient ne

pas vous developper nettement ma penſée? vos diſpoſitions ſont trop favorables pour ne pas oſer le hazarder: je n'ai qu'un mot à prononcer Mademoiſelle, ajouta *Beauval* en me regardant fixement: il faut dans ce moment même que vous m'aſſuriez avec ſerment de votre main, ou que de cette épée je m'arrache une vie qui me devient inutile ſi l'eſpoir m'eſt ôté de devenir votre épouſe.

Dans la diſpoſition où je me trouvois à cet égard, il n'étoit pas beſoin de la funeſte image que me préſentoit le Chevalier pour me déterminer; je n'attendois que le moment favorable pour prononcer en ſa faveur. Eloignez ce fer, repris-je, il me glace d'horreur & d'effroi: il ſuffit pour me déterminer, que vous m'ayez convaincue que vous préférez la mort à l'infidélité. Après tant de ſermens de votre part de ne changer jamais, j'oſe hazarder un pas que j'ai toujours craint à l'égal de la mort. Hé bien Monſieur, ajouta-je en le regardant avec des yeux paſſionnés, puiſ-

puiſque votre repos & votre vie ſont attachés à l'hymen que vous vous propoſez, je vous donne mon aveu & ma main; choiſiſſez le jour qui nous unira pour jamais, afin que vous n'ayez rien à deſirer de plus : ſachez que mon impatience égale la vôtre, & que je me trouve véritablement heureuſe, que vous m'ayez forcée à vous donner cet heureux conſentement.

Le prémier mouvement de mon Amant fut de m'embraſſer avec tranſport, & de faire éclater la joie la plus vive; je croyois déjà triompher: mais que devins-je! lorſque reprenant un ton plus modéré, il ſe remit ſur ſa chaiſe, & me regarda fixement. Vous venez de connoître, me dit-il, par l'excès de la ſatisfaction que je viens de faire éclater, à quel point je reſſens le bonheur que vous me faites enviſager; mais pour que rien n'en puiſſe jamais altérer la tranquilité, me ſera-t-il permis à mon tour d'exiger une preuve de votre confiance, & des bontés dont vous voulez

bien m'honorer? Parlez Monſieur, parlez, interrompis-je, confondue d'un pareil diſcours: je ſuis prête à répondre à la confiance que vous exigez, & à vous donner ces preuves que vous croyez néceſſaires à votre félicité. . . . Mais au-lieu de reprendre la parole, le Chevalier ſe leva, & ſe mit à ſe promener dans ma chambre, en paroiſſant occupé d'une profonde rêverie. Une conduite auſſi frappante après tant de proteſtations & de tranſports de joie, me glaça tous les ſens; je compris qu'il faloit qu'il fût queſtion de réflexions bien graves pour occaſionner cette impoliteſſe & ce changement. Je ne fus pas plutôt frappée de cette idée, que je frémis de l'image qu'elle me préſenta. *Beauval* diſſimuloit, me dis-je en moi-même, il ſait mon avanture, il voit le front avec lequel je lui en impoſe ſur ces prétendus ſentimens de délicateſſe & de retenue, il en rougit pour moi: que ſai-je? il médite peut-être les moyens les plus terribles de s'en venger: que

ne

ne doit-on pas craindre d'une jalousie aussi outrée que la sienne?

Je me trompois, *Princesse*. Le Chevalier se reprochoit dans ce moment les outrages qu'il m'avoit faits, & n'étoit occupé que de l'embarras de me les avouer. La nature de cette confidence lui paroissoit si délicate, & il la croyoit si nécessaire à notre bonheur mutuel, qu'il concevoit qu'il n'étoit pas possible de se taire sans risquer de nous rendre tous deux malheureux. Peut-être aussi s'étonnoit-il que je ne me fusse pas encore expliquée moi-même sur ce sujet. Je dis peut-être, car je n'ai jamais eu l'occasion de le savoir. Quoi qu'il en soit, il crut sans doute qu'en honnête-homme il ne pouvoit garder le silence: il se raprocha de moi avec un air moins pensif, mais qui annonçoit beaucoup d'embarras. Avant que de profiter, me dit-il, de l'insigne faveur que vous venez de me faire, je pense que nous devons mutuellement nous occuper de tous les points qui peuvent assurer notre félicité:

nous

nous avons l'un & l'autre des ſecrets à nous confier, & peut-être les mêmes motifs pour ne les avoir oſé déclarer. Je ſai qu'au milieu d'une nuit, un téméraire, deſeſpéré de vos rigueurs, a oſé ſe porter à des attentats. . . . Arrêtez Monſieur, interrompis-je effrayée des lumières qu'il m'alloit donner pour qu'il ne me reſtât aucun doute : dites-moi, ajoutai-je en tirant le bouton que j'avois trouvé, ſi ce diamant vous eſt connu. Le ſilence du Chevalier me confirma tous mes ſoupçons. Hé voilà donc, lui dis-je, ce que vous me gardiez pour me prouver votre amour : Monſtre! voilà donc dévoilé, ajoutai-je, ce ſecret qui m'a tant couté de larmes, d'ennuis, & de douleur? Infortunée que je ſuis, ſe peut-il qu'une fille qui ne s'eſt jamais écartée de ſes principes, ſoit en bute à tant d'outrages? Qu'ai-je donc fait au Ciel, pourſuivis-je en verſant un ruiſſeau de larmes, pour être en proie à tant de malheurs? Eh quels ſont donc ces malheurs, reprit Mr. *de*

Beauval en ſe jettant à mes piés & pénétré de regret de ſon imprudence? Calmez, au nom du Ciel que vous venez d'invoquer, cette douleur profonde, & eſſuyez ces larmes: loin de vous rien reprocher, Cruelle! c'eſt moi qui par un excès de délicateſſe ſans doute mal entendu, vous faiſois l'aveu de mes crimes pour les réparer: comment ſe peut-il que vous preniez auſſi injuſtement le change, & que vous me ſoupçonniez de vous reprocher un attentat dont je ſuis le ſeul coupable, & qui s'eſt tourné de toutes les manières à ma honte & à votre gloire? Reprenez Mademoiſelle votre équité ordinaire; prononcez, ſi vous le voulez, les peines dues à mon inſigne témérité; mais rendez-moi la juſtice de croire que loin d'avoir oſé jamais concevoir l'horrible projet de vous offenſer, je n'avois intention, en vous rapellant ce quart-d'heure fatal, que de vous parler de mon offenſe: j'en mérite le pardon par la ſincérité de l'aveu, & par les aſſurances réitérées de mon ſincère repen-

pentir & de mes remords & de vous prouver enfin que je n'avois pour vous rien de caché. Le bandeau fatal dont jusques-là j'avois eu les yeux fascinés, se déchira alors, & me fit voir ce que je n'avois pas même osé soupçonner. Loin que la confession de cet outrage en diminuât la noirceur, je trouvai tant de barbarie à convenir d'une injure si atroce, que dans le moment mon amour pour Mr. *de Beauval* s'éteignit. Ce changement fut l'ouvrage d'une minute & d'une réflexion. C'en est assez Monsieur, lui dis-je avec un ton qui n'annonçoit ni passion ni douceur; je ne crois pas qu'après l'aveu que vous venez de me faire, nous ayons rien de plus à nous dire: je vous demande en grace de ne plus vous donner la peine de venir me voir, ni de faire aucune démarche pour me ramener à des sentimens plus doux, ce seroient des soins & des pas inutiles; mais, pour que vous n'ayez rien à reprocher à la franchise avec laquelle je vous ai toujours parlé, je vous

vous confie avec ingénuïté que ſi vous aviez ſu m'épargner la honte d'un pareil ſouvenir, j'étois votre femme dans huit jours, j'y étois réſolue ; les choſes viennent de changer, vous m'êtes devenu auſſi indifférent que vous m'avez été cher ; & afin de vous mettre parfaitement en repos ſur ce qui me concerne, je veux bien ajouter pour votre conſolation, s'il eſt vrai que vous en ayez beſoin, qu'après avoir aprouvé en vous pour qui j'avois tant de confiance, ce que c'eſt que les hommes, je renonce pour jamais aux engagemens qui pourroient leur donner des droits ſur ma perſonne. A l'égard de mon cœur je n'en répons pas, mais pour le mariage il ne me ſera jamais de rien ; cependant comme je ne ſuis point du ſentiment qu'une femme doive ſe rendre entièrement la victime des perfidies d'un Amant, je ne renoncerai point au monde pour l'amour de vous, mais je ſaurai ſi bien me tenir en garde contre la ſéduction des parjures, & contre leurs pièges & leurs atten-

attentats, que vous ſerez le ſeul qui pourrez vous vanter d'avoir oſé me manquer au point où vous l'avez fait : voilà Monſieur mes ſentimens, auxquels rien ne ſera jamais capable d'apporter le moindre changement : après cela retirez-vous s'il vous plaît, & tâchez d'oublier juſqu'à mon nom.

En achevant ces mots, je tirai à pluſieurs repriſes les cordons de ma ſonnette, dans la crainte que Mr. *de Beauval* ne voulût perſiſter à obtenir ſon pardon, ou qu'il ne ſe portât à quelque extravagance. Après les preuves qu'il m'avoit données, j'étois bien excuſable de le craindre, mais j'avois tort d'en avoir ſeulement l'idée : le pauvre garçon ſe trouva tellement confondu de mes réſolutions, & de la manière tranquile dont je les lui avois notifiées, qu'il parut immobile ſur ſon ſiège, & qu'il ſe retira bientôt ſans avoir la force de proférer un ſeul mot.

Voilà, *Princeſſe*, de quelle manière ſe termina cette fatale avanture, & cet amour ſi tendre. Mr.

de

de Beauval tenta l'impoſſible pour rentrer en grace, & pour obtenir du moins qu'il fût reçu au nombre de mes amis, comme tant d'autres: il employa mes frères, m'écrivit les lettres les plus ſoumiſes & les plus tendres: rien ne m'ébranla, pas même le danger qu'il courut de la vie, dans une grande maladie que ſes chagrins lui occaſionnérent. Le hazard me fit rencontrer une fois avec lui dans une maiſon, où il profita d'une occaſion favorable pour ſe jetter à mes piés. Je lui parlai ſans aigreur; mais je lui confirmai de manière la ſolidité de mes réſolutions à ſon égard, qu'il prit inſenſiblement ſon parti, & je fus enſuite pluſieurs années ſans le voir, ſans ſavoir ce qu'il étoit devenu, ſans m'en informer, & qui plus eſt ſans m'en embaraſſer en aucune façon.

Un moment après qu'il fut retiré, *Saint Preuil* entra dans ma chambre: je ne doutai pas qu'il ne vînt me preſſer de décider Mademoiſelle *de Kelvader* en ſa faveur: je voulus encore l'engager à laiſſer

paſſer

paſſer quelque tems avant que de fondre cette affaire, lui repréſentant qu'il devoit un peu mieux s'éprouver, afin qu'il ne ſe répentît pas un jour d'avoir trop précipité une affaire de cette importante : mais tous mes diſcours furent inutiles, il avoit l'idée frappée que le moindre délai pouvoit nuire à ſes projets : j'eus beau vouloir le raſſurer, il me prouva que les yeux d'un Amant étoient plus éclairés que ceux d'une Amie ; il ſavoit, à n'en pouvoir douter, que Mr. *de Richeville*, Fermier-Général riche à millions, étoit éperdûment amoureux de Mademoiſelle *de Kelvader*, & qu'il ſe propoſoit de ſe déclarer avant peu ; la concurrence l'effrayoit. Ma bonne Amie n'avoit rien, elle aimoit le monde & l'aiſance : elle étoit pour ainſi dire devenue ſa maîtreſſe, il ne falloit qu'un moment pour lui faire prendre ſon parti. Mon frère ne vouloit rien risquer, & amoureux comme je le voyois, je ne pouvois m'empêcher de convenir qu'il n'avoit pas grand tort.

Pour

Pour lui prouver que les délais que j'avois mis jufques-là à cette affaire, partoient plus de l'intérêt que je prenois dans ce qui le touchoit, que de défaites fuppofées, je lui demandai la main, & je le conduifis dans l'appartement de Mademoifelle *de Kelvader*. Elle fe coiffoit, & malgré fon négligé elle nous parut la plus jolie du monde. Je n'ai jamais reffemblé à ces femmes à qui il en coute tant d'en trouver une autre aimable. Je lui fis compliment, en l'embraffant fur les agrémens qu'elle nous étaloit. Vous êtes toujours polie & bonne à votre ordinaire ma belle Amie, reprit-elle en m'embraffant: fi vous vous mettez fur le ton de la fleurette avec moi, je ne vous cèderai en rien: je vous parlerai moi fans flaterie, quand je vous dirai que depuis que je vois des femmes charmantes à *Paris*, je n'en ai point trouvé qui ayent ces traits fins, ce beau teint, & cette blancheur qui vous met au rang des plus belles. Fort bien, continuai-je en éclatant

tant de rire, je ne m'attendois pas à de pareilles cajolleries; mais heureusement que j'ai en main de quoi vous en punir, & vous faire changer de ton. Pour ne pas perdre le tems en discours superflus, je vous amène *Saint Preuil*, qui vous dira qu'il ne peut vivre sans vous voir & sans vous aimer: arrangez-vous ensemble, je vous laisse; mais souvenez-vous que si je vous suis chère, que les intérêts de mon frère me sont aussi chers que les miens, & que tout ce que vous ferez en sa faveur, me sera aussi précieux que si vous m'obligiez personnellement.

Vous traitez cette matière d'une façon bien grave, reprit Mademoiselle *de Kelvader*, en m'empêchant de me lever: vous me feriez presque peur du mariage, car je vois bien qu'il va en être question; mais pour traiter les choses en règle, trouvez bon, s'il vous plaît, ma bonne Amie, que vous assistiez à notre conférence, sans quoi marché nul, je vous en avertis: quand il est question de faire une folie,

com-

comme celle dont il eſt ſans doute queſtion, il faut être entraînée par le conſeil de ſes Amies, & je n'en ai point aſſurément qui me ſoit auſſi chère que vous.

Cette réponſe étoit à-la-fois ſi polie & ſi favorable, que j'embraſſai Mademoiſelle *de Kelvader* de tout mon cœur: pour le pauvre *Saint Preuil*, qui n avoit d'abord ſu quelle contenance tenir, raſſuré par un diſcours ſi obligeant, il ſe jetta à ſes piés, & lui baiſa les mains tant qu'il voulut en bégayant une confirmation de ſon amour aſſez mal tournée. Briſons Mr. de *Saint Preuil* ſur tous ces complimens, lui dit ma bonne Amie avec une liberté dont il n'y avoit qu'elle ſeule qui fût capable en pareille occaſion; vous m'avez dit mille fois que vous m'aimiez, & je l'ai d'abord cru. Je conçois que vous ne voulez pas vous en tenir-là. Je ne puis qu'être fort ſenſible à l'honneur que vous voulez bien me faire; mais ce n'eſt pas aſſez ſelon ma façon de penſer, que de vous donner de

l'eſpérance, je veux faire plus: c'eſt de vous parler avec franchiſe ſur tout ce qui me concerne: je ne ſuis pas fille à vous tromper, la meilleure preuve que je puis vous en donner, comme de la véritable eſtime que j'ai pour vous, c'eſt de vous confier tous mes ſecrets. Après ce préambule Mademoiſelle *de Kelvader*, ſans donner à mon frère le tems de lui répondre lui fit entièrement ſon hiſtoire, elle n'en omit aucune des circonſtances qu'elle m'avoit contées, pas même les tendres ſentimens qu'elle avoit conſervés pendant longtems pour ſon prémier Amant: ce détail entièrement achevé, elle continua de cette ſorte.

Après les confidences ſincères que je viens de vous faire Monſieur, il me reſte à vous prévenir ſur mon caractère, qui ne vous eſt pas entièrement connu, parce que je penſe bien différemment aujourd'hui que je ne le faiſois avant que d'être ſortie du Couvent. Je vous avertis que ſi vous vous ſentez du panchant à la jalouſie, de

ne

ne point hazarder de vous unir avec moi : je vous avouerai naturellement que j'aime le Monde, le Spectacle, les Assemblées, & même à m'entendre louer sur mes prétendus agrémens ; & que je me croirois fort malheureuse si je rencontrois un mari qui voulût m'en faire un crime, & m'empêcher de vivre à ma fantaisie : il n'est pas douteux que je ne lui sois aussi attachée & aussi fidèle qu'il convient qu'une honnête femme le soit ; mais je desire que ce soit à moi seule qu'il en ait l'obligation, & non à ses précautions. A l'égard de ma conduite, je n'en parle pas : j'espère qu'on ne me reprochera jamais de ruïner une maison par des dépenses inutiles & superflues ; au contraire je me piquerois assez d'y établir le bon ordre. Voilà Monsieur, continua Mademoiselle *de Kelvader* avec un enjouement & une sincérité qui me la firent trouver cent mille fois plus aimable, le beau & le laid de la femme dont vous semblez vouloir faire emplette. Si tout cela ne vous

inſpire point d'éloignement, il n'y a plus qu'un mot à dire : je vous trouve un fort honnête-homme, vous ne m'êtes pas indifférent, en faut-il davantage ? Voilà ma main, je ſuis prête à dire oui, & je le dirai de fort grand cœur.

Je ne tenterai point de vous repréſenter, *ma Princeſſe*, les transports de joie que *Saint Preuil* fit éclater après une manière de s'exprimer auſſi franche : il voulut recommencer à baiſer les mains de Mademoiſelle *de Kelvader* ; mais avec la même ſincérité elle lui préſenta ſon viſage, en lui diſant plaiſamment, que dans les termes où ils en étoient l'un & l'autre, il devoit du moins, en attendant mieux, baiſer quelque choſe de mieux que la main. Cette folie nous rendit de la meilleure humeur du monde. La choſe fut traitée juſqu'au bout ſur le même ton. *Saint Preuil* ayant voulu prendre l'air ſérieux pour faire ſentir qu'il convenoit à ſon amour & à ſes affaires que le mariage fût conclu au plutôt, Mademoiſelle *de Kelvader*, en

en contrefaiſant plaiſamment ſa gravité, lui répondit qu'elle ne demandoit pas mieux, qu'il y avoit déjà longtems qu'elle étoit fille, & qu'il ne pouvoit pas lui faire un plus grand plaiſir que de la faire changer au plutôt d'état & de nom.

Saint Preuil, qui ne s'attendoit pas à une ſaillie ſi favorable à ſes deſirs, fit une profonde révérence, en nous diſant qu'il y alloit travailler de ce pas. Lorſqu'il fut ſorti, nous badinâmes du plus grand cœur du monde, de la manière dont une affaire auſſi importante venoit d'être traitée. Je crois ma chère Amie, me dit Mademoiſelle *de Kelvader*, que l'on devroit en uſer ainſi pour toutes les choſes de ce monde, on s'épargneroit bien des chagrins & bien de fauſſes démarches : cette maudite vie eſt ſi courte & ſi ſujette à des deſagrémens, que je penſe que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt de s'en moquer, & de chercher à la rendre agréable autant qu'il eſt poſſible, & à ne jamais être dupe des évènemens & des chagrins.

J'allois répondre à ce difcours d'un ton peut-être moins badin, lorfqu'un laquais vint m'avertir que Mr. *Bemolet*, ce Maître de Mufique dont je vous ai fait le portrait, *Princeffe*, dans une des Parties précédentes, m'attendoit dans mon appartement. Je l'avois envoyé chercher dans l'intention où j'étois de me remettre à chanter, & pour qu'il me montât un concert une fois par femaine. Dans les difpofitions d'efprit où je me trouvois, ne voulant plus aimer, je prévoyois bien des quarts-d'heure d'ennui, & je voulois tâcher de rémédier à cet inconvénient. Mademoifelle *de Kelvader*, à qui j'avois déjà parlé de ce Maître de Mufique, me pria de faire enforte qu'il montât dans fon appartement. J'y confens, répondis-je en fouriant; mais fouvenez-vous bien que fi vous voulez lui plaîre, toute aimable que vous êtes, il ne faut pas oublier de lui marquer de grands égards. Laiffez-moi faire, reprit-elle, j'en vais avoir de fi prodigieux, qu'il fera content: je vous le protefte,

fur-

ſur-tout s'il eſt auſſi fou que vous me l'avez dépeint.

Mr. *Bemolet* monta un moment après. Mademoiſelle *de Kelvader* en ayant été informée par un laquais, s'écria qu'on ouvrît les deux battans, & qu'elle étoit transportée du bonheur de recevoir une viſite auſſi honorable que celle de Mr. *Bemolet*, dont elle avoit entendu dire tant de choſes admirables: tout cela fut dit ſi haut, que l'original dont il étoit queſtion, n'en perdit pas une parole: à peine parut-il que Mademoiſelle *de Kelvader* fut au devant de lui; lui préſenta la main, & le conduiſit ſur un ſopha où elle ſe mit à côté de lui. Je ne rapporterai point les éloges outrés qu'elle lui fit à lui-même de ſa perſonne & de ſon mérite extraordinaire: quelque plaiſant que cela ſoit, cela deviendroit à la fin ennuyeux; mais ce qui penſa me faire éclater de rire, c'eſt qu'il ne fut pas poſſible au pauvre homme de proférer une phraſe de ſuite, elle lui coupoit impitoyablement la parole toutes les

fois qu'il vouloit parler, ſoit en ſe recriant ſur l'eſprit qu'il faiſoit paroître dans tout ce qu'il diſoit, ſoit en lui faiſant queſtions ſur queſtions. Le bon de la choſe, c'eſt qu'elle le louoit de ſon eſprit, tandis qu'elle ne lui promettoit pas de proférer un mot, & qu'elle lui faiſoit cent queſtions, auxquelles elle ne lui laiſſoit pas le tems de répondre. Mais ce qui acheva de rendre la choſe tout-à-fait boufonne, c'eſt que mon Intendant, qui vint me trouver pour me parler d'affaires, jugeant de la diſtinction de Mr. *Bemolet* par les égards pleins de reſpect que nous avions pour lui, ſe prévint tellement que c'étoit un homme de la plus haute volée, que le rencontrant comme il s'en retournoit, il courut pour apeller ſes gens, en s'écriant, les gens de Monſeigneur! les gens de Monſeigneur! Cette naïveté me réjouït infiniment; mais ce qui me ravit, fut le raport que *Julie* me fit de la colère où ſon mari avoit été, lorsqu'il aprit que ce n'étoit qu'un Maî-

Maître de Musique. Comme il étoit rancunier, il ne lui pardonna jamais, toutes les fois qu'il vint depuis tenir le concert; il avoit toujours la malice de le faire attendre deux heures avant que de le faire rafraîchir. La vengeance n'étoit pas mal raisonnée; car les Messieurs de cette classe souffrent toujours beaucoup, quand on les fait mourir de soif. Cependant, comme je ne veux pas me brouiller avec Messieurs les Musiciens que j'aime beaucoup, j'avouerai pour réparer le trait, que j'en connois de fort sobres & de fort estimables; & ceux de sa sorte sont trop honnêtes-gens pour se formaliser d'une badinerie qui ne peut jamais tomber que sur ceux qui y donnent occasion.

A l'issue du diner, je fis apeller mon Intendant dans mon cabinet. La mauvaise opinion que *Beauval* m'avoit donnée de tous les hommes par l'indigne conduite qu'il avoit eue avec moi, me rendit défiante & soupçonneuse. Cette disposition d'esprit, jointe aux ré-

flexions que j'avois fait fur les inconvéniens qui pouvoient réfulter de ma confiance en Mr. *de Scberling*, me donnoient des inquiétudes dont je n'étois pas maîtreffe de me défaire. C'étoit fur ce fujet que je voulois entretenir *Brabançon*, fans lui laiffer entrevoir cependant aucune des idées qui m'agitoient ; mais la manière dont il me répondit, me tranquilifa entièrement fur cette affaire ; j'apris qu'à mefure que Mr. *de Scberling* liquidoit mes fonds, ou pour mieux dire qu'il les changeoit de nature, il remettoit à mon Intendant les titres, en prenant de lui des récipiffés, de manière qu'il n'avoit jamais entre les mains aucune pièce dont il pût faire ufage. Ce rapport me fit rougir des foupçons que j'avois ofé concevoir, & dans la fuite je fus obligée de lui rendre la même juftice pour d'autres conçus auffi mal-à-propos, & qui me jettérent dans des embaras fi grands, que fans un miracle j'en aurois été la victime, comme je le raporterai autre part.

Je

Je reçus ce jour-là la visite d'un Duc, dont la figure & les talens ont fait bien du bruit dans le monde : il me loua beaucoup sur ma beauté, ensuite s'aprochant de mon oreille, il me dit que c'étoit un meurtre que tant de charmes restassent inutiles, & que pour peu que j'eusse d'ambition, il m'assuroit, si je voulois prendre ses conseils, qu'avant un mois je verrois toute la *France* à mes genoux. Je répondis à ce compliment comme je le devois ; on m'avoit parlé de ce courtisan sur un ton à m'effrayer ; on disoit qu'il se faisoit un amusement flateur de séduire une jeune personne, & après cela de se faire succéder par gens qui pussent étayer son crédit ou lui être utile. Je n'avois pas assurément tant d'esprit qu'un nombre de jolies femmes qui en pouvoient dire des nouvelles ; mais soit que je fusse mieux en garde qu'elles, ou que la curiosité ne fût pas assez forte chez moi pour juger par moi-même de la réputation de ce Duc, je brisai net avec lui la seconde fois qu'il

voulut me remettre ſur certains articles : il entendit à demi-mot ce que je voulois lui dire, & je ne le revis plus enſuite.

Depuis mon avanture avec Mr. *de Beauval*, j'étois devenue beaucoup plus circonſpecte avec tous ceux qui vouloient m'en conter. Comme avant ce tems-là je ne m'étois point fait un ſcrupule d'écouter toutes les douceurs qu'on me diſoit, cette conduite, qui tenoit un peu de la coquetterie, (& je ne feins point de l'avouer) augmentoit le nombre de mes Amans, & ſans doute l'eſpérance de parvenir à leur fin : mais dès que je leur parus plus fière, j'en vis inſenſiblement la foule s'écarter, & bientôt de tant de conquêtes il ne me reſta que trois Amans, le Marquis *de Vargnac*, le Commandeur *du Bouſoir*, & le Préſident de *Selbrun*. Mr. *de Vargnac* étoit de *Marſeille*, ſe donnoit pour un Gentilhomme des meilleures Maiſons de *Provence* ; & à l'égard du mérite & de la valeur, un des plus diſtingués qui fût dans les Trou-

pes du Roi. Il étoit devenu Colonel par une avanture fort singulière, je vais la raporter; vous aimez trop, *Princesse*, ces sortes de traits, pour que je passe celuici sous silence; il m'a été conté par un homme qui le sait d'original.

Le Marquis *de Vargnac* ne se trouvant aucun talent pour se soutenir à *Paris*, où il étoit venu de sa Province, dans l'espérance d'y faire fortune à l'instar de tant de gens de son Païs, s'avisa de chercher les moyens à l'Hôtel de *Gesvres*, où l'on jouoit alors, de se faire une ressource qui pût le mettre en état d'éxécuter un projet qui devoit lui faire sa fortune. Tout son bien consistoit en deux cens pistoles: il ne lui étoit pas possible de parvenir à son but avec si peu de chose: il crut devoir se servir d'adresse pour doubler sa somme, sans courir les hazards du Jeu. Il instruisit son laquais, qui ne manquoit pas d'esprit, & lui fit prendre un de ses habits & une épée, pour qu'il pût avoir l'air

d'un Officier, & par-là donner de la confiance. Un jour que *Vargnac* ſavoit qu'il y avoit une forte partie à l'Hôtel de *Geſvres*, il ſe rendit dans la ſalle où l'on tailloit avec *St. Germain*, c'étoit le nom de ce domeſtique auquel il avoit fait la leçon. *St. Germain* fut ſe placer derrière la chaiſe d'un Croupier, & ayant fait adroitement connoiſſance avec un Bourgeois qui pontoit de ce côté-là, il lui dit à l'oreille, mais de manière à être entendu : Voyez-vous ce Monſieur en habit de velours, qui ſe tient debout devant la cheminée, & qui ſemble ne faire pas grand cas du Jeu, figurez-vous que c'eſt un des plus terribles joueurs de *l'Europe* ; je l'ai vu l'hiver paſſé ruïner trois *Anglois* à la Baſſette, & leur gagner plus de dix mille guinées. Après l'Election de l'Empereur à *Francfort*, il gagna plus de quatre cens mille francs en deux ſéances au Lanſquenet : mais tout cela n'eſt rien cependant en comparaiſon de ce que je lui ai vu perdre dans cette ville ; car tel que vous

vous le voyez, quand il s'y met il fait des lessives de quatre ou cinq cens mille francs : mais ce qui charme tout le monde quand cela lui arrive, c'est qu'au-lieu d'avoir l'air piqué, ou d'être inquiet, il fait des politesses à ceux mêmes qui lui gagnent son argent ; & malgré son malheur, & la prévention ordinaire des joueurs, il prête de l'argent à tous ceux que lui en demandent, ou qui en ont besoin.

Le Croupier qui n'avoit pas perdu un mot de ce discours, demanda au fourbe *St. Germain*, comment se nommoit ce grand & magnifique joueur. Le Marquis *de Vargnac*, reprit le laquais. Je ne connois point ce nom-là, poursuivit le Croupier. Cela se peut, repartit froidement *St. Germain*, cependant c'est un nom de la prémière noblesse de *Provence*. Je le crois, poursuivit le Croupier, on n'est pas obligé de connoître tout le monde ; mais dites-moi, ajouta-t-il, pensez-vous qu'il se mette à jouer ? J'en doute, continua le laquais de Mr. *de Vargnac* : il a des

des ſuperſtitions aſſez ſingulières; je parierois, puiſqu'il ne s'aproche pas de la table, que la phiſionomie du Banquier qui taille actuellement ne lui plaît pas. Ah! qu'à cela ne tienne, repartit le Croupier, nous ſommes ici une douzaine à ſon ſervice, vous pouvez le lui dire, il trouvera à qui parler, il n'aura qu'à choiſir.

Il ſera tout ce qu'il lui plaîra, reprit *St. Germain* d'un air indifférent, je ne le connois que pour l'avoir vu jouer plus de mille fois, & quand je le connoîtrois plus particulièrement, je n'aurois garde de faire une pareille démarche, je lui deviendrois ſuſpect, & ce ſeroit le vrai moyen de l'éloigner d'ici pour jamais: d'ailleurs, quand je m'efforcerois de vouloir vous rendre ce ſervice, il n'en reviendroit peut-être pas grand' choſe à la Banque. Eh comment cela? interrompit le Croupier; ne m'avez-vous pas dit qu'il jouoit ſi gros jeu? Cela eſt vrai, continua *St. Germain*; mais je lui ai entendu dire à lui-même, que quand il ne ga-

gagnoit pas à sa prémière carte, il quitoit la partie. Oh! oh! s'écria le Croupier en riant, voilà une plaisante superstition: & s'il y mettoit par exemple dix mille francs, & qu'on les lui laissât gagner, ne seroit-il pas homme à s'en tenir-là, & à se moquer du Banquier?

Pour le prémier point je parie cent louis le contraire, continua *St. Germain* : jamais il ne commence son jeu que par deux ou trois cens pistoles, & s'il les gagne il fait le paroli, & pousse jusqu'au sept & le va, & quelquefois plus loin. S'il perd le tout, c'est alors qu'il commence à s'engager & à jouer un jeu à faire trembler: voilà ce que j'en sai Monsieur, mais ce que je puis ajouter, c'est qu'il faut avoir bien des fonds pour tenir contre lui; car quand il se met en train, il faut que la Banque saute, ou qu'on lui gagne ce qu'il a sur lui. Je sai bien qu'il ne se met jamais au jeu qu'il n'ait sur lui en or ou en lettres de change au moins la valeur de trois ou quatre

cens mille francs; je l'ai tant vu jouer à *Londres*, & à *Francfort*, que je ſai tout cela ſur le bout de mon doigt. *St. Germain* en reſta-là, & pour n'être point obligé de répondre davantage aux queſtions du Croupier, il ſe confondit dans la foule des pontes, mais de manière à pouvoir juger ſi les propos qu'il venoit de tenir feroient aſſez d'impreſſion, pour que les Banquiers fuſſent avertis par le Croupier de ce qu'ils avoient à faire, en cas que Mr. *de Vargnac* s'aprochât de la table. Il eut bientôt lieu de juger qu'il n'avoit pas jetté ſa poudre aux moineaux. Le Croupier, après avoir regardé autour de lui ſi celui qui venoit de lui parler y étoit encore, ne le voyant plus ſe leva, & fut tirer en particulier un des Banquiers. Le laquais de *Vargnac* ne s'en fut pas plutôt aperçu, qu'il ſe mit adroitement à portée d'entendre le réſultat de cet entretien. Satisfait du ſuccès de ſa fourberie, il joignit, ſans qu'on pût s'en apercevoir, ſon Maître, à qui il rendit compte de

ſa

ſa commiſſion. Tant que le Banquier qui tailloit reſta à ſa place, *Vargnac* ne quita point la cheminée; mais un moment après qu'il fut relevé par un autre, le Marquis s'avança & demanda tout haut un livret, avec un air d'aſſurance qui fit bien du plaiſir aux intéreſſés de le Banque; car ils avoient déja le mot, & ne doutoient point qu'ils ne tiraſſent pendant cette ſéance un gros parti de ce formidable joueur.

Mr *de Vargnac* parut attendre que quelques cartes fuſſent paſſées, pour placer celle qu'il tenoit dans la main: un moment après il la plaça, & faiſant voir une fort longue & groſſe bourſe qui parut remplie d'or aux Banquiers avides & curieux, il en tira un rouleau de cent louis qu'il mit ſur ſa carte, en demandant ſi elle alloit. On lui répondit en ſouriant & avec politeſſe, qu'il ne devoit pas en douter, & le jeu fut continué. Le Banquier qui avoit le mot, tira bientôt ſa carte en perte pour lui, & s'arrêta pour donner le tems à

Mr.

Mr. *de Vargnac* de faire le paroli auquel il s'attendoit. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il en demanda le payement! Comme il n'y avoit pas le mot à repliquer, l'argent fut compté. Mr. *de Vargnac* le mit dans ſa longue bourſe, en diſant qu'il donneroit la revanche le lendemain, mais qu'il venoit de ſe rapeller qu'on l'attendoit dans une maiſon où il ne lui étoit pas permis de manquer à ſa parole, & qu'il n'auroit pas commencé à jouer s'il s'en étoit reſſouvenu plutôt.

Ce diſcours parut ſi naturel, qu'aucun des Banquiers n'en tira aucune conſéquence; mais après ce qui leur arrivoit, ils convinrent cependant entre eux que le lendemain ils laiſſeroient au hazard à décider, ne voulant pas en riſquer davantage. Cela étoit plus prudent, mais ils ne furent pas dans le cas de mettre en uſage cette ſage précaution.

Mr. *de Vargnac*, qui n'avoit ambitionné de gagner ces cent louis que pour tenter un projet qui lui rouloit depuis plus d'un mois dans

la

la tête, ne fut pas plutôt hors de l'Hôtel de *Gesvres*, qu'il se rendit chez un de ses Amis, qui lui avoit promis que s'il pouvoit faire une somme de quatre mille francs pour les prêter au Prince de . . ., qui n'avoit pas le sol, il lui garantissoit sa fortune faite.

Mr. *de Vargnac*, qui savoit combien le Prince avoit de crédit, ne balança point sur l'emploi qu'il devoit faire de son argent, & après avoir mis à part la somme qu'on lui avoit dit, il fut la porter avec son Ami, au Prince, qui faisoit chercher de l'argent par-tout, sans en pouvoir trouver. Etant obligé de partir pour l'Armée, & ne pouvant le faire faute d'espèces, il fut si charmé du compliment que lui fit le Marquis, & particu ièrement des rouleaux de louis qui furent étalés sur sa table, qu'il lui offrit d'emblée de le faire un de ses Aides de camp, avec promesse de lui faire tomber un Régiment pour la campagne suivante. Comme le Marquis ne pouvoit rien ambitionner de plus, il accepta les offres
du

du Prince, & fe conduifit fi bien & fut fi affidu à lui faire fa cour, qu'à la fin de la campagne le Prince fe l'attacha en qualité de Gentilhomme, & lui fit obtenir deux mois après un Régiment qui vint à vaquer.

Le Commandeur *du Boufoir* avoit trente-cinq ans, étoit d'une jolie figure, & la délicateffe & le tour de fes expreffions avoient un charme auquel il étoit prefque difficile de réfifter: il a beaucoup d'efprit, il joint à bien du mérite la connoiffance de l'Hiftoire, & de plufieurs talens qu'il exerce fupérieurement: quoiqu'il ait été facrifié contre fon inclination à l'état qu'il profeffe, il en a toujours rempli les devoirs avec tant de probité & d'exactitude, qu'il s'eft rendu fort eftimable. Il n'y a perfonne qui ne foit flaté de fa connoiffance, & c'eft une preuve qu'il vous croit du mérite, quand il veut bien vous mettre au nombre de fes Amis.

Pour Mr. le Préfident *de Selbrun*, c'eft un original dont les ridicules

ne

ne peuvent manquer d'amuser: sa folie est de se croire brave, quoiqu'il ne se soit pas encore trouvé dans le cas d'en donner des preuves, ce qui le rend souvent fort impudent : mais comme il est fils d'un * Homme en place avec qui personne ne veut se brouiller, on lui passe ses impertinences; & quand il les porte trop loin on se moque de lui, en lui représentant qu'un Homme de sa robe doit être plus sage, & qu'il lui convient de ne jamais s'escrimer qu'avec une plume ou des sacs de procès. Quoique je ne fusse plus dans le goût de m'amuser d'une seconde passion, je pensai que sans enfreindre mes résolutions, je pouvois occuper mon loisir des manières différentes dont chacun de ces Amans me vantoit son amour: je croyois être trop sure de mon cœur, pour craindre qu'on ne parvînt à l'engager: mais vous allez bien-

* Ceci est un pur jeu d'esprit, qui ne doit donner lieu à aucune aplication.

bientôt voir, *ma Princesse*, qu'il ne faut jamais trop compter sur soi-même : quand on a gouté la douceur d'un tendre engagement, & qu'on est encore dans l'âge des plaisirs, il est bien difficile de rester indifférente : le cœur chez notre sexe n'est pas fait pour demeurer oisif : hélas ! je ne l'ai que trop éprouvé.

Mr. *de Bousoir* fut deux mois entiers sans me parler de son amour, mais pendant tout ce tems-là il ne passa point de jour sans me voir assidûment, & sans qu il n'eût pour moi de ces attentions délicates qui flatent & qui préviennent toujours favorablement. Il savoit que j'aimois ces vers légers qui expriment si délicieusement le sentiment ; il étoit attentif à m'aporter tout ce qui paroissoit de nouveau dans ce genre. Tantôt c'étoit des Chansonettes qu'il me chantoit avec autant de passion que de goût. Ce n'est pas être maladroit que de se rendre nécessaire par de semblables endroits ; il n'y a rien d'inutile en amour. Quand on est parvenu auprès

près d'une femme au point de l'amuſer, & de ſe faire deſirer, on n'eſt pas éloigné de lui plaîre; c'eſt en préparer les voies adroitement: un caprice ou un hazard heureux fait le reſte, & une femme ſe trouve engagée ſans y avoir penſé & ſans l'avoir prévu.

La paſſion qu'avoit Madame *de Villeſarel* pour le jeu, l'amenoit preſque tous les jours chez moi, où la compagnie étoit toujours nombreuſe, ce qui lui facilitoit l'agrément de faire ſes parties. Inſenſiblement on s'y étoit mis ſur le ton de jouer les jours où il n'y avoit point de Muſique. Le Commandant ſavoit tout mettre à profit, il ne ſe paſſoit point de ſoirée qu'il ne trouvât le ſecret de me parler en particulier; & comme ſon entretien m'amuſoit, je n'évitois point de me trouver en converſation avec lui.

Un jour que je paroiſſois plus ſérieuſe qu'à mon ordinaire, il me demanda avec un air d'intérêt qui ne me déplut point, ſi j'avois quelques chagrins ſecrets, ou ſi ma

ſanté n'étoit point altérée. J'ignore ce qui me donne du panchant à la mélancolie, lui dis-je, mais je ſuis triſte ſans en ſavoir la cauſe. S'il m'étoit permis de la deviner, repartit le Commandeur, je crois que je la démêlerois. Vous ſeriez donc mieux inſtruit que moi, continuai-je, car je n'en ai aucune notion diſtincte. Votre cœur s'ennuye de ſon état d'indiférence, pourſuivit Mr. *du Bouſoir*: il n'eſt point fait pour combattre ſans ceſſe, & pour tenir contre tant d'aſſauts: autant d'hommes qui viennent chez vous, preſqu'autant d'Amans: comment ſe peut-il qu'il ne ſuccombe pas enfin ſous le poids de tant de douceurs? quelle que ſoit ſa philoſophie, il faut qu'il cède tôt ou tard: vous êtes trop belle pour ne pas être ſenſible à la fin: je vous le prédis, continua-t-il en ſouriant, vous ſerez un jour touchée de tous les maux que vous faites ſoufrir.

Je ne garantis pas l'avenir Monſieur, repris-je en ſouriant; je penſe qu'une fille ſenſée ne doit

jamais

jamais répondre de rien; mais je puis vous aſſurer qu'il ne tiendra pas à moi que je ne conſerve précieuſement la liberté de mon cœur: il faut que vous me vouliez bien du mal pour me préſager une ſi grande perte. On ne la fait jamais cette perte, interrompit le Commandeur, qu'on n'y gagne & qu'on ne s'en aplaudiſſe: eſt-il poſſible belle *de Saint Preuil*, qu'avec tout l'eſprit que je vous connois, vous ignoriez les douceurs qu'on goûte en aimant? Elles ſont ſuivies de tant d'amertume, repris-je en rougiſſant malgré moi, qu'il eſt bien plus ſage de s'en préſerver. Que me dites-vous, s'écria Mr. *du Bouſoir* en joignant les mains? ſe pourroit-il que divine comme vous êtes, vous ayez à vous plaindre d'un Dieu qui dans ce cas doit verſer à pleines mains les plus délicieuſes faveurs ſur un cœur fait comme le vôtre? Sans répondre à cette queſtion, continuai-je avec moins d'embaras, qu'il vous ſuffiſe que je n'ai point été inſenſible, mais que j'ai de ſi bonnes

raiſons pour avoir l'amour en horreur, que de mes jours je ne veux entendre ſon langage, & que pour ſupléer aux faux biens qu'il promet, je n'écouterai plus à l'avenir que la paiſible voix de l'amitie.

Le projet eſt admirable Mademoiſelle, s'écria Mr. *du Bouſoir* en me regardant d'un air qui n'étoit point perſuadé, mais ſoyez aſſurée que l'exécution en eſt impoſſible. Comment pouvez-vous prétendre qu'à votre âge, tournée comme vous l'êtes, & avec ces beaux yeux qui demandent le cœur à tout le monde, vous puiſſiez ne reſſentir que les tièdes impreſſions de l'amitié, tandis que tous les feux de l'amour vous environnent? Non, non, ajouta-t-il en me regardant avec des yeux remplis de chaleur & de tendreſſe, vous aimerez, & peut-être mille fois plus que vous n'avez jamais aimé: tous les hommes ne ſont pas des ſcélérats & des impoſteurs, vous en trouverez un que ſa conſtance & de bonnes qualités excepteront de la règle: alors votre indifférence & votre haine contre les Amans ceſſe-

cesseront, & vous payerez à l'amour le tribut que vous lui devez. A l'égard de ces douceurs que vous imaginez que l'amitié procure, permettez-moi d'y répondre par ces vers qui sont de Mr. *de Voltaire*; ils vous feront connoître qu'elle ne doit être regardée que comme une dernière ressource à laquelle on n'a recours qu'avec regret.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours,
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux yeux où le Dieu du Vin,
Avec l'amour tient son empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit qu'il faut que je me retire,

Laissons à la belle Jeunesse
Le plaisir, & les agrémens:
Nous n'avons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,

. . . .
Des amusemens de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser de plaire & d'être aimable,
C'est une mort insupportable:
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte,
Des erreurs de mes prémiers ans,
Et mon ame aux desirs ouverte,
Rapelloit ses enchantemens.

Du Ciel alors daignant descendre
L'amitié vint à mon secours,
Elle étoit plus douce, aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et par sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleuré
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Vous voyez, continua Mr. *du Bousoir*, de quelle triste ressource est l'amitié pour les cœurs qui connoissent les charmes de l'amour: comment vous en accomoderiez-
vous

vous charmante *de Saint Preuil*, après l'aveu que vous avez bien voulu me faire, que vous n'avez pas été insensible ? De quelque manière qu'ait pris fin le tendre panchant qu'on avoit été assez heureux de vous inspirer, il est impossible qu'il ne vous en soit pas resté au moins le souvenir: c'est à lui que j'en apelle, il sera votre juge, & vous dira que pour vous venger des maux que l'amour vous a fait soufrir, vous devez le forcer à vous rendre au centuple les biens dont son caprice vous a privé injustement.

Que vous ai-je fait, Monsieur, pour m'annoncer une foiblesse que je crains à l'égal de la mort, repris-je avec une langueur qui sembloit justifier sa fatale prédiction? Est-il possible que vous parliez si bien de l'amour, & que vous ignoriez combien ses douceurs sont trompeuses? C'est parce que ce Dieu m'est parfaitement connu, continua le Commandeur en me regardant tendrement, que je voudrois vous engager à vivre encore

ſous ſes loix : juſqu'à ſes peines ſont chères, adorable *de Saint Preuil* : depuis deux mois il m'accable de rigueurs ; j'aime & je ne ſuis point aimé : en eſt-il de plus cruelle ? n'importe, je trouve tant de charme à aimer ce que la Nature a fait de plus parfait, que juſqu'à mes larmes me ſont précieuſes : je ſouffre, je languis, mais que je voie un inſtant l'objet de ma flamme, je ſuis dédommagé de mille peines : l'eſpoir qu'elle pénètrera un jour le ſecret de mon cœur, & qu'elle me ſaura gré de mon ſilence & de mon reſpect, me ſoutient : en attendant je ne ceſſerai point par la cour la plus aſſidue, & par tous les ſervices que je pourrai lui rendre, de lui donner ſans ceſſe des preuves de mon attachement : je m'en trouverai trop payé, ſi elle veut bien que je les lui continue : je ne trouve rien de plus doux dans ma vie, que de la voir, de la ſervir & de l'aimer.

Vous êtes bien délicat, Monſieur, lui répondis-je : je ne me ſerois jamais perſuadée que dans un

un ſiècle où les hommes le ſont auſſi peu, il s'en trouvât qui penſaſſent avec autant de ſageſſe & de retenue. Vous ſeriez donc bien plus ſurpriſe, continua le Commandeur, ſi je vous aprenois que par un ſcrupule dont ma famille & tous mes amis m'ont fait un crime, j'ai refuſé d'épouſer une perſonne jeune & belle, & dont l'alliance m'empêchoit d'aller à *Malthe*, par les avantages infinis que ce mariage devoit m'occaſionner; mais j'ai préféré la médiocrité de mon état à la baſſeſſe de devenir opulent aux dépens de ma délicateſſe; mon cœur ne pouvoit être donné avec ma main: comment aurois-je oſé payer par cette ingratitude, une aimable Héritière qui ne m'offroit ſa perſonne & ſon bien qu'à ce prix? Voilà le procédé d'un bien honnête-homme, repris-je avec un ton d'intérêt qui me ſubjugua: plus il me paroit ſurnaturel, & plus il me charme & je l'admire: en-vérité, ſi je connoiſſois l'objet de vos empreſſemens ſecrets, je me ferois une fête de la féliciter

de la conquête d'un cœur comme le vôtre : il faut aſſurément qu'elle en ſoit bien digne ; & ſi je ne croyois pas être trop indiſcrette, je vous prierois de m'en faire le portrait & de me la faire connoître, dans le deſir où je ſuis de devenir de ſes amies, & de vous rendre les ſervices qui dépendroient de moi.

Cette ſenſibilité, reprit Mr. *du Bouſoir* en ſoupirant, me prouve plus que jamais combien vous êtes digne de reſpect & de vénération : continuez-la-moi, charmante *de Saint Preuil* cette pitié, vous ne ſauriez vous imaginer à quel point elle m'eſt néceſſaire : mais permettez que je n'en ajoute pas davantage : il me ſeroit impoſſible de vous faire le portrait de celle que j'aime avec peu d'eſpoir, ſans trahir un ſecret que je ſuis réſolu de garder éternellement : il m'échapperoit dans mes tranſports, & vous ſeriez ſans doute la prémière à m'en faire un crime. Ne me demandez point non plus que je vous détaille les charmes de celle que j'adore ; je ne pourrois la dé-

dépeindre ſans me déclarer, elle eſt ici Mademoiſelle, elle & vous ne ſont qu'une même choſe. . . . mais que dis-je! ah malheureux! te voilà pénétré, je ne l'avois que trop prévu.

Quelque clair que parût ce diſcours au Commandeur, je ne le compris pas dans le ſens qu'il l'entendoit: tout cela me ſembla convenir ſi parfaitement à Mademoiſelle *de Kelvader*, à cauſe de l'intimité avec laquelle nous vivions l'une & l'autre emſemble; ne nous ſéparant preſque plus depuis la retraite de Mademoiſelle *de Zerzagan*, je ne doutai pas un moment qu'elle ne fût l'objet de ſon tendre amour. Dans cette confiance je me repentis de ma curioſité, & d'avoir pris tant d'intérêt pour une paſſion qui devoit m'intéreſſer ſi peu: ce fut même avec tant de dépit que je fis cette réflexion, qu'elle m'affecta ſans trop ſavoir pourquoi: d'ailleurs, dans les termes où *Saint Preuil* en étoit avec Mademoiſelle *de Kelvader*, je ne pouvois que me repentir d'avoir trop pro-

mis : frappée de cette dernière réflexion, je répondis à Mr. *du Boufoir* avec un férieux mêlé de froideur & du dépit fecret dont je viens de parler, que j'étois fàchée qu'il eût fait un choix qui me mettoit hors d'état de partager fa confiance; mais que des raifons que je ne pouvois pas lui expliquer pour ce moment, ne me laiffoient pas la maîtreffe de m'intéreffer en autant de manières dans ce qui le touchoit; qu'il fuffifoit que je lui confiaffe que celle qu'il aimoit, avoit des engagemens où le cœur & d'autres motifs avoient part; & que le meilleur confeil qu'il pouvoit recevoir dans cette occafion, c'étoit de furmonter un amour inutile, & fur-tout de ne le laiffer jamais entrevoir.

Le pauvre Commandeur parut à ce difcours frappé de la trifteffe la plus profonde; il voulut répondre, fes lèvres fe remuérent fans pouvoir parler: il me fit une fi grande pitié, que je penfai en être attendrie: cependant l'intérêt de mon frère l'emporta fur ma pitié: je me fis honte d'une fenfibilité fi dé-

déplacée; & pour ne me point mettre dans le cas d'en ſuivre trop l'impreſſion, je me levai, & je fus auprès de Madame *de Villeſarel*, qui me rendit compte de l'état de ſon jeu, qui l'occupoit beaucoup plus que tout ce qui ſe paſſoit autour d'elle.

Lorſque je me trouvai ſeule, je me ſentis ſi différente de ce que j'étois ordinairement, que je tentai de pénétrer quelle en étoit la cauſe. De quelle ſurpriſe ne fus-je pas en trouvant dans mon cœur des impreſſions dont je le croyois ſi éloigné! je m'aperçus, mais trop tard, de l'imprudence que j'avois eue de m'expoſer à une auſſi terrible rechute. Je devois prévoir combien je riſquois de me trouver tous les jours vis-à-vis d'un homme auſſi aimable que le Commandeur: je devois ſoupçonner que le plaiſir que ſon entretien me cauſoit, me mèneroit plus loin que je ne devois aller; & qu'une fille dont l'ame eſt tendre & ſenſible, doit être toujours en garde contre elle-même, & dans une défiance perpétuelle

ſur le chapitre des hommes à qui le coup d'œil eſt favorable. Mais ce que je trouvai de plus humiliant dans cet examen, fut l'idée de m'être laiſſée prévenir ſans avoir triomphé de mon vainqueur : je ne pus m'arrêter ſur cette réflexion, ſans que mon amour-propre n'en ſouffrît mortellement : quoi j'aime encore, m'écriai-je dans ma douleur, & j'aime un ingrat qui a la cruauté de me faire la confidente même de ſa flamme ! ah ! plutôt mourir mille fois, que de lui laiſſer entrevoir ma foibleſſe ! Non, non, qu'elle ſoit enſévelie dans un profond ſilence, après l'offenſe cruelle qu'on fait à ſes foibles charmes ! ô trop imprudente *de Saint Preuil*, tu dois fuir ton ingrat, & ne jamais paroître à ſes yeux !

Après cette réſolution que je crus inébranlable, je penſai aux moyens d'éloigner le Commandeur, ſans qu'il pût s'en plaindre, & ſans qu'il en pût tirer lui-même des conſéquences : après différens projets qui me paſſérent par l'eſprit, je n'en trouvai pas un plus naturel

que

que celui d'éviter de me trouver tête-à-tête avec lui : il ne s'agiſſoit que de jouer : on n'en pouvoit rien conclure, ſinon que le jeu m'amuſoit : j'eſpérois même me diſtraire par-là, & faire évanouïr des idées qui ne devoient pas être aſſez enracinées, pour que je ne parvinſſe pas à m'en débaraſſer.

Dès le lendemain je mis ce moyen en uſage, mais il me réuſſit mal. J'eus des diſtractions ſi fréquentes pendant la partie, que Mademoiſelle *de Kelvader*, qui étoit de mon jeu avec Mrs. *de Vargnac* & *de Selbrun*, s'en apperçut: elle me demanda deux ou trois fois ce que j'avois, auſſi-bien que ceux que je viens de nommer. Mr. *du Bouſoir*, qui s'étoit mis derrière Mademoiſelle *de Kelvader*, avec laquelle il parloit toutes les fois que les coups le permettoient, m'offrit, ſi le jeu me fatiguoit, de prendre ma place. J'étois ſi piquée contre lui de ce qu'il ſe trouvoit à côté de mon Amie, & de ce qu'il ſembloit avoir des attentions pour elle, que je le refuſai avec froideur: mais

mais s'il eut lieu de s'en reſſentir, ce ne fut cependant rien en comparaiſon de l'impoliteſſe que je lui fis un moment après. Mon frère étant ſurvenu, je l'apellai, & je lui remis mon jeu, en lui diſant que j'avois mal à la tête, & qu'il y avoit un quart-d'heure que j'attendois avec impatience qu'il ſurvînt quelqu'un pour me rendre ce ſervice.

Le Commandeur fut ſi confus d'un procédé ſi marqué, qu'il baiſſa la tête, & qu'il fut plus d'un quart-d'heure ſans répondre à tout ce qui lui fut dit. J'étois allée me jetter dans un fauteuil auprès du feu, & comme je venois de ſuppoſer une migraine, je m'étois couvert les yeux & le front d'une de mes mains, comme quand on ſouffre de la tête. Curieuſe, ou pour mieux dire inquiète de ſavoir de quelle manière Mr. *du Bouſoir* en uſeroit avec Mademoiſelle *de Kelvader*, après m'être retirée, je regardois au travers de mes doigts: l'air de diſtraction & de triſteſſe que j'entrevis ſur le viſage

du

du Commandeur, me ſurprit : il faut ſans doute que l'impoliteſſe que je viens de lui faire, lui ait été bien ſenſible, me dis-je, puiſque la préſence de ce qu'il aime ne paroit point l'occuper. Sans aprofondir davantage la choſe, je me repentis de ma vivacité, & s'il avoit dépendu de moi je l'aurois réparée : mais la vanité & le dépit m'en empêchérent, & pour tâcher de diſtraire cette idée, je tournai la tête de l'autre côté, afin de m'ôter l'occaſion d'y penſer davantage.

Mais à peine avois-je pris cette nouvelle attitude, que le Commandeur, que je croyois toujours auprès de Mademoiſelle *de Kelvader*, s'aprocha de moi. Eſt-il permis à un malheureux que vous traitez avec tant de rigueur, me dit-il, de venir implorer ſa grace, & de vous demander mille pardons : je conviens qu'après l'aveu qui m'échappa hier, je ſuis digne de toute votre colère : mais ſouvenez-vous, s'il vous plaît, Mademoiſelle, continua-t-il, que vous m'avez forcé à me trahir, &

& que mon projet étoit d'aimer jusqu'à la mort sans le déclarer. Vous ne m'avez offensée Monsieur en aucune manière, repris-je en le regardant avec froideur, & je ne conçois pas pourquoi vous m'en demandez des excuses. Ce seroit à moi à vous en faire de mon mal de tête, je viens de me rapeller... Eh Mademoiselle, de quoi voulez-vous me parler, interrompit Mr. *du Bousoir* avec un air timide? je ne me plaindrai jamais d'aucune de vos rigueurs; je sai trop à quel point je me suis mis dans le cas de vous déplaîre, en vous faisant l'aveu d'un trop malheureux amour. . . . Eh mon Dieu! laissons-là cet amour, m'écriai-je avec une sorte d'impatience, je trouve même admirable que vous vous imaginiez que je m'en offense. . . Seroit-il vrai, grand Dieu! reprit avec chaleur Mr. *du Bousoir*, que vous regardiez aujourd'hui avec des yeux moins irrités, une passion que l'effet de tant de charmes a fait naître? Assurément, continuai-je d'un ton irronique, c'est

c'eſt une juſtice que vous devez me rendre : je trouverois fort mauvais que vous me cruſſiez aſſez peu ſenſée pour être étonnée de la juſtice que vous rendez à ſes appas : je vous en ſai bon gré au contraire ; mais, comme je vous l'ai déja dit Monſieur, c'eſt envain que vous conſerveriez de l'eſpoir ; ſa main eſt promiſe, & ſelon les apparences elle ſera mariée avant peu

La partie de quadrille qui finit dans ce moment, interrompit ce plaiſant entretien. Le Commandeur, à qui la fin de mon diſcours avoit donné le plus ſenſible chagrin, ne ſe crut pas aſſez de force pour le cacher : au-lieu d'aller au-devant de Mademoiſelle *de Kelvader*, comme je le penſois, il me fit une profonde révérence, & ſe retira. Ma bonne Amie, qui l'eſtimoit infiniment, & qui ſe faiſoit une fête de ſe raprocher de nous pour avoir le plaiſir de l'entendre, parce qu'il diſoit toujours les plus jolies choſes du monde, me demanda avec une eſpèce de chagrin, pour-

pourquoi je l'avois renvoyé ſitôt. Le trait me parut ſingulier : ce n'eſt point moi, lui répondis-je, qui en ſuis la cauſe, ce ſeroit à moi à vous faire ce reproche. A moi, interrompit mon Amie! Oui, lui dis-je à l'oreille : le Commandeur eſt fou de vous, pourquoi m'en faites-vous miſtère? En-vérité, s'écria Mademoiſelle *de Kelvader*, je ne vous conçois pas, je m'y perds, tout cela eſt une énigme pour moi.

Je vous l'expliquerai tantôt, repris-je avec un air aſſez piqué ; cependant, comme il ne faut pas qu'il ſoit dit que nous ne pouvons nous paſſer du Commandeur, aprochons-nous du feu, & faiſons la belle converſation. C'eſt fort bien dit, s'écria le Préſident *de Selbrun* en s'aſſéyant auprès de moi ; ſi nous n'avons pas autant de gentilleſſe dans l'eſprit que Mr. *du Bouſoir*, nous avons du moins autant de vivacité & d'enjouement. Le Robin mentoit bien ſerré ; car révérence à ſa robe, c'étoit un ennuyeux mortel, qu'on ne ſupportoit

toit qu'à cause des raisons que j'ai dites autre part. Combien de gens au monde qui sont dans ce cas, & auxquels on diroit, au nom de Dieu Monsieur ne m'honorez ni de vos visites, ni de vos fadeurs ; vous n'avez pas le sens-commun ; est-il possible que vous ne vous apperceviez pas que vous êtes à charge à tout le monde ! Mais l'usage & le respect humain nous forcent à nous taire, & à souffrir ce qu'on ne peut empêcher : ces sortes de gens sont les fléaux de la Société : mais si l'on en goûte le plaisir, il est tout simple d'en essuyer les charges : c'est un inconvénient dont on se plaint toujours, & dont jusqu'ici on n'a osé se préserver, personne ne veut hazarder de frapper le prémier coup.

Mr. *de Vargnac* & un Abbé, qui depuis quelques jours s'étoit fait présenter par Madame *de Villefarel*, furént les tenans du reste de la soirée : quelque bonne contenance que je fisse, je m'ennuyois à la mort : dix heures sonnérent à propos à ma pendule, j'en fus charmée,

mée, mon inquiétude & ma patience étoient à bout.

Le Contract de mariage de *Saint Preuil* & de mon Amie devoit être ſigné le lendemain. Cette nouvelle, que mon frère m'aprit un moment après que nous fumes paſſés dans mon appartement, me remit, & me cauſa une joie ſecrette : je me fis un plaiſir délicieux de la manière dont le Commandeur recevroit le lendemain cette nouvelle : il ſera ſans eſpoir, me diſois-je, & je ſerai vengée.

Ce fut avec de pareilles idées que je me mis à table : il ne fut queſtion pendant tout le repas que des arrangemens pour le mariage qui devoit avoir lieu trois jours après : mon frère en étoit ſi tranſporté, qu'il ne déparla pas : il me rendit un grand ſervice ; car quoique je fuſſe plus tranquile, je n'aurois pas eu grand' choſe à dire : nous le renvoyâmes à minuit ; je comptois après cela que Mademoiſelle *de Kelvader* me quiteroit, & qu'ayant tant de choſes à penſer, elle ne ſe ſouviendroit plus
de

de la promeſſe que je lui avois faite. Mais je me trompai, elle me ſuivit dans ma chambre à coucher, & la prémière choſe qu'elle y fit, fut de me demander ſur quel fondement j'avois penſé que le Commandeur étoit amoureux d'elle, & pourquoi j'avois cru qu'elle m'en faiſoit un ſecret? Comme je m'étois trop avancée pour donner un tour à la choſe, je lui contai naturellement ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi. Au-lieu d'en paroître étonnée comme je m'y attendois, elle ſe mit à éclater de rire, en me diſant que l'avanture étoit impayable, qu'elle valoit la meilleure Scène de Comédie qu'elle eût jamais lue; que le qui-proquo étoit le plus réjouïſſant du monde, & que tant qu'elle ſe le rapelleroit, il n'étoit pas douteux qu'elle n'en rît toujours avec le même excès.

Je ne ſavois que penſer d'une ſaillie ſi déplacée, & je ne voyois pas qu'il fût ſi riſible qu'un homme fût devenu amoureux d'elle, je le lui témoignai. Quoi, ma bel-

le

le Amie, vous êtes encore dans l'erreur, s'écria-t-elle, en ne pouvant difcontinuer fes ris? Quoi vous n'avez point compris dans les confidences que le Commandeur vous a fait, que je n'y entre pour rien, & que vous êtes feule l'unique objet de fa paffion? Moi, repris-je en ne pouvant m'empêcher de marquer une furprife fans égale? Et fur quoi voulez-vous inférer une telle conjecture? Alors, au-lieu de me foutenir vaguement la chofe, elle reprit toute l'hiftoire que je venois de lui faire, & par l'explication qu'elle donna aux expreffions du Commandeur & aux fuites de cette avanture, elle parvint à me faire comprendre que ni lui ni moi ne nous étions pas entendus; mais quand nous en fumes à l'endroit du dernier entretien, où je lui avois annoncé d'un air piqué que la main de celle qu'il adoroit étoit engagée, & qu'avant peu il devoit avoir entendu que je ferois mariée, l'idée me parut fi boufonne, fur-tout dans la nouvelle difpofition

tion où je me trouvois, que les éclats de rire recommencérent, & que je les ſecondai du meilleur de mon cœur. Après nous être amuſées la *Kelvader* & moi pendant plus de deux heures ſur ce ſujet, elle voulut me ſonder ſur les ſentimens où je me trouvois pour le Commandeur; mais comme je ne ſavois pas trop moi-même dans ce quart-d'heure ce qui en étoit, je lui dis qu'il étoit trop tard, & que nous en parlerions le lendemain. Mon Amie, qui étoit auſſi prudente qu'aimable, ne voulut pas me preſſer davantage, elle ſe retira, & je fus me coucher enſuite ſur le champ.

Je dormis peu, les connoiſſances que mon Amie venoit de me donner de la paſſion du Commandeur pour moi, me tinrent longtems éveillées; plus je me rapellai les entretiens que j'ai rapportés & plus je me confirmai dans mon opinion, ſans trop ſavoir ce qui en réſultoit dans mon cœur: je me fis un amuſement charmant de laiſſer Mr. *du Bouſoir* dans l'erreur, &

je me propoſai de lui faire la guerre le lendemain ſur le peu de chagrin qu'il montroit de la perte de Mademoiſelle *de Kelvader*, mon intention étant de feindre que je n'étois point déſabuſée de l'opinion que j'avois qu'il en étoit amoureux. En effet, cela devoit produire une nouvelle ſcène, qui ne devoit céder en rien aux deux autres. Après m'avoir cauſé tant d'inquiétudes, il me paroiſſoit bien juſte de m'en dédommager, & de lui en occaſionner pour quelques momens à ſon tour.

Le Commandeur me parut ſi changé lorſqu'il arriva le jour ſuivant, que je fus ſur le point de ne pas exécuter le projet de la veille; un intérêt trop tendre m'entraînoit, & me faiſoit partager malgré moi le chagrin ſecret qui le dévoroit. Cependant, honteuſe de tant de foibleſſe, pour m'en punir, je perſévérai dans mon prémier deſſein: il m'en couta, je ne pouvois jetter les yeux ſur lui ſans être émue de pitié, & peut-être de quelque choſe de plus; il avoit l'air

l'air ſi triſte & ſi pénétré, que je me reprochois en ſecret le nouveau chagrin que je me préparois à lui cauſer.

Tous ceux qui étoient venus ce jour-là chez moi, ſachant le mariage de Mademoiſelle *de Kelvader*, lui en firent compliment: il n'y eut que trois de ces Amans déclarés qui ſe retirérent confondus, le ſecret ayant été ſi bien gardé ſur cette affaire qu'ils ne l'avoient pas ſoupçonnée: pour Mr. *du Bouſoir*, il fit le ſien avec une liberté qui m'auroit deſabuſée, ſi je ne l'avois pas été.

Après que toute la compagnie ſe fut placée, la converſation devint générale: on parla d'un Livre nouveau, qui venoit de paroître, & qui a pour titre, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*: il ſe fit de fort ſavantes diſſertations ſur le goût & ſur ſa décadence, & l'on donna à l'Auteur de cet Ouvrage les éloges qu'il mérite. Quelques eſprits plus difficiles que les autres, blâmérent la méthode avec laquelle cette matière, légère de

ſa nature, avoit été écrite, prétendant qu'elle auroit dû être traitée avec plus de fineſſe & d'agrémens. Quelques perſonnes en convinrent, mais le général perſiſta dans l'opinion que c'étoit un des plus agréables Livres qui euſſent paru depuis longtems.

Il eſt rare que dans un cercle l'entretien continue d'être général, chacun a des réflexions à faire dont il fait part aux perſonnes qui ſont les plus proche, & inſenſiblement tout le monde ſe trouve occupé Mr. *du Bouſoir*, qui n'attendoit que ce moment pour m'entretenir, me demanda d'un air timide, ſi en faveur de l'établiſſement de ma bonne Amie, il ne lui ſeroit point permis d'eſpérer ſa grace. Ou je me ſuis mal expliquée, lui dis-je en affectant un ton ſérieux dont j'étois bien éloignée, ou vous vous êtes mal fait entendre juſqu'ici: je vous répète Monſieur que je ne ſuis en aucune manière fâchée contre vous: bien loin de vous vouloir aucun mal, je vous plains de tout mon cœur de

la triste nouvelle que vous venez d'aprendre : quand on perd sans retour ce qu'on aime, je conçois qu'on ne peut en aprendre une plus fâcheuse : l'accablement où je vous vois, me confirme assez l'excès de votre douleur, & je voudrois en vérité qu'il dépendît de moi de pouvoir la soulager.

Le Commandeur flaté de cette chute, fit paroître dans ses yeux une étincelle de joie. Tout ce qui part de votre belle bouche, reprit-il avec chaleur, porte en soi tant de douceur, qu'il est impossible de se refuser à l'impression puissante qu'elle occasionne : mais hélas ! plus j'entrevois de bonté dans votre cœur, & plus je me desespère de la perte cruelle que vous avez la dureté de me faire envisager si souvent ; car enfin que va devenir le malheureux *du Bousoir*, s'il est privé pour jamais du plaisir de vous voir ? Je ne sens point, repris-je, la nécessité d'interrompre vos visites, & encore moins celle de ne m'en plus rendre. Je conçois ai-

ſément combien il vous ſera cruel de voir l'objet de votre amour à un autre ; mais ſuppoſant qu'il ſoit vrai que vous trouviez quelque ſorte de conſolation à me parler de vos peines, rien n'empêche, à ce que je prévois, que vous ne jouïsſiez de cette douceur. Quoi, s'écria le Commandeur avec un air transporté, vous ne me défendez point de continuer à vous faire ma cour ? Non en vérité, continuai-je en ſouriant, je vous verrai toujours avec plaiſir, & je ne ſache rien qui puiſſe vous en empêcher.

Après ce mot adorable, pourſuivit le Commandeur, vous me verriez à vos piés ſi j'étois ſans témoin : je me croyois perdu, & vous me rendez la vie. Vous m'étonnez Monſieur, interrompis-je par un tranſport que j'ai tant de peine à définir : je m'attendois qu'après la conviction où vous êtes que votre amour eſt ſans eſpoir, vous ne paſſeriez pas avec tant de rapidité à des mouvemens ſi tranquiles. Eh peut-on s'abandonner à ſa douleur, reprit Mr. *du Bouſoir*, lorſqu'il

lorſqu'il reſte la conſolation de voir ce qu'on aime, & qu'une permiſſion ſi flateuſe vous eſt accordée d'une bouche qu'on adore? Quoi! Mademoiſelle *de Kelvader* vous a permis de lui rendre des viſites, interrompis-je avec un air naïf? vous m'avez dit, ce me ſemble, continuai-je en feignant toujours ſur le même ton, que vous ne lui aviez jamais parlé de votre amour. Jamais, s'écria le Commandeur en me regardant fixement, je vous en donne ma parole, & vous devez m'en croire. Ce ſecret n'eſt connu que de vous ſeule, encore l'ignoreriez-vous Mademoiſelle, s'il ne m'étoit échapé dans un de mes tranſports.

L'air de vérité avec lequel le Commandeur proféra ces paroles, me réjouït de manière que malgré le ſérieux que j'affectois de tout mon pouvoir, il me fut impoſſible de retenir un éclat de rire. Pardonnez Monſieur un mouvement dont je ne ſuis pas la maîtreſſe, lui dis-je en empêchant qu'il ne redoublât davantage: mais vous

me dites des choſes qui ſe contrediſent ſi manifeſtement, que toute autre à ma place ne feroit pas ſans doute plus retenue. Ne venez-vous pas de m'aſſurer, il n'y a qu'un moment, que vous aviez obtenu la permiſſion de continuer de voir ce que vous aimez? & un moment après vous me jurez que vous ne lui avez jamais parlé de votre amour. Ou vous voulez me faire une plaiſanterie, reprit Mr. *du Bouſoir*, ou l'excès de ma paſſion me fait extravaguer. Ne venez-vous pas, belle de *Saint Preuil*, de me permettre de continuer à vous faire ma cour? Aſſurément, repris-je; mais qu'a de commun cette permiſſion avec celle de Mademoiſelle *de Kelvader*? Pardonnez-moi ſi je manque d'intelligence dans ce moment, interrompit le Commandeur avec un air étonné; je ne croyois pas que Mademoiſelle *de Kelvader* entrât pour rien dans cette affaire. Comment, repris-je, en feignant de la ſurpriſe? eſt-ce que depuis deux jours je ferois dans l'erreur? Je croyois

que

que vous m'aviez confié que vous l'aimiez, & si je vous en crois je me suis bien trompée.

Mr. *du Bousoir* me parut dans ce moment comme un homme qui se réveille après avoir été agité d'un songe trompeur. Qu'entends-je Mademoiselle, s'écria-t-il? Se peut-il que mes yeux n'ayent pas été l'interprète de mes discours & de mon cœur? Quoi! avec tout l'esprit & la pénétration que je vous connois, vous auriez pris le change à ce point! Non, non, je ne puis me le persuader! Quand il seroit possible que j'eusse donné matière à ce soupçon par l'embaras où j'étois de vous désigner l'objet de mon amour, tout vous disoit en moi que je vous adore depuis l'instant fortuné qui m'a procuré le bonheur de vous connoître, & que je ne pouvois vous avoir vue sans vous être attaché pour jamais.

Je ressentois malgré moi trop de douceur dans ces assurances de sa tendresse pour les interrompre. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dut comprendre par la langueur

qui règnoit dans mes yeux, que cette déclaration ne m'offenſoit pas autant qu'il ſe l'étoit perſuadé d'abord. Que vous êtes cruelle, belle *de Saint Preuil*, pourſuivit-il après m'avoir regardée avec beaucoup de tendreſſe, comme s'il eût voulu pénétrer les diſpoſitions de mon ame! que vous êtes cruelle! Si vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert depuis l'aſſurance que vous m'avez donnée que vous alliez diſpoſer de votre main, vous m'en dédommageriez par un peu d'eſpoir. Eh quel ſeroit celui que je pourrois vous donner, repris-je avec aſſez de complaiſance pour qu'il dût comprendre qu'il n'étoit point haï? Je vous ai dit que j'avois à me plaindre de l'amour, comment oſerois-je me remettre ſous ſon empire? Ah Mademoiſelle, continua le Commandeur, c'eſt que votre prémier Amant n'avoit pas le cœur fait comme le mien! Daignez en faire l'eſſai, peut-être vous forcerai-je un jour à convenir que ce Dieu ne cauſe que des plaiſirs, quand les cœurs qu'il unit

ſont délicats, fidèles & tendres, & qu'ils ſacrifient tout à l'unique douceur de s'aimer tendrement.

Si j'en croyois la favorable opinion qui me porte à vous croire ſincère, repris-je après un moment de rêverie, je ne ſai ſi mes réſolutions de ne jamais penſer à de ſeconds engagemens ſeroient auſſi inébranlables que je l'avois toujours cru : mais après les noirceurs qu'un Amant qui ſe diſoit auſſi tendre que vous, m'a fait eſſuyer, comment oſer hazarder un pas auſſi délicat? Non, non, m'écriai-je, je ne puis m'y réſoudre : contentez-vous, Commandeur, de mon amitié; elle ſera pour vous ſi tendre & ſi délicate, qu'au nom & aux ſentimens près elle ne diffèrera en rien de votre amour.

Ce n'étoit pas-là le compte de Mr. *du Bouſoir*, il me le fit ſentir avec tout l'eſprit qu'il ſavoit ſi bien mettre en uſage quand il vouloit perſuader; mais complaiſant comme il étoit, il ne comprit pas plutôt que ſes inſtances m'embaraſſoient, & me rapelloient un

ſouvenir desagréable, qu'il reprît ce ton délicat & reſpectueux qu'il exprimoit ſi bien, & par lequel il s'étoit frayé pas à pas la route de mon cœur. Je lui en ſus ſi bon gré, que je lui dis les choſes les plus obligeantes. Reconnoiſſant comme il étoit, il m'en remercia avec autant de ſenſibilité & de tranſport, que ſi je lui euſſe donné l'aſſurance qu'il étoit aimé.

Je m'étois ſi mal trouvé de la jalouſie & des vivacités de Mr. *de Beauval*, qu'avant de faire l'aveu de mes nouveaux ſentimens, je voulus le mettre non ſeulement à l'épreuve ſur ce chapitre, mais encore ſur ſa retenue & ſur ſa ſageſſe.

Pour parvenir au prémier point, & le mettre pour ainſi dire en droit de pouvoir me paroître jaloux, je lui laiſſai entrevoir les jours ſuivans qu'il n'étoit point haï, dès que je penſai qu'il commençoit à en être parfaitement perſuadé. J'écoutai les douceurs d'un Cavalier fort capable de lui donner de l'inquiétude, & ſans qu'il y parût

parût je l'obſervois pour démêler ſi cette conduite lui faiſoit une aſſez forte impreſſion pour qu'elle le chagrinât. N'étant point ſure de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame par la tranquilité qui paroiſſoit ſur ſon viſage, je lui fis un ſoir le portrait de mon nouvel Amant avec des couleurs ſi favorables, qu'il devoit préſumer naturellement qu'il ne m'avoit point déplu. Mais quelle fut ma ſurpriſe de le voir confirmer mon éloge, & d'ajouter que ſi je connoiſſois ſa droiture, & les bonnes qualités de l'ame de celui dont je venois de faire l'éloge, je l'eſtimerois bien davantage. On ne peut pouſſer aſſurément la complaiſance plus loin, lui dis-je en le regardant avec des yeux étonnés & en le badinant: je ne me ferois jamais perſuadée qu'avec les ſentimens que je vous connois pour moi, vous me fourniſſiez de nouvelles raiſons pour recevoir encore mieux votre Rival. Un amour que vous avez inſpiré, belle *de Saint Preuil*, reprit le Commandeur en ſouriant, ne peut

être ſuſceptible des foibleſſes ordinaires. Je vous eſtime trop pour ne pas vous croire ſincère. Vous avez bien voulu me permettre de vous adorer, cela me ſuffit pour être dans la parfaite confiance, que ſi vous ne vous étiez pas propoſée un peu de retour, vous ne m'auriez pas accordé cette précieuſe grace. Fondé ſur l'opinion de votre droiture, je n'aurai jamais aucune inquiétude ſur les diſtinctions que vous pourriez avoir pour des hommes du mérite de celui dont il eſt queſtion. D'ailleurs, quand il ſeroit poſſible que je devinſſe jaloux, rien au monde ne ſeroit capable de me faire parler contre la probité, & de refuſer des éloges à la vertu quand elle ſe trouvera dans mes propres Rivaux.

Une façon de penſer ſi peu commune redoubla mes ſentimens d'eſtime pour Mr. *du Bouſoir*, je ne le lui cachai pas; mais dans le deſſein où j'étois de ne point laiſſer prendre trop d'empire à mon cœur, je perſévérai dans la réſo-

lution

lution de le mettre à une feconde épreuve : elle devoit décider pleinement du fond que je devois faire fur lui, & juftifier mes nouveaux fentimens.

Le jour fixé pour la confommation du bonheur de mon frère & de ma bonne amie étant arrivé, nous partîmes à dix heures du matin pour nous rendre à une des Terres *de Saint Preuil*, où devoit fe faire le mariage. Monfieur & Madame *de Villefarel* & le Commandeur nous y accompagnérent. La nuit fuivante ces heureux Amans furent mariés : je fis un beau préfent de noces à ma chère Amie, & fon mari toujours amant nous donna tant de fêtes, que nous conçûmes combien il s'aplaudiffoit de ce mariage, & à quel point il étoit amoureux.

Mr. *du Boufoir* fit une galanterie à la nouvelle Mariée le lendemain de fes noces, dont je lui fus un gré infini. Je lui avois confié quelques jours auparavant, que fi fon futur ne lui donnoit pas un joli équipage, toute heureufe qu'elle

qu'elle alloit être, il lui resteroit encore quelque chose à desirer. *Saint Preuil* avoit été témoin de ce propos; mais soit que le nombre des fêtes qu'il vouloit donner le lui fît oublier, ou qu'il fût distrait par la pente qu'il avoit à la jalousie, il n'y fit aucune attention. Le lendemain du mariage on devoit revenir à *Paris* pour aller à l'Opéra; coutume assez ordinaire aux nouveaux mariés, comme si l'Amant qui l'emporte sur beaucoup de Rivaux, vouloit par l'éclat de cette démarche faire trophée à leurs yeux de sa victoire. Je me souvins alors de ce que m'avoit dit ma bonne Amie à l'occasion du bel équipage, & je ne doutai pas qu'elle ne fît la grimace quand elle entreroit dans celui de son mari, qui étoit fort bon, d'acord, mais si peu à la moderne, qu'il n'y en avoit pas deux de cette espèce dans tout le Parlement. Mais quelle fut ma surprise, lorsque nous fumes prêtes à monter en carosse, de voir aprocher une berline d'un camayeux

yeux peint par *Martin* * du dernier goût, dorée du plus bel or moulu, & attellée de deux chevaux fins de la plus fine allure. Je pensai d'abord que c'étoit une galanterie de mon frère, mais s'étant écrié lui-même que ce n'étoit pas son carosse; & ne reconnoissant point celui-là pour être appartenant à personne de la compagnie, je devinai le mistère. Le Commandeur donna alors la main à Madame *de Saint Preuil*, en lui disant que l'équipage étoit à elle, & qu'il osoit la suplier de le recevoir comme une légère preuve de la considération qu'il avoit pour son mari, & de l'estime respectueuse qu'il avoit pour elle. Cette galanterie fut assaisonnée de discours si obligeans, & qui prouvoient si bien la sincérité de Mr. *du Bousoir*, qu'elle fut acceptée avec autant de franchise que de reconnoissance. Pour moi, j'avouerai avec la même bonne-

* Célèbre Peintre pour les Ouvrages de la *Chine*, qu'il contrefait si parfaitement qu'on s'y trompe journellement.

bonne-foi que je lui tiens un compte infini de cette attentîon ; car enfin il ne connoiſſoit que fort peu Mr. *de Saint Preuil*, & je ne pouvois pas douter que comme il étoit inſtruit de mon amitié pour ma belle-ſœur, il n'eût ſaiſi cette occaſion pour me faire comprendre à quel point lui étoient chères les perſonnes pour leſquelles je m'intéreſſois.

Les complaiſances continuelles qu'eut pour moi cet Amant délicat pendant notre ſéjour à la campagne, qui fut de trois ſemaines, & les occaſions fréquentes qu'il eut de me voir & de m'entretenir, avancérent beaucoup ſes affaires; mais comme je m'étois fait une loi de ne convenir de ſon triomphe que lorſque je ſerois parfaitement convaincue de ſa grande probité, je remis à mon retour à *Paris* à m'expliquer plus clairement, & à me laiſſer aller au doux plaiſir de l'aimer. Juſqu'à ce tems je reçus ſes ſoins avec complaiſance, mais il reſta toujours dans la même incertitude ſur le chapitre de ſon amour.

A

A peine ſumes-nous de retour à *Paris*, que nos Adorateurs & les plaiſirs vinrent nous trouver. Les Amans de Mademoiſelle *de Kelvader* ne crurent point que ſon changement d'état en dût cauſer à leur prémière façon de penſer; au contraire, bien loin d'en être rebutés, ils en devinrent plus aſſidus, plus preſſans, & peut-être plus confians: ſon air enjoué, & un peu trop coquet, fit eſpérer que le Sacrement n'étoit pas un obſtacle invincible pour lui plaîre; ſa cour groſſit chaque jour. *Saint Preuil* en auroit bien voulu bouder, mais Madame ſa Femme étoit convenue de ſes faits avant que de s'engager. D'ailleurs il l'eſtimoit, il faloit bien qu'il prît patience, & qu'il ſe conformât à l'uſage: il ſe feroit fait montrer au doigt, s'il eût penſé autrement; & il étoit trop philoſophe & trop fin pour laiſſer entrevoir de la mauvaiſe humeur.

Le Commandeur devenoit de jour en jour ſi preſſant, que je réſolus de ne plus reculer l'épreu-

ve dont j'ai parlé. Me trouvant ſeule un ſoir, ma belle-ſœur ayant été obligée d'aller à la campagne avec ſon mari, je voulus profiter de ce tems pour donner audience à mon Intendant, qui me perſécutoit depuis mon retour pour me rendre ſes comptes. Le traître me tint jusqu'à cinq heures du ſoir, il m'obligea à lire un grand mémoire qu'il avoit dreſſé pour me mettre parfaitement au fait de la nature de mon nouveau bien, tout étant changé de face par les ſoins de Mr. *de Scherling*, & n'ayant plus qu'à ſigner un Acte de décharge envers le Marquis & envers *Brabançon.* Comme je finiſſois ce pénible travail, un laquais m'ayant annoncé Mr. *du Bouſoir*, je penſai qu'afin de me diſtraire de ce fatras d'affaires dont j'avois eu la tête occupée depuis mon diner, je devois accomplir ce ſoir-là le projet que j'avois formé. Pour mettre ſon amour à l'épreuve la plus délicate pour un Amant paſſionné, je lui permis de me tenir compagnie pendant que ma femme de chambre m'habilla.

Oſe-

Oserai-je vous l'avouer, *Princesse*, je me fis un plaisir malin, sans cependant trop manquer à la modestie, de lui laisser entrevoir pendant qu'on me lassoit de ces agrémens qu'on dit qui font impression sur les hommes les plus sages, & de mon miroir j'observois le Commandeur. Il me parut qu'il m'examinoit avec autant d'attention que d'amour; ses douceurs me parurent plus animées; mais comme je ne pouvois lui en faire un crime, puisque j'y avois donné occasion, je remis à me décider dans le tête-à-tête que je voulus bien hazarder avec lui. Peut-être me blâmerez-vous de tant de témérité après les risques que j'avois déjà courus. J'en conviens, *ma Princesse*; mais comme les circonstances étoient bien différentes, que mon appartement étoit fort éclairé, & mon antichambre remplie de mes domestiques, je savois bien que je n'avois rien à craindre que de moi-même, & j'avois assez bonne opinion de ma vertu pour être sans inquiétude de ce côté.

Voilà

Voilà qui eſt bien préſomtueux, j'en conviens ; mais la franchiſe avec laquelle je l'avoue, doit me mériter de l'indulgence.

Dès que je me trouvai ſeule vis-à-vis du Commandeur, je ne pus m'empêcher de rougir de l'épreuve que je hazardois, & de laiſſer entrevoir quelqu'embarras. Vous êtes inquiète belle *de Saint Preuil*, me dit-il ? ſerois-je aſſez malheureux pour que votre politeſſe ſe gênât en ma faveur ? Je ſai que vous aviez réſolu d'être ſeule aujourd'hui ; peut-être, par une mépriſe de votre Suiſſe, ai-je contrevenu ſans y penſer à vos ordres : en ce cas daignez en convenir naturellement : quelque précieuſe que ſoit pour moi une ſi favorable occaſion, je m'en priverai dans l'inſtant plutôt que de vous gêner. Vous ne m'embaraſſez en aucune manière Commandeur, repris-je en ſouriant : ne doutez point que ſi je n'euſſe pas voulu y être pour vous, je n'euſſe été exactement obéie. Si l'on pouvoit mourir de plaiſir, repartit Mr. *du*

Bouſoir

Boufoir avec tranfport, mon ame s'envoleroit affurément, en s'enivrant d'une réponfe fi flateufe; j'en fuis pénétré à un excès que je ne trouve point de termes qui puiffent bien l'exprimer. Je me fai bien bon gré, continuai-je, d'avoir donné lieu à la fatisfaction dont vous me paroiffez comblé. Je vous trouve fi digne d'eftime que je me ferai toujours un vrai plaifir de vous donner ces légères marques de la mienne.... Il ne tiendroit qu'à vous adorable *de Saint Preuil*, reprit Mr. *du Boufoir* avec un air encore plus paffionné, de me convaincre entièrement de vos bontés. Eh que pourrois-je faire de plus, repris-je? Ce feroit, continua le Commandeur, qu'au-lieu de ces mots d'eftime qui n'expriment jamais qu'imparfaitement les fentimens du cœur, vous vouluffiez bien employer ceux de l'amour. Je vous ai déjà tant de fois répété, continuai-je, mon éloignement pour l'amour, que vous ne devez pas être furpris que j'évite de faire ufage des termes

mes de sa langue. Délicat, comme vous l'êtes, ne devriez-vous pas vous intéresser à mon repos ? Que vous ai-je fait Monsieur pour le troubler ? Laissons à part ces expressions, qui ne signifient qu'autant que l'ame en conçoit l'énergie ; ils m'effrayent : souffrez donc que je n'emploie que ceux de l'estime & de l'amitié : ils n'en disent peut-être pas moins, ajoutai-je en donnant à mes yeux une langueur que je voulois qu'ils eussent pour allumer de plus en plus la flamme que j'entrevoyois dans les regards de mon Amant ; & malgré l'incertitude que vous semblez affecter sur ce sujet, je vous crois trop pénétrant pour qu'ils vous ayent donné le change ; vous seriez le seul en pareil cas qui auroit pu s'y méprendre. Comment cela pourroit-il être, poursuivis-je en me mettant la main devant le front, puisque moi qui vous parle, je ne reconnois que trop que je suis la dupe de ma propre confiance, & que ces mêmes mots dont vous vous plaignez si fort, vous en disent autant
que

que ceux que vous croyez ſi propres à expliquer des foibleſſes. Après cet aveu avez-vous encore quelque choſe à deſirer, ajoutai-je avec des yeux petillans de malice? Et ſerez-vous encore aſſez injuſte pour oſer vous plaindre de moi?

Le Commandeur, pénétré d'un diſcours qui à dire le vrai étoit auſſi vif que flateur, ſe jetta à mes piés avec un air de vivacité & d'amour qui penſa d'abord m'allarmer. Vous venez de me rendre le plus heureux de tous les hommes, me dit-il: il ſuffit que vous conveniez, belle *de Saint Preüil*, que j'ai le bonheur de ne vous pas être indifférent, pour n'avoir plus rien à ſouhaiter. Un Amant qui vous aimeroit moins que moi, tenteroit ſans doute de profiter de ces diſpoſitions précieuſes, & moins reſpectueux que délicat oſeroit ſans doute faire expliquer ces bontés, & peut-être hazarder d'en obtenir de plus grandes. Mais je penſe avec trop de délicateſſe pour oſer rien deſirer de plus. Le Ciel m'eſt

témoin qu'on n'a jamais aimé plus tendrement, & que le bonheur délicieux de parvenir à votre adorable possession, est un bien si parfait, que je l'achetterois par tout ce qu'on peut imaginer; mais dans l'impossibilité où je me trouve par l'état que j'ai embrassé, de songer légitimement à de si grandes faveurs, j'ai déjà imposé à mes desirs un silence éternel. A leur place, divine *de Saint Preuil*, agréez un amour tendre, pur & sans tache: j'adore autant en vous les qualités du cœur, que les charmes dont vous êtes si parfaitement douée. Je vous aimerai toujours avec les sentimens de l'Amant le plus tendre: mais comme votre vertu m'enchante, je m'en tiendrai aux plus respectueux hommages; & pour que rien n'altère jamais une liaison si épurée, je ne laisserai jamais à mes desirs la liberté de parler.

Quelque favorablement prévenue que je fusse pour Mr. *du Boussoir*, je ne me serois pas attendue à des sentimens si peu communs, & si dignes d'admiration: vous avez

avez triomphé cher Commandeur, lui dis-je en lui tendant la main, & de mon cœur, & de tous les ſcrupules qui vous refuſoient cet aveu. Les preuves que vous venez de me donner de votre ſageſſe & de votre élevation de penſer, vous aſſurent à jamais l'empire de mon cœur. Je conçois par-là combien de fond je puis faire ſur les aſſurances de votre amour. Comptez à votre tour que le mien ſera éternel: je vous en donne ma parole cher Commandeur, & ſoyez bien ſûr que je vous la tiendrai.

Loin d'ici profanes Amans du ſiècle, dont le cœur corrompu par le vice, ne peut ſe perſuader qu'on puiſſe aimer ſans ſe livrer à des eſpérances criminelles: il ſeroit inutile qu'on voulût vous prouver qu'un amour vertueux fait goûter à deux Amans autant de délices, que ceux qui jouïſſent de tous les biens que l'amour le plus diſpenſateur procure. Il faudroit pour vous le faire comprendre, que vous ſuſſiez ce que c'eſt que la vertu: mais hélas! elle commence

à ne plus être connue que de nom. Que dis-je! combien ne se trouve-t-il pas de gens dans le monde, qui ne l'envisagent que comme un être de raison, qui n'a son existence que dans la tête de ceux que le fanatisme séduit, & dont le nom comme de vains titres ne sert qu'à décorer le vice, & qu'à le rendre plus supportable aux yeux d'un Public accoutumé à se laisser subjuguer par l'étalage & par les dehors imposteurs.

Je trouvai dans le commerce du Commandeur tant d'agrémens & de solidité, qu'il me rendit insensiblement philosophe comme lui. Trois mois de ses leçons me firent envisager les choses de la vie, selon la face qu'elles devoient être regardées: mais loin que la pratique de ses maximes m'amenât à cette misantropie qui dégénère chez les femmes en pruderie & en mauvaise humeur, elle me donna tout au contraire plus de flexibilité dans le caractère, & par conséquent l'esprit du monde & de société en devint plus aimable. Je parvins

parvins à plaîre de manière du côté de l'esprit & du cœur, qu'il n'y avoit point de gens qui se piquassent de sentiment & de savoir penser, qui ne voulussent me voir, & entretenir des liaisons avec moi. Mais les Gens de lettres, auxquels je dus sans doute beaucoup dans cette occasion, se firent un mérite de me faire valoir dans leurs Ouvrages, & de respecter mes décisions. Enfin le charme fut si puissant, que jusques aux Princesses desirérent que je parusse de tems en tems à leur cercle. Loin que l'amour du Commandeur se plaïgnît de distractions si fréquentes, il étoit le prémier à m'engager à briller dans le monde, en m'assurant que plus j'y plaîrois & plus il se trouveroit heureux.

Mais un état si doux & si paisible ne fut pas de durée, il n'étoit que le prélude des chagrins que j'étois prête à essuyer. Malheureuse que j'étois, un orage grondoit sur ma tête sans que je pusse le prévoir ni l'empêcher. Jé frémis, *Princesse*, en me rapellant

toutes les peines dont je vais vous faire le détail. Sans une protection visible du Ciel, j'étois perdue. Je ne vous laisserai pas longtems sans vous en faire convenir.

Mr. *de Scberling* m'ayant rendu compte de tous mes effets, & voulant consommer entièrement cet important ouvrage, exigea que pendant huit jours consécutifs je lui donnasse les matinées pour m'instruire si nettement de la nature de mes nouveaux fonds, que dans l'occasion je n'eusse besoin de personne pour les gérer & en percevoir les revenus. Il me fit si bien comprendre la conséquence de ce travail, mon Intendant & lui pouvant à la fois me manquer, que je me rendis à des motifs si pressans. Après avoir essuyé cette corvée, il me donna des conseils pour ne point tomber dans le cas d'être volée, ou de perdre par quelque accident que ce fût, les titres qui constatoient ma propriété. Une cassette à double fond servit à renfermer mes richesses, & il n'y avoit que l'Ouvrier, à qui

qui j'étois inconnue, & moi qui en eussions le secret.

Trois jours après que toutes ces choses furent terminées, je reçus à huit heures du soir une lettre du Marquis *de Scherling* cachetée de noir. Je fis cette remarque sans aucune attention, parce que les Gens de qualité sont si souvent en deuil, soit à cause de leurs nombreuses alliances, ou par celui que la Cour est dans l'usage de porter, que je l'ouvris sans y réfléchir. La lettre étoit conçue en ces termes. Vous verrez dans la suite que ce n'est pas sans raison que je la présente à vos yeux, *Princesse*, dans les mêmes expressions qu'elle étoit écrite.

LETTRE.

Madame de Scherling *est morte subitement cette nuit*, *Mademoiselle*, *je viens d'en être informé dans le moment. J'en suis au desespoir, non par mes sentimens pour elle, vous les connoissiez; mais parce que n'ayant jamais vécu en bonne intelligence avec*

 elle,

elle, ni avec ses parens, j'ai lieu de craindre qu'ils ne me rendent pas justice, qu'ils ne m'accusent dans le monde d'avoir hâté sa mort par mon indifférence, & par le peu d'égards dont on m'accusoit envers elle. Je vous fais part de toutes ces choses, parce que je connois vos bontés. J'aurois besoin d'être à l'abri de l'ennui mortel que toutes ces cérémonies funèbres vont me causer, & dont il faut cependant que je me mêle pour ne point donner matière à cette famille accréditée de me fronder. Plaignez-moi belle de Saint Preuil. *Je me suis si fort accoutumé à vous voir, que je vais périr d'ennui pendant la cruelle absence que je prévois. Encore si je pouvois me flater que cette liberté que le Ciel me rend, pût être suivie d'un second miracle, je ne croirois pas avoir trop acheté le bonheur de . . . Je m'arrête, ce seroit trop présumer de mon étoile: & pour ne point trop hazarder, je finis cette lettre en vous renouvellant tous les sentimens que vous me connoissez, & qui subsistent depuis si longtems.*

SCHERLING.

Sans

Sans répondre à tous les articles inutiles de cette lettre, je lui écrivis ces quatre mots. Il avoit été de tout tems mon ami, & je ne pouvois me dispenser de lui faire un compliment de condoléance en pareille occasion.

BILLET.

Vous ne devez pas douter Monsieur de l'intérêt que je prends en ce qui vous touche. Je vous exhorte à ne songer qu'à vos véritables intérêts dans cette occasion. Je serai charmée de vous revoir quand vous le pourrez décemment. Je suis toujours à mon ordinaire, &c.

Quelles que fussent mes liaisons avec Mr. *de Scherling*, ce qui venoit d'arriver à sa femme que je ne connoissois pas, m'intéressoit si peu, que dès le troisième jour cette affaire m'avoit passé de l'esprit. D'ailleurs j'étois si dissipée par le grand monde qui venoit chez moi, qu'il n'étoit guères possible que je m'en occupasse plus

longtems. Le Commandeur, qui ne manquoit plus de me voir tous les matins à ma toilette depuis l'aveu que je lui avois fait de mes ſentimens, ne s'y trouva point le quatrième jour. Comme je l'aimois de bonne-foi, & qu'il m'avoit accoutumée à ſes aſſiduïtés, je lui ſus mauvais gré de ſa négligence. J'avouerai même qu'elle me mit de mauvaiſe humeur: mais je le fus bien davantage, lorſque ſix heures du ſoir ſonnérent ſans qu'il parût, & ſans qu'il m'en eût écrit la cauſe: il n'entroit perſonne que je ne cruſſe que c'étoit lui. Dans cette confiance j'armois déjà mes yeux de froideur, & mon cœur de reproches. Je fus obligée pour me délivrer de toutes les queſtions qu'on me faiſoit ſur l'inquiétude que je ne pouvois cacher, de feindre que j'avois la migraine. Jamais je ne ſentis ſi bien à quel point j'aimois que ce jour-là: j'avois des ſentimens pour *Beauval*, mais qu'il s'en falloit qu'ils m'affectaſſent avec autant de vivacité & d'intérêt que ceux dont j'étois pré-

prévenue pour le Commandeur.

Enfin, à neuf heures Mr. *du Boufoir* entra. Je ne fis que l'entrevoir ; car dans la crainte qu'il ne démêlât la joie fecrette que je reffentois de le revoir après tant d'agitations & d'inquiétudes, je tournai fur le champ la tête, déjà préparée à le recevoir avec la plus grande froideur ; mais lui fans y faire aucune attention, s'aprocha de mon oreille, & me dit de paffer dans mon appartement, où il avoit des chofes de la dernière conféquence à me communiquer. Le ton altéré avec lequel ce peu de mots furent prononcés, me fit treffaillir. Je me levai avec une inquiétude dont je ne fus pas la maîtreffe, & je me retirai fous le prétexte de cette incommodité déjà fuppofée. Un moment après le Commandeur me joignit : parlez-moi franchement Mademoifelle, me dit-il, lorfque je me fus jettée dans un fauteuil : avez-vous eu avec Mr. *de Scherling* des liaifons plus particulières que celles qui ont paru à mes yeux ? Pourquoi

donc une pareille queſtion ? repris-je avec émotion. Eſt-ce que je ſerois menacée de quelque malheur ? D'aucun, reprit précipitamment Mr. *du Bouſoir*, dans la crainte ſans doute de m'allarmer davantage, pourvu que vous ne ſoyez point mêlée dans l'affaire du Marquis. Hé quelle eſt ſon affaire ? pourſuivis-je, parlez Monſieur, ne me laiſſez pas plus longtems dans l'incertitude pour vous tranquiliſer à votre tour : le Marquis eſt mon Ami, mais excepté des affaires domeſtiques où il eſt entré pour me faire plaiſir, il n'y a rien entre nous qui puiſſe lui nuire ni à moi. Vous me rendez la vie, s'écria Mr. *du Bouſoir*, en me regardant fixement. Mr. *de Scherling* a été arrêté ce matin avec beaucoup d'éclat : je venois ici pour vous faire ma cour à mon ordinaire, quand un de mes Amis que j'ai rencontré, m'a apris cet évènement. Comme je ſai l'intérêt que vous y prenez, j'ai volé ſur le champ chez le Procureur-Général, pour m'informer des vraies raiſons de

de sa détention. J'ai été obligé de l'attendre, & il n'est revenu que ce soir. J'avois pendant ce tems-là envoyé un de mes gens au *Châtelet*, pour savoir si l'on voyoit le prisonnier, dans l'intention de lui faire une visite; mais m'ayant été rapporté qu'il étoit au *secret* *. . . . *Au secret*, interrompis-je! Hé mon Dieu! de quelle nature peut donc être cette affaire? De la plus terrible importance, poursuivit Mr. *du Bousoir*. Le Procureur-Général vient de me dire qu'il est accusé de s'être défait de sa femme, qu'il y a des indices très forts contre lui, & que s'il ne parvient pas à se justifier, sa tête est en risque & qu'il n'en peut rechapper.

Je jettai un cri d'horreur & d'effroi à cette terrible nouvelle, mais réfléchissant ensuite à la chose je me rassurai. Je voulus faire sentir à Mr. *du Bousoir* l'injustice af-

* C'est-à dire sans communiquer avec personne. C'est une fort mauvaise marque, & une preuve qu'on est accusé de crime.

affreuse d'un pareil soupçon, en lui protestant que le Marquis étoit rempli de sentimens & d'honneur, incapable de se porter à d'aussi odieuses extrémités, en ajoutant que la noirceur de ses parens avoit pu seule inventer une pareille calomnie. Mais tout ce que je pus lui dire sur ce sujet, ne le persuada pas: il me répondit que cela pouvoit être, mais que les présomtions étoient si sensibles & si fortes, qu'il y avoit tout à craindre pour lui. Frapée de ce discours que le Commandeur m'avoit déjà répété plusieurs fois, je lui demandai quels étoient donc ces indices si graves & si propres à l'embarrasser? ... Mr. *du Bousoir* parut embarassé à cette question; mais rompant enfin le silence, il reprit que c'étoit à regret qu'il étoit obligé de me dire, que malgré toute l'opinion qu'il avoit de ma sincérité, on m'impliquoit dans cette affaire, & que le soupçon paroissoit si fondé au Magistrat, qu'il lui avoit dit à l'oreille, que si je ne me sentois pas aussi pure

qu'un Ange, je devois prendre mes furetés, & que de la manière dont se tournoient les informations je serois vraisemblablement arrêtée.

Ce ne fut qu'après bien des instances & des sollicitations, que je parvins à éclaircir ce point. La crainte que ma surprise ne me fît une révolution trop subite, porta le Commandeur à ne me dire ces choses que par lambeaux. Je dus lui tenir un grand compte de ses ménagemens; car s'il me l'eût apris crûment, il n'y a point de doute que je ne fusse tombée en foiblesse. Je fus pendant une demi-heure à me plaindre d'une injustice si atroce; puis me rapellant quelques exemples de gens infortunés qu'on avoit fait périr malgré leur innocence, je me mis à pleurer, & à marquer une si grande frayeur que le pauvre Commandeur se trouva dans un embarras horrible. En homme prudent, & qui m'aimoit avec tant d'attachement, il laissa passer les prémiers momens; puis profitant d'un

d'un intervalle, il me remontra que les infortunes que je lui citois, étoient dans des cas bien différens du mien ; que d'ailleurs j'avois des Amis de la prémière diſtinction, qui trouveroient bien moyen, en cas de malheur, de ſurſeoir le jugement de cette terrible affaire ; qu'il n'étoit pas douteux, dès que je lui proteſtois que je n'avois eu aucune liaiſon avec Mr. *de Scherling*, que je n'en ſortiſſe à mon honneur ; mais que comme il étoit de la prudence de pourvoir à tout, je devois dès le moment lui remettre mes papiers en cas que j'en euſſe d'importance, afin que ſuppoſant que je fuſſe arrêtée, je ne couruſſe aucun inconvénient de ce côté.

A ce mot d'arrêtée je repris mes frayeurs. Le Commandeur qui me vit dans une ſi mortelle agitation, me propoſa de me mettre à couvert dans une maiſon de campagne, où il étoit bien ſûr, à ce qu'il ajouta, qu'on n'iroit pas me chercher. Cette offre me rendit à moi-même. Je conçus avec tant de vivacité

qu'en

qu'en prenant ce parti, je me perdois entièrement, & que ma fuite pouvoit fortifier les ſoupçons qu'on avoit contre Mr. *de Scherling*, que je repris de la fermeté. Cependant, comme le conſeil que Mr. *du Bouſoir* venoit de me donner de mettre mes effets en ſureté me paroiſſoit auſſi ſenſé que prudent, je paſſai dans mon cabinet, & je les lui apportai. Il ne voulut pas les recevoir qu'ils ne fuſſent cachetés de mon cachet, & que je n'euſſe écrit pour ſuſcription, *Effets à Mademoiſelle* de Saint Preuil, *qu'elle prie Mr.* du Bouſoir *de lui garder.* Après les avoir ſerrés, il me dit de faire apeller mon frère & ma belle-ſœur pour me tenir compagnie, pendant qu'il iroit dépoſer chez lui le paquet que je venois de lui remettre avec tous mes diamans, ne voulant rien hazarder ſur ce point. Quelques regrets que j'euſſe qu'il m'abandonnât dans des momens ſi critiques, je cédai à ſes raiſons, & dès que Monſieur & Madame *de Saint Preuil* furent entrés dans ma cham-

chambre, il ſe retira.

Mon frère & ma belle-ſœur furent effrayés de l'état où ils me trouvérent : mais que ne devinrent-ils pas lorſqu'ils en eurent apris la cauſe ! *Saint Preuil*, de qui j'attendois de la fermeté, me parut dans un accablement ſi profond, que je jugeai combien la malheureuſe affaire où je me trouvois impliquée devenoit grave. Une auſſi triſte réflexion redoubla mes allarmes, & je me mis à pleurer amèrement.

Je fus dans une ſi grande agitation juſqu'à minuit que revint Mr. *du Bouſoir*, que je ne fus ſuſceptible d'aucune conſolation : ſon retour modéra ma douleur : il profita de ce moment de calme pour m'inſtruire de ce que j'avois à répondre aux interrogatoires, en cas que je fuſſe arrêtée, en me répétant cent fois que je ne devois jamais varier dans mes dits, qui ne devoient rouler que ſur une ſimple négative. Monſieur & Madame *de Saint Preuil* furent de ce ſentiment ; & comme ils concevoient bien que j'étois

par-

parfaitement innocente, ils pensérent comme moi que je devois attendre les suites de ce fatal évènement, & que ce seroit me perdre que de me mettre à couvert.

Nous discutions encore sur cette funeste matière, lorsque *Julie* m'annonça un laquais, qui me rendit une lettre de Madame *de Villefarel*. Fuyez ma chère Amie dans le moment, me mandoit-elle, il court un bruit affreux qui met votre personne en danger : je serois accourue moi-même pour vous en avertir, & vous offrir tous les services qui dépendent de moi, mais j'aurois craint que cette démarche ne vous eût préjudicié. J'ai soupé chez le Président de . . ., où je suis encore : c'est de lui-même que je viens d'aprendre qu'on vous implique dans l'affaire de Mr. *de Scherling* : adieu ma chère Amie, songez qu'en pareil cas il vaut mieux se justifier de loin que de près.

Un moment après que cette lettre m'eût été rendue, il m'en vint une demi-douzaine d'autres en dif-

fé-

férentes heures de plusieurs endroits, toutes dans le même esprit. Malgré mon innocence, je ne savois à quel parti me résoudre, tout cela m'effrayoit de plus en plus. A six heures du matin arriva le Président *de Selbrun*: il me prit par la main avec un air de mistère, & m'ayant conduit dans le fond de ma chambre, il me dit qu'il n'y avoit qu'un seul parti à prendre dans l'occurrence où je me trouvois: c'étoit de le suivre sur le champ, de l'épouser dans trois jours, & qu'il feroit son affaire de la mienne.

Je trouvai une pareille proposition si impertinente dans la circonstance desagréable où je me trouvois, que je lui tournai le dos, en lui disant qu'il falloit qu'il extravaguât, ou qu'il me crût criminelle. Il me répondit avec aussi peu de sens, que je pensasse à deux fois à ce qu'il me proposoit, qu'il n'y avoit pas de raillerie, & qu'il en avoit vu périr qui n'étoient peut-être pas moins innocentes que moi.

Comme vous voyez, *Princeſſe*, cette façon de me conſoler n'étoit pas propre à me tranquiliſer. *Saint Preuil*, qui comprit bientôt de quoi il étoit queſtion, ne put s'empêcher de lui en dire ſon ſentiment, & de le traiter cavalièrement. Comme il croyoit à cauſe de ſa qualité de Magiſtrat qu'il devoit être plus ménagé, il ſe retira, en murmurant aſſez haut qu'avant deux jours on reviendroit à lui, & qu'on ſeroit bien aiſe de le trouver.

J'avois envoyé chez *Saint Clair* dans le moment que j'avois été informée de ma cruelle avanture; il ne s'étoit pas trouvé, il arriva comme le Préſident ſortoit. *Selbrun* lui avoit conté ſans ménagement de quoi il étoit queſtion, en ſe plaignant de la manière dont mon frère avoit reçu ſes ſervices & ſes offres *Saint Clair*, transporté de colère à la connoiſſance de tant de choſes ſi propres à l'irriter, avoit fait pis que *Saint Preuil*; il avoit été prêt de jetter le Préſident par les fenêtres. Nous le blâ-

blâmâmes de ſa vivacité, en lui faiſant ſentir les conſéquences d'une pareille conduite ; mais il s'obſtina à ſoutenir qu'il avoit fort bien fait ; qu'il falloit aprendre à vivre à ces petits Meſſieurs, & qu'il regretoit de n'avoir pas fait pis en aſſommant celui-là.

Le Commandeur, quelque fatigué qu'il fût de n'avoir pas fermé l'œil, ſortit ſur les dix heures pour aller à la découverte : il revint une demi-heure après m'aprendre que le Lieutenant-Criminel ſe préparoit à venir m'arrêter lui-même. Je jettai un cri horrible à cette nouvelle ; mais Mr. *du Bouſoir* m'aſſura que je ne devois en aucune manière m'inquiéter ; que ce Magiſtrat de chez qui il ſortoit, l'avoit aſſuré que ſi j'étois innocente je devois être ſans aucune apréhenſion, & que pour ne point faire d'éclat il viendroit me prendre dans ſon caroſſe ſans ſe faire ſuivre de perſonne, afin de me dérober une partie des desagrémens qu'on eſſuye en pareille occaſion.

Ce diſcours me tranquiliſa un peu ;

peu ; mais malgré tout ce que l'on me dit pour achever de me calmer, je ne pouvois m'empêcher d'être agitée d'un tremblement involontaire, une ſueur froide paroiſſoit ſur mon front. *Saint Preuil* étala tous les raiſonnemens de la Philoſophie pour me faire comprendre qu'il faloit avoir plus de fermeté, & que c'étoit tout ce que je pourrois faire ſi je me ſentois coupable en quelque point. Midi ſonna pendant de pareils propos. Un inſtant après je fus avertie que le Lieutenant-Criminel montoit dans mon appartement. Je ne vous détaillerai point le ſaiſiſſement dont je fus émue, il eſt aiſé de l'imaginer. Je fus au-devant de lui, parce qu'on me fit comprendre que je devois le faire, car ſans cela j'aurois aſſurément manqué à cette fatale étiquette. Il parut frappé de ma jeuneſſe, & me traita avec autant d'égards que de bonté. Il étoit accompagné d'un Commiſſaire & d'un Clerc ; & après un moment d'une converſation qui ne m'amuſa guères, il me demanda la per-

permiſſion de viſiter mon cabinet avec ſes gens. Je fus obligée de les ſuivre, on ſe ſaiſit de tous mes papiers, & l'on mit le ſcellé ſur les autres effets, enſuite on dreſſa un procès verbal qu'on me fit ſigner.

Je croyois en être quite pour ces funeſtes cérémonies, mais il fut queſtion d'une autre choſe, qui me toucha vivement Le Lieutenant-Criminel fit apeller la femme de mon Intendant, ma femme de chambre, & mon prémier valet; enſuite il parla à l'oreille du Commiſſaire, & il leur ordonna de les ſuivre. Un moment après j'apris qu'ils étoient montés en caroſſe avec le Commiſſaire, ce qui me fit juger qu'on les conduiſoit en priſon, & l'évènement me confirma bientôt que j'avois bien ſoupçonné.

Après le départ de mes gens, Mr. le Lieutenant-Criminel me donna la main. Je ne vous dirai pas, *Princeſſe*, que dans ce funeſte inſtant je me repentis de ne m'être pas enfuie pendant que j'en étois

la

la maîtresse, mais il n'étoit plus tems. Madame *de Saint Preuil* se mit alors à jetter les hauts cris, & voulut m'accompagner. Sans la prudence de son mari, cette scène n'auroit pas sitôt fini. Mr. le Lieutenant-Criminel me dit à l'oreille que tous ces pleurs ne pouvoient aboutir qu'à faire un éclat qu'il avoit voulu m'éviter, & que si je voulois l'en croire nous partirions pendant que Monsieur *de Saint Preuil* & le Commandeur retiendroient ma belle-sœur.

Je n'avois rien à répondre, je la suivis, mes jambes pouvoient à peine me soutenir, & quand je montai en carosse il étoit tems que j'y arrivasse. Le pauvre Commandeur se trouva à la portière, & en me baisant la main je vis des pleurs échaper malgré lui de ses paupières. Je ne pus alors retenir les miens : je voulus lui parler, mais j'avois le cœur si gros qu'il me fut impossible de lui dire autre chose, sinon que je comptois sur lui. Je n'eus que le tems d'achever ces paroles. Le Lieutenant-Criminel,

qui avoit remarqué que la populace s'atroupoit, & craignant que par ses discours imprudens je ne tombasse en foiblesse à côté de lui, ordonna brusquement qu'on fermât le carosse, & que le cocher partît. Je n'entrevis que confusément toutes ces choses ; j'étois dans un état à me faire pitié à moi-même, tout le reste m'étoit étranger.

On arrêta au *Châtelet*, où l'on me fit entrer dans une grande chambre grillée qui donnoit sur le quai. J'en trouvai les passages si noirs & si affreux, que ce triste domicile m'en parut moins horrible. J'avois oublié de vous dire que le Lieutenant-Criminel m'avoit quitée à la porte, en m'assurant qu'il viendroit m'interroger le lendemain : il me remit au Concierge, en lui ordonnant qu'à l'exception d'être libre il eût tous les égards que je méritois.

Cet homme m'assura que la chambre qu'il m'avoit choisie, étoit la plus éclairée & la plus saine de la maison, qu'il ne s'agissoit que de la faire meubler, & que je n'avois qu'à

qu'à donner mes ordres. Je demandai ma femme de chambre, mais il me répondit que jusqu'à ce que je fusse interrogée je ne verrois personne, & que ce n'étoit point l'usage. Cette réponse m'accabla, & me fit sentir tout le poids de mon infortune, je me mis à pleurer amèrement.

Le Géolier eut la patience d'attendre que ma prémière douleur fût passée, ensuite il me dit que la journée s'écouloit, & que si je voulois avoir un lit & être meublée, je n'avois pas un moment à perdre. Je compris qu'il falloit suspendre mes larmes, à moins que je ne voulusse manquer de tout. Je n'avois pas fermé l'œil la nuit précédente, ni soupé. J'étois d'une fatigue & d'un anéantissement inconcevable. La crainte de mourir me rendit un moment à moi-même. J'écrivis à mon Intendant de m'envoyer tout ce qui m'étoit nécessaire, & de donner ses ordres pour qu'on m'aportât à manger de chez moi. Deux heures après ma chambre changea de face. Pendant qu'on

la mit dans l'ordre qui me convenoit, le Concierge me fit paſſer dans la ſienne, où il fit tout ce qu'il put pour m'engager à ſoutenir avec plus de fermeté un évènement qui ne pouvoit être long, diſoit-il, puiſque j'étois innocente, & que j'avois tant de crédit.

Cet homme, qui étoit informé que je paſſois pour une des plus riches héritières de *Paris*, me traita avec tant d'égards & de reſpects que j'en fus ſurpriſe. Dans ces ſortes d'états tout frappe & conſole. Je me perſuadai que mon affaire ne pouvoit être de longue durée, puiſqu'on avoit pour moi tant de ménagement. Dans la prévention où j'étois que tout ce qui tient à ces ſortes de priſons, eſt dur, bruſque & groſſier, je ne ſongeai pas que la ſoif de l'or eſt de tous les états, & qu'il n'y en a pas où il ſoit plus aimé que dans ces endroits.

Mr. *de la Serre*, (c'étoit le nom de ce Concierge) ne m'eut pas plutôt ramenée dans ma chambre, qu'il

qu'il m'engagea à me deshabiller & à me mettre dans mon lit, où je prendrois, ajouta-t-il, un bouillon qu'on me tenoit tout prêt, afin de me mettre en état de pouvoir souper. J'étois si fatiguée que j'y consentis de bon cœur. Il fit apeller une grande fille qu'il avoit, assez jolie, à qui il ordonna de me servir de femme de chambre. Comme mon dessein étoit de bien faire les choses avec ces gens qui me marquoient tant d'égards, j'acceptai les services qu'on m'offroit, d'autant plus volontiers que je me défiois de moi-même, & que je craignois extraordinairement de me trouver seule, sentant bien que je n'avois pas assez de fermeté pour soutenir une solitude aussi affreuse.

Il deviendroit à la fin ennuyeux, *ma Princesse*, d'entrer dans tant de détails ; il me suffira d'ajouter que je me réveillai cent fois pendant la cruelle nuit qui suivit, & que jusqu'au lendemain à trois heures, que l'on me fit descendre pour subir mon prémier interrogatoire, je ne

cessai pas de pleurer ni de m'affliger.

Je trouvai au Lieutenant-Criminel un air si sérieux & si différent de la veille, que je conçus que je ne devois me flater d'aucun ménagement jusqu'à ce que mon innocence fût justifiée : il eut cependant la politesse de me faire asseoir : ensuite il m'exhorta à ne lui point déguiser la vérité, me disant que j'étois devant Dieu à qui l'on n'en pouvoit imposer, & devant un Juge à qui le Ciel & l'expérience donnoient des lumières. Après un préambule dans cet esprit, il me pria de l'écouter attentivement, & de lui répondre article par article, avec toute la franchise qu'une personne de ma naissance devoit avoir en honneur par-dessus toutes les considérations.

Ma réponse fut courte. Comme je n'ai rien à me reprocher, Monsieur, devant les hommes, lui disje, mon interrogatoire ne sera pas long : voyons, je vous suplie, quelles sont les raisons importantes qui l'ont obligé à enlever de chez elle une

une Demoiſelle à qui l'on ne peut rien reprocher. Les voici, reprit avec un grand ſang froid le Magiſtrat, vous allez juger par leur gravité qu'elles méritent toute notre attention.

On accuſe, continua-t-il, Mr. *de Scherling* de s'être défait de ſa femme . . . J'ai bien de la peine à croire, interrompis-je, qu'un homme de ſa probité & de ſa conſidération ſe ſoit porté à d'auſſi odieuſes extrémités ; mais quand la ſuppoſition ſeroit aſſez bien fondée pour l'avoir fait arrêter, que dois-je avoir de commun avec cette odieuſe affaire ? Donnez-vous la peine de m'écouter, continua le Juge avec le même ſang froid, & vous en allez être éclaircie.

Je vous diſois donc, pourſuivit-il, que ce Gentilhomme ayant été accuſé de la mort de ſa femme, on a fait des informations ſecrettes pour tâcher de découvrir ſi ces conjectures étoient fondées : malheureuſement pour Mr. *de Scherling*, ces enquêtes ne lui ont pas été favorables : après avoir enten-

du des témoins, voici ce qui nous aparoit. Au reste Mademoiselle, s'écria le Magistrat en s'interrompant lui-même, donnez-vous le loisir de m'écouter jusqu'au bout sans m'interrompre; quand j'aurai fini, vous pourrez tant qu'il vous plaîra faire valoir vos défenses: rien n'est plus juste, & je souhaite de tout mon cœur qu'elles soient telles qu'elles justifient parfaitement votre innocence.

Par les enquêtes faites, & les témoins entendus, il nous aparoit, dis-je, que longtems avant que Mr. *de Scherling* épousât la défunte, il étoit fort amoureux de vous, & qu'il avoit tout mis en usage pour vous obtenir de feue Madame votre Mère; que mille obstacles survenus depuis, ont irrité de plus en plus sa passion; qu'un desespoir de ne pouvoir pas obtenir votre main après avoir tenté tous les moyens imaginables pour y parvenir, il épousa par dépit celle dont la mort fait la matière du procès; & que le lendemain de son mariage il lui reprocha

procha avec aigreur de l'avoir mis dans le cas d'être malheureux pour le reste ses jours.

Qu'après avoir été pendant plusieurs mois sans me voir, en usant alors plus doucement avec la défunte, je l'avois rapellé chez moi par une lettre en date du 26 Décembre 174..... seconde époque d'où l'on datoit les mauvais traitemens qu'il avoit fait à sa femme, lesquels avoient été tels, que sans une femme de chambre qu'elle avoit, nommée *Louïse Chevert*, entendue sur ce, Madame *de Scherling* auroit attenté différentes fois à sa propre vie, en confiant à la dite fille sa femme de chambre, que l'amour de son mari pour Mademoiselle *de Saint Preuil* seroit cause de sa mort, parce qu'au-lieu de lui inspirer des sentimens de ménagement pour elle, la dite Mademoiselle *de Saint Preuil*, avec laquelle il entretenoit un commerce criminel, l'excitoit à la maltraiter, afin d'abréger ses jours, dans l'intention sans doute de lui succéder en son lieu & place.

Malgré toutes les prières que

m'avoit fait Mr. le Lieutenant-Criminel d'attendre qu'il eût achevé pour me défendre, je voulus me recrier ſur une accuſation ſi offenſante & ſi atroce : la fureur m'avoit obligée de me lever, il me fit ſigne de me taire & de me raſſeoir, & continua dans ces termes.

Que la dite *Louïſe Chevert*, dans l'inquiétude que ſa Maîtreſſe ne ſe portât à de nouvelles extrémités contre ſa propre vie, avoit été trouver ſon Confeſſeur pour lui demander conſeil; mais que le Directeur n'ayant voulu rien prendre ſur lui dans une occaſion ſi délicate, il l'avoit renvoyée à Mr. l'Abbé *du Hautcœur* Grand-Pénitentier, lequel après lui avoir donné une longue audience, & lui avoir fait beaucoup de queſtions, l'avoit aſſurée que ſi elle, *Louïſe Chevert*, ne remontroit pas à Mr. *de Scherling* ſon Maître le danger que couroit Madame ſa Femme par ſes mauvais traitemens, & ſon commerce avec la Demoiſelle *de Saint Preuil*, qui occaſionnoit cette des-

desunion dans son ménage, en termes propres à le faire rentrer en lui-même, en ajoutant même menace d'en porter plainte si le cas échéoit, il la rendoit responsable devant Dieu & devant les Hommes de tous les malheurs qui pourroient résulter de son silence criminel.

Qu'en vertu de cette autorité, la dite *Louïse Chevert* avoit été trouver Mr. *de Scherling* à son lever, auquel elle avoit remontré avec tout le respect possible les inconvéniens de sa conduite avec Madame, conduite qui la chagrinoit au point que sans sa Maîtresse elle se seroit déjà donné la mort; mais qu'au-lieu de lui savoir gré de son affection, il l'avoit chassée de son cabinet avec des pincettes, en s'écriant qu'il lui romproit les bras s'il la retrouvoit chez lui; & qu'à l'égard de sa femme, il ne lui arriveroit jamais rien de plus heureux que la mort.

Que dans la crainte des mauvais traitemens dont elle s'étoit vue menacée, elle avoit été demander

ſon congé à Madame *de Scherling*, en lui faiſant part de tout ce qui vient d'être dit; mais que ſa Maîtreſſe s'étoit écriée alors, que puiſque la dite *Louïſe Chevert* l'abandonnoit, elle ne devoit plus s'attendre qu'à mourir.

Que pendant un an entier la dite Madame *de Scherling* n'avoit point paſſé de jour ſans venir en cachette voir la dite *Louïſe Chevert*, pour lui confier tous les mauvais traitemens que ſon mari lui faiſoit eſſuyer, ajoutant qu'au-lieu que le commerce qu'il entretenoit avec Mademoiſelle *de Saint Preuil* parût diminuer, il paſſoit chez elle les jours entiers, & même une partie des nuits.

Qu'au déſeſpoir de mener une vie ſi remplie d'amertume, la dite Madame *de Scherling*, par le conſeil de la dite *Louïſe Chevert*, avoit été trouver le Sr. Abbé *du Hautcœur*, qui après avoir entendu ſes plaintes, lui avoit conſeillé de tâcher d'avoir une clé du cabinet de ſon mari, & de lui enlever les papiers qui avoient raport

port au le commerce qu'il avoit avec Mademoiſelle *de Saint Preuil*, & de les lui apporter pour en conférer avec elle, & pour prendre le parti convenable ſelon l'occurrence & les circonſtances qui apparoîtroient du dit commerce criminel.

Qu'en conſéquence de ces conſeils, la dite Dame *de Scberling* avoit trouvé le ſecret de faire une liaſſe de papiers, dont par les titres elle jugea qu'ils concernoient la Demoiſelle *de Saint Preuil*, elle s'étoit emparée d'une partie, qu'elle avoit portée au Sr. Abbé *du Hautcœur*, lequel après les avoir examinés, avoit dit à la dite Dame *de Scberling*, que les dits papiers ſuffiſoient pour conſtater la vérité du commerce criminel, puiſqu'il aparoiſſoit que tout le bien de la Demoiſelle *de Saint Preuil* étant entre les mains du Sr. *de Scberling*, il n'étoit pas douteux que ce ne fût à titre de don ou de nantiſſement de quelque promeſſe dont on n'oſoit devant Dieu ſoupçonner la nature, ſans s'expoſer à des con-

 jectu-

jectures & à des jugemens téméraires.

Que la dite Dame *de Scherling* ayant demandé au dit Sr. Abbé *du Hautcœur* ce qu'elle avoit à faire dans une pareille occasion, il lui avoit conseillé la fermeté, c'est-à-dire d'avertir son mari qu'elle avoit en main des preuves qui justifioient son commerce avec Mademoiselle *de Saint Preuil*, ajoutant que si elle refusoit de la satisfaire sur ce point important, elle porteroit plainte contre lui au Parlement, & l'attaqueroit en séparation.

Que la dite Dame *de Scherling*, autorisée à ce faire par le dit avis du Sr. Abbé *du Hautcœur*, avoit été trouver son mari, à qui elle auroit représenté les dites choses avec douceur; mais qu'au-lieu de continuer à l'entendre, il se seroit jetté sur elle, l'auroit menacée de la tuer à moins qu'elle ne rendît les dits papiers, dont il avoit apperçu la perte; & qu'après les lui avoir arrachés, il lui avoit donné un souflet en ajoutant ironique-

niquement, qu'il n'en ufoit ainfi que pour que cet acte qu'il ne dénieroit pas, lui fervît de pièce pour fe faire féparer.

Que la dite Dame *de Scherling*, au defefpoir, s'étoit rendue fur le champ chez Mr. fon Père pour fe plaindre, & pour l'engager à folliciter conjointement avec elle la féparation d'avec fon mari; mais qu'au-lieu de le trouver compatiffant à fes peines, il l'avoit renvoyée avec aigreur, en lui jurant que fi elle avoit la témérité d'en venir à cet éclat, elle devoit être fure qu'elle ne mourroit jamais que de fa main.

Que la dite Dame *de Scherling*, ne fachant quel parti prendre, avoit été chez la dite *Louïfe Chevert* pour fe plaindre avec elle; qu'après avoir imaginé bien des projets pour fe tirer de tant d'embarras, le réfultat de la dite conférence auroit été de prendre patience, & d'attendre du Ciel le foulagement aux dites peines.

Que depuis ce tems ladite Dame *de Scherling* auroit toujours lan-

langui, mais que le 30 du mois passé elle auroit été trouvée dans son lit, sans que la veille au soir il y eût lieu de croire qu'elle fût si près de sa fin.

Que la nommée *Louïse Chevert*, informée de la dite mort, auroit été trouver la femme de chambre qui lui avoit succédé, nommée *Marie Chenelet*, pour aprendre la cause du dit décès subit, laquelle auroit répondu qu'il ne falloit pas dire toujours ce qu'on pense, mais que Madame (en entendant parler de Madame *de Scherling*) avoit le visage si plombé & si livide, qu'on auroit dit qu'elle étoit décédée par de fortes convulsions.

Que sur la dite réponse, la dite *Louïse Chevert* se seroit enquise de quelle manière auroit parlé le dit Sr. *de Scherling* son époux en aprenant la mort de sa dite femme; laquelle *Louïse Chevert* auroit répondu qu'il avoit paru égaré, qu'il étoit passé dans son cabinet, où il auroit écrit une lettre qu'il auroit envoyée sur le champ à la Demoiselle *de Saint*

Preuil

Preuil par le nommé *Bourguignon*, qui auroit rapporté une réponſe de la dite Demoiſelle au dit Sr. *de Scherling*.

Que ſur le dit rapport de la dite *Marie Chenelet*, la dite *Louïſe Chevert* auroit été faire part des dites choſes au Sr. Abbé *du Hautcœur*, qui ſe ſeroit écrié : *Taiſez vous femme, il en couteroit la vie à pluſieurs perſonnes; je n'ai rien à vous conſeiller; conſultez votre conſcience, & votre ſalut; du reſte laiſſez-moi.*

Que la dite *Louïſe Chevert*, effrayée de ce diſcours, auroit réſolu de garder le ſecret, mais qu'entendant parler de la mort précipitée de Madame *de Scherling* dans ſon voiſinage, elle avoit eu l'imprudence de dire devant deux femmes, l'une une Fruitière nommée *Nanon de Terreplein*, & l'autre *Eliſabet Favart*. que *Marie Chenelet* ſavoit mieux que perſonne ce qui en étoit; & qu'à ſon égard il y avoit longtems qu'elle ſoupçonnoit que la choſe en iroit-là.

Que deux jours après Mr. le Pro-

Procureur du Roi ayant apris les bruits qui couroient à l'occaſion de cette mort, auroit fait faire des enquêtes ſecrettes, après leſquelles il auroit fait arrêter les ſusnommées, & qu'après les avoir entendues, & avoir conféré ſur les dépoſitions avec qui il appartiendroit, auroit été ordonnée la détention du Sr. *de Scherling* pour juſtifier les dits portés contre lui.

Qu'il auroit apparu par les papiers & lettres dudit Sieur, qu'il avoit eu des liaiſons avec la Demoiſelle *de Saint Preuil*, ce qui auroit obligé le dit Procureur du Roi à faire apréhender en ſon corps la dite Demoiſelle pour être ouïe en ſes dits, & ſtatué ſur le tout, afin de commencer & parfaire le procès criminel comme il appartiendroit.

Après cette ennuyeuſe légende, Mr. le Lieutenant-Criminel commença à m'interroger. Je ne vous rapporterai pas, *ma Princeſſe*, ce deſagréable détail : il ſuffira de vous dire que pendant une heure entière, il me fit cent queſtions

tou-

toutes rélatives aux fausses conjectures tirées des dits précédens. Mes réponses furent simples, & je ne dis jamais autre chose que *oui*, quand il me demandoit si je connoissois Mr. *de Scherling*, si je l'avois vu en tel tems & tel jour; & *non*, lorsqu'il vouloit en tirer des conséquences, comme des papiers que je convenois que je lui avois confiés, de la lettre qu'il m'avoit écrite, & de celle que je lui avois répondue le jour de la mort de sa femme, *&c.*

Le Magistrat, après avoir dicté un mortel procès verbal à un Sécretaire qu'il fit entrer, il me fit signer, en ordonnant qu'on me ramenât dans ma chambre, & en me promettant qu'il me reverroit le lendemain. Avant que de me retirer, je lui demandai qui étoient mes Accusateurs, & si je pouvois me flater qu'on me les confronteroit demain. Nous en dirons davantage, me dit-il en se retirant, pour le présent tranquilisez-vous, à chaque jour suffit son mal, & le Chrétien ne doit jamais l'anticiper. Après

Après cette réponse vague, le Concierge parut : il me demanda d'abord si j'étois contente, & ce que j'augurois de mon affaire : mes pleurs lui répondirent : malgré la dureté dont on accuse souvent avec raison ces sortes de gens, il m'en parut attendri : courage Mademoiselle, me dit-il, tout ira bien, pour moi j'en augure ainsi : si Mr. le Lieutenant-Criminel n'avoit pas été content de vos réponses, ou que votre cas fût aussi grave qu'on le dit, il m'auroit donné des ordres. Ce discours me consola un peu, mais ce ne fut pas pour longtems. Je ne fus pas plutôt rentrée dans ma chambre, où je me trouvai seule pendant quelques heures, que je m'abandonnai de-nouveau à ma juste douleur.

Fin de la Onzième Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

DOUZIEME PARTIE.

JE paſſai le reſte de cette journée, & la nuit ſuivante, avec autant de conſternation & de triſteſſe que l'on peut ſe l'imaginer en de pareilles circonſtances. Le lendemain à huit heures du matin, un des Guichetiers, en venant ouvrir ma porte, s'avança vers mon lit avec l'air d'un homme qui craint d'être ſurpris,

&

& me remit une lettre avec précipitation, en me disant que sous prétexte de m'apporter de l'eau il viendroit chercher dans une heure la réponse. A peine se futil éloigné, que j'ouvris vite ce papier; l'écriture en étoit du Commandeur, qui m'écrivoit en ces termes.

LETTRE.

Je remets à d'autres quarts-d'heure, Mademoiselle, à vous peindre mon désespoir & ma douleur; le tems est trop précieux pour m'occuper d'autres soins que de vos affaires. Je soupai hier chez Mr. le Procureur-Général, dans la vue de vous servir, & de vous faire part de ce que j'aprendrois. Mr. le Lieutenant-Criminel lui a communiqué votre interrogatoire, il m'en a paru content. Je l'ai sondé le plus qu'il m'a été possible: sans vouloir que je le pénétrasse, il s'est contenté de me dire que si vous parveniez à justifier que vous n'avez été en rélation avec Mr. de Scherling *que pour vos propres affaires, il n'y avoit rien à crain-*

craindre pour la ſuite de ce malheureux procès. Le Marquis ſe défend de ſon côté fort bien ; il vient de préſenter requête contre l'Abbé du Hautcœur, *& demande de lui être confronté, & qu'on lui nomme ſes Accuſateurs. Un Avocat célèbre que je viens de conſulter, m'a dit qu'il ne pouvoit prendre un parti plus ſage ; qu'à votre égard vous n'en aviez pas d'autre à ſuivre, que de perſévèrer dans la négative, & de dire ſimplement la vérité ſur vos liaiſons avec Mr.* de Scherling, *en cas que vous ſoyez innocente, comme tout le monde le croit.*

J'ai gagné celui qui vous remettra cette lettre, vous pouvez me faire réponſe par le même canal : vos ordres ſont des loix pour moi. Si je penſois que de très humbles prières de ma part de ne vous point trop abandonner à votre douleur, fuſſent de quelque poids, je vous en adreſſerois des plus ardentes. J'ai beſoin de l'eſpérance que vous luterez contre ces terribles aſſauts, pour être en état de continuer à vous ſervir & à vous donner des preuves de mon zèle reſpectueux.

Et

Et par apostille :

Je vais de ce pas chez la Princesse de . . . dont je connois le crédit sur l'esprit du Procureur-Général, pour l'engager à faire une démarche en votre faveur.

Cette lettre me donna beaucoup de consolation. Je fus d'une extrême sensibilité à des procédés qui me prouvoient si bien l'amour de mon Amant ; je lui fis sur le champ cette réponse.

MONSIEUR,

Si le Ciel permet que je revoie la lumière du jour, j'en ressentirai doublement de la joie, par le plaisir de vous marquer combien je suis touchée de vos attentions. Celle d'avoir fait pénétrer de vos nouvelles dans ces sombres lieux, m'a donné bien de la consolation. Je compte autant sur vous que sur mon innocence. Pressez la conclusion de cette malheureuse affaire. Je me meurs dans l'affreuse solitude

litude où je vis, & vous y entrez en-vérité Monsieur pour beaucoup.

La crainte d'être surprise en écrivant, m'empêcha d'en dire davantage. Dès que le Guichetier reparut, je lui remis ma lettre avec dix louis que je lui glissai dans la main. Heureusement on m'avoit laissé mon argent, quoiqu'on m'eût oté tout le reste. Il est vrai que l'on ne s'étoit pas apperçu que j'avois une double poche, où j'avois serré à la hâte mes bijoux, & une bourse où il y avoit deux cens louis.

A six heures précises le Concierge vint m'avertir que Mr. le Lieutenant-Criminel m'attendoit dans la salle. Après m'avoir fait asseoir comme la veille, il me demanda ce que c'étoit que les papiers que j'avois confiés pendant près d'un an à Mr. *de Scherling*, & qu'il m'avoit rendus quelques jours avant la mort de sa femme. Comme je m'étois attendue à cette question, & que j'en concevois l'importance, je m'y étois prépa-

rée. Je lui répondis que du vivant de feue ma Mère Mr. *de Scherling* ayant toujours été ſon conſeil & ſon avis, j'en avois uſé de-même avec lui ; & qu'étant dans la réſolution de mettre mon bien à couvert des évènemens, n'entendant pas les affaires, & craignant de m'embaraſſer dans des procès, j'avois prié Mr. *de Scherling* d'aider mon Intendant à le changer de nature, ce qu'il avoit bien voulu faire, & ce qui m'avoit miſe dans la néceſſité de lui confier mes effets, qu'il avoit gardés tout ce tems-là, parce qu'il n'avoit pas voulu rien précipiter, afin attendre les occaſions pour m'en défaire plus avantageuſement.

Cette réponſe parut ſans doute ſi naturelle au Magiſtrat, qu'il ne jugea pas à propos de l'aprofondir davantage. Il paſſa à une ſeconde queſtion.

Le 19 d'Octobre, continua-t-il en mettant ſes lunettes ſur le nez, & en jettant les yeux ſur une liaſſe de papiers qu'il avoit à la main, vous trouvant enfermée avec Mr. *de*

de Scherling, le Sr. *de Beauval*, réputé votre Amant, qui s'étoit caché par jalousie dans votre chambre, se présenta tout d'un coup à vos yeux, vous reprocha sans ménagement vos liaisons avec Mr. *de Scherling*, vous accusa que vous le lui aviez sacrifié, & qu'il venoit d'entendre que vous étiez dans l'intention de l'épouser; sur quoi le dit Sr. *de Beauval* votre Amant voulut se porter à des extrémités contre son Rival, & le menaça de le punir de votre perfidie.

Je convins de la vérité de cette citation, mais j'expliquai dans l'exacte vérité de quelle manière les choses s'étoient passées; & afin qu'elles fussent prouvées, je demandai que Mr *de Beauval* fût assigné & entendu, ne doutant point qu'il ne justifiât ma réponse, soutenant que tout ce qu'il avoit dit dans ce moment, ne devoit sa source qu'à sa jalousie extrême, s'étant dédit depuis, & m'en ayant demandé pardon.

Pour la troisième question,

Mr. le Lieutenant-Criminel me demanda pourquoi étant inſtruite de la jalouſie de Madame *de Scherling*, & des mauvais traitemens qu'elle eſſuyoit à mon occaſion, j'avois continué à le voir.

Je répondis que je l'avois toujours ignoré, & particulièrement les mauvais traitemens dont il paroiſſoit qu'on l'accuſoit contre ſa femme ; en ajoutant que s'ils étoient venus à ma connoiſſance, il n'y auroit point eu de raiſons qui m'euſſent permis de le recevoir chez moi, quoique la porte de ma maiſon fût ouverte à tout le monde.

Il me demanda pour quatrième queſtion, pourquoi je n'avouois point que le dit Mr. *de Scherling* m'avoit aimé de tout tems, ce qui ſembloit inſinuer que j'avois des raiſons ſecrettes pour le cacher.

Je répondis que je n'avois pas cru que je duſſe en parler la prémière, mais que ſi l'on m'eût interrogée dès la prémière fois ſur ce point, je l'aurois avoué de bonne-foi, n'y entendant aucune

fi-

finesse, n'ayant jamais pensé que ce fût un crime punissable d'inspirer des sentimens à un homme.

La gravité du Magistrat pensa être déconcertée à ces derniers mots. Je vis son visage prêt à se dérider; mais passant tout de suite à la cinquième question, il me dit pourquoi ne disconvenant pas que le Marquis *de Scherling* m'avoit déclaré son amour, & ne pouvant ignorer dans la suite qu'il ne fût marié, j'avois non seulement continué à le voir, mais même paru plus liée avec lui qu'avant son mariage.

Ma réponse fut aussi simple que les précédentes : je l'assurai que ni avant ni après le mariage de Mr. *de Scherling*, l'idée de sa passion n'étoit entrée pour rien dans les liaisons que j'avois eu avec lui; qu'il n'avoit jamais été question entre nous que d'affaires qui me concernoient personnellement, comme je l'avois déjà dit, étant devenu mon conseil après la mort de ma Mère, comme il avoit été celui de feue Madame *de Breville*;

qu'à l'égard du reproche qu'on sembloit me faire d'avoir continué à le voir, nonobstant sa persévérance à m'aimer, je n'avois pas pensé que je fusse dans l'obligation de le faire, & qu'il y eût aucune loi qui l'ordonnât; ajoutant qu'en ce cas j'aurois donc dû faire fermer la porte à tout le monde, convenant de bonne-foi qu'il n'étoit point entré de Cavaliers chez moi qui ne m'eussent parlé d'amour, soit qu'ils plaisantassent, ou qu'ils parlassent sérieusement

Mr. le Lieutenant-Criminel ne put s'empêcher de sourire de cette seconde réponse, & me dit honnêtement qu'il n'avoit pas besoin de preuves pour un fait aussi notoire que celui-là.

Après m'avoir tenu encore plus d'une heure sur d'aussi peu graves sujets, il fit entrer son Sécretaire, & en usa pour le procès verbal comme le jour précédent: ensuite, ayant enfermé ses papiers dans un sac, il me demanda civilement comment je me portois, & si les chagrins qu'on avoit été obligé

de

de me faire essuyer, ne m'avoient pas trop affectés. Surprise d'un ton si radouci, je répondis avec la politesse qui me convenoit, & me trouvant autorisée par des manières si prévenantes, je lui demandai si je pouvois me flater que cette cruelle affaire finiroit bientôt. Il m'assura qu'il n'y perdroit pas un moment de tems, mais que malgré son empressement à l'abréger, j'aurois encore à essuyer quelque formalité. Il m'aprit sans que je le lui demandasse, que la Princesse de ... s'étoit donné la peine de venir chez lui à midi, & qu'elle m'avoit fortement recommandée; qu il lui avoit répondu ce qu'il venoit de me confier, c'est-à-dire, que ne pouvant pas me rendre d'autres services que de mettre le procès en état d'être jugé, il n'en verroit point d'autre qu'il n'eût entièrement terminé le mien.

Enhardie de plus en plus par ces propos, qui sembloient m'annoncer que cette affaire tourneroit bien, je lui demandai si je n'obtiendrois pas en attendant ma li-

liberté, & la permiſſion de voir mes amis. Il me répondit que dès que les témoins auroient été confrontés, s'il n'y avoit point de charges plus importantes contre moi, je ſortirois du *ſecret* * ſur le champ. Après ces mots il ſonna, & le Concierge me remena dans ma chambre.

Mr. *de la Serre*, qui étoit parfaitement au fait des us & coutumes de la priſon, me fit ſon compliment ſur la bonne tournure que prenoit mon affaire, diſoit-il avec un air d'affection & de vérité qui me parut ſincère : il m'aſſura que tout alloit le mieux du monde, & qu'avant quatre ou cinq jours je n'aurois pas lieu d'en douter.

Il ſe retira après m'avoir tenu quelques propos dans ce goût, & un moment après Mademoiſelle *Angelique* ſa fille parut, qui me baiſa les mains avec tranſport, en me

* On apelle être au ſecret, la défenſe qui eſt faite au Géolier de laiſſer voir perſonne à un priſonnier.

me jurant qu'elle étoit ſi aiſe des bonnes nouvelles qu'elle venoit d'aprendre ſur mon compte, qu'elle ne ſe ſentoit pas de joie. Je remarquai tant de ſincérité dans ſes transports, & je me trouvois dans une aſſiette ſi tranquile après tant de larmes verſées, que je l'embraſſai de tout mon cœur. Cette pauvre enfant ſe trouva ſi honorée de cette marque de mon amitié, qu'elle me baiſa mille fois les mains, en me jurant que dès le moment qu'elle m'avoit vue, elle s'étoit prévenue d'une amitié ſi tendre pour moi, qu'elle n'avoit ceſſé de pleurer la nuit précédente, attendrie de mes chagrins, & des larmes qu'elle m'avoit vu verſer la veille : cette pauvre fille étoit ſi pénétrée de ce qu'elle me diſoit, que ſes pleurs couloient encore: je lui en ſus ſi bon gré, que je la fis ſouper avec moi : comme je n'avois pour ainſi dire point mangé depuis le jour de ma cruelle détention, je le fis ce ſoir-là avec beaucoup d'appétit. *Angelique* m'entretint de mille choſes agréa-

bles pour me diſſiper ; & tournant adroitement la converſation, vous allez bientôt ſortir Mademoiſelle, continua-t-elle, je n'en fais aucun doute : la joie & les plaiſirs vous attendent à la porte, & ne vous quiteront plus : il n'en ſera pas de-même de moi : hélas ! je reſterai toujours dans cette vilaine priſon, que je hais plus que la mort, & où je ſuis environnée d'amertumes & de chagrins Elle ne put dire ces derniers mots ſans pleurer, j'en fus attendrie. Si vous croyez que vous puiſſiez me confier vos peines, ma chère *Angelique*, lui dis-je, & que vous penſiez que je ſois en état de les ſoulager, vous ne devez pas douter que je ne les partage, & même que je ne les faſſe ceſſer, s'il eſt en mon pouvoir. Le ton avec lequel je proférai ces mots, inſpira ſans doute de la confiance à cette aimable fille. A peine les eus-je prononcés, qu'elle ſe jetta à mes piés, en me priant de ne point l'abandonner, & en me diſant que jamais perſonne n'avoit été plus à plain-

plaindre qu'elle. Je la relevai en l'embraſſant, & en lui renouvellant les promeſſes que je venois de lui faire. Plus tranquile après ces nouvelles aſſurances, elle ſe remit ſur ſa chaiſe, & me confia ſon ſecret & ſes petits chagrins de la manière ſuivante.

A l'âge de dix ans j'ai perdu ma Mère, qui m'aimoit tendrement. Mon Père n'ayant que moi d'enfans, n'a rien oublié pour me donner de l'éducation : non ſeulement il a voulu que j'euſſe les talens qu'on enſeigne à des filles d'une naiſſance plus diſtinguée que la mienne, mais il a deſiré que j'apriſſe la Poéſie, pour laquelle il a toujours eu un goût particulier. Il y a un an que me voyant en âge d'être mariée, il penſa à mon établiſſement. Pluſieurs partis s'étoient déjà préſentés ſans que j'en euſſe aucune connoiſſance, mon Père m'ayant toujours tenue fort renfermée. La tendreſſe qu'il a pour moi, lui fit rejetter tous ceux qui ſe mettoient dans le riſque de ne plus m'avoir auprès de lui ; ſon

deſſein étant de prendre des arrangemens ſi ſurs qu'il n'eût pas à craindre un jour d'être ſéparé de moi. Dans cet eſprit, il jetta les yeux ſur un Jeune-homme qui eſt ici le prémier Guichetier. Son projet étoit de lui faire accorder la ſurvivance de ſon office de Concierge afin que par cette eſpérance il l'obligeât à ne jamais ſonger de le quiter, & de ſe trouver toujours par-là & ſon maître & le mien.

Selon ſes vues, rien n'étoit mieux projetté ; mais il ne m'eut pas plutôt fait part de ſon deſſein, que je conçus toute l'amertume de mon ſort : l'éducation que j'avois reçue, m'avoit élevé les ſentimens : la complaiſance avec laquelle on s'enviſage toujours ſoi-même, m'avoit fait penſer que n'étant point mal faite, & ayant quelques talens, je devois m'attendre à une fortune plus relevée. La baſſeſſe de celle qu'on m'offroit, humilia mon amour-propre : cependant, comme j'avois été élevée avec beaucoup de ſoumiſſion pour mon Père,

Père, & que je connoiſſois ſes violences, je n'eus garde de lui laiſſer entrevoir mes répugnances. Dès le même jour il s'enferma avec celui ſur lequel il avoit jetté les yeux, pour en faire mon époux; & après lui avoir fait part ſans doute de ſes deſſeins, il me le préſenta de ſa main, en me diſant qu'il me permettoit de l'entretenir quand ſon devoir lui permettroit de me voir, afin que je m'accoutumaſſe à le regarder comme un homme qui ſeroit mon mari avant la fin de l'année.

Dès que je me trouvai ſeule, je m'abandonnai à ma douleur: j'avois d'autant plus de raiſon de reſſentir la rigueur de mon ſort, que trois mois auparavant j'avois diſpoſé de mon cœur: c'eſt par-là que j'aurois dû commencer le récit de mes peines, continua *Angelique*, mais une fauſſe honte en a ſans doute retenu l'aveu: il eſt ſi honteux à une fille qui s'eſt annoncée pour avoir quelque ſentiment, de convenir de ſes foibleſſes, qu'il ſemble excuſable de les faire précéder

par des raiſons qui ſervent à les juſtifier, ou du moins à les faire enviſager d'un côté excuſable : mais pour réparer ce détour, je vais avouer les choſes telles qu'elles ſont, ſans me ſervir d'aucune couleur qui leur ſoit favorable.

Il y a environ un an qu'on amena ici un jeune Officier, pour avoir mis l'épée à la main contre ſon Colonel. Mon Père fit à ſouper un portrait ſi avantageux de Mr. *de St. Briſſant* (c'eſt le nom de ce priſonnier) qu'il me prévint en ſa faveur. Le point de ſon affaire venoit de ce que ſon Colonel l'avoit ſurpris en rendez-vous avec une femme ſur laquelle il avoit des droits, & qu'ayant voulu la maltraiter en préſence du jeune Officier, celui-ci s'y étoit oppoſé. Le Colonel, qui étoit brutal, avoit voulu le prendre ſur le grand ton, ce qui avoit déplu à *St. Briſſant*, qui lui avoit fait mettre l'épée à la main. Le Supérieur en avoit porté ſes plaintes au Miniſtre, qui s'étoit vu dans l'obligation, peut-

être

être malgré lui, de faire arrêter *St. Briſſant*: mais comme cette affaire n'étoit dans le fond qu'une bagatelle, mon Père qui connoit aſſez bien la carte, étoit le prémier à aſſurer que cette priſon ne ſeroit que de quinze jours ou trois ſemaines tout au plus.

Mais le Colonel étoit trop piqué, & trop jaloux de ſa Maîtreſſe, pour ne pas employer tout ſon crédit pour retenir ſon rival autant qu'il le pourroit. *St. Briſſant*, au deſeſpoir de ne point voir arriver ſa liberté, après avoir reſté un mois en priſon, fulmina contre celui qui le retenoit, & ne put s'empêcher de faire des menaces: elles furent raportées au Colonel, qui comprit que dès que le jeune-homme ſeroit libre il ſe vengeroit. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il fit ſi bien envenimer les raports qu'on fit à la Cour de ſes fureurs & de ſes reſſentimens, qu'il fut décidé, à cauſe de la ſubordination bleſſée dans cette occaſion, que *St. Briſſant* reſteroit en priſon un an & un jour,

&

& que lorſqu'on l'en feroit ſortir on lui donneroit une lettre de paſſe pour entrer dans un autre Régiment, où il auroit ordre de ſe rendre ſur le champ.

St. Briſſant s'étoit fait tellement aimer de tous ceux qui le voyoient, qu'il n'y eut perſonne qui ne s'intéreſſât à l'injuſtice qu'on lui faiſoit: tout le bien que j'entendois dire de lui à tout moment, m'inſpira la curioſite de le voir: ſachant qu'il alloit paſſer tous les jours l'après-diné chez une Dame qui eſt retenue ici pour dettes, je pris le prétexte d'aller ſavoir des nouvelles de ſa ſanté, quoique je n'y fuſſe pas ordinairement. Le jeune-homme a une phiſionomie ſi aimable, que je ne pus m'empêcher de le regarder plus que je ne l'aurois dû: il m'a avoué depuis qu'il avoit reſſenti le même plaiſir à me voir, & que pendant tout le cours d'un quadrille qu'il faiſoit, il ne lui avoit pas été poſſible, depuis que j'avois paru, de faire aucune attention à ſon jeu.

À

A peine fut-il fini, qu'il s'aprocha de moi avec empressement. Ayant bientôt su que j'étois la fille du Concierge, il me dit obligeamment à l'oreille, qu'il ne se plaindroit plus des injustices qu on lui avoit faites, puisqu'il avoit le bonheur de porter mes chaînes. Je ne sai pas trop ce que je répondis à mille douceurs qu'il me dit ce soir-là. J'étois si agitée & si confuse des sentimens inconnus dont j'étois émue, que je lui dis peu de chose, & que je me retirai.

Les occasions fréquentes qu'il se procura bientôt de me voir & de m'entretenir, furent employées à me parler de son amour. Trois jours après je ne pus me dissimuler à moi-même que ses bonnes qualités m'avoient touchée; mais comme je suis née avec de la réserve, il fut plus de six mois sans en obtenir l'aveu. Le chagrin qu'il en eut le fit tomber malade; il me manda par un billet, qu'il me fit rendre adroitement par son laquais, que mes rigueurs en étoient la cause, & que si elles duroient plus long-

tems

tems il ne vouloit plus vivre, & que sa mort termineroit tous ses malheurs.

La manière tendre & pleine d'esprit dont il trouva le secret de m'exprimer ces choses, m'attendrit & me fit verser des larmes: je me reprochai ma cruauté, & l'état où je l'avois réduit: ne pouvant mé résoudre à le laisser mourir, je lui fis réponse que je ne le haïssois point, qu'il reprît entièrement la santé, & qu'à la prémière occasion je m'expliquerois de manière à le tranquiliser sur les inquiétudes qu'il me marquoit.

Ce peu de mots eut plus de force que tous les remèdes qu'on lui faisoit prendre. Trois jours après il revint en convalescence, sa prémière visite fut pour moi. Je le trouvai si changé, & il me parla si tendrement des peines que je lui avois fait essuyer, que je ne pus lui refuser l'aveu après lequel il soupiroit depuis si longtems. Les transports qu'il me marqua, me firent concevoir combien j'étois aimée, & cette pensée acheva de

me

me tourner entièrement la tête pour lui.

Mais ce qui contribua à me le rendre encore de plus en plus cher, c'est que quoiqu'il se rencontrât souvent seul avec moi, il ne sortit jamais des bornes de la plus sévère retenue. Pour me prouver qu'il étoit véritablement touché, il me fit confidence que son projet étoit, dès qu'il seroit libre, de quiter le Service, afin que rien ne l'empêchât de m'épouser : il jouïssoit de ses droits : il a bien fait ses études, & entend parfaitement les affaires, ayant travaillé fort longtems chez un Avocat au Conseil. Avec tant de talens il peut se flater d'être employé, & il me jura que pourvu que je lui promisse de l'aimer toujours, il ne connoissoit point d'autre félicité, que celle de me rendre heureuse, & de ne se séparer jamais de moi.

Voilà Mademoiselle, continua *Angelique* en me baisant les mains, où en sont les choses : jugez après cet engagement réciproque, & un amour si tendre, si je puis envisager-

ger la main que mon Père me deſtine, ſans regarder cette union comme tout ce qui peut m'arriver de plus malheureux. Cependant le terme de la priſon de mon Amant doit expirer au commencement du mois prochain, & ſur la fin de celui-ci mon Père veut que j'épouſe celui qu'il m'a deſtiné. Je ne ſai à quoi me réſoudre. *St. Briſſant*, qui eſt inſtruit de toutes ces choſes, & qui tremble que je ne fléchiſſe ſous les ordres de mon Père, connoiſſant ma timidité & ma ſoumiſſion, veut que je me délivre par la fuite du malheur que je ne puis éviter. L'amour a beau parler en ſa faveur, je ne puis me réſoudre à une démarche que ma raiſon trouve ſi peu convenable: j'ai penſé que ſi votre compaſſion généreuſe veut bien agir en ma faveur, vous me tireriez du mortel embaras où je me trouve: je ſais la reſpectueuſe conſidération que mon Père a pour vous, peut-être qu'un mot de votre bouche changera ma ſituation pénible. J'ai conçu cette eſpérance depuis
les

les bontés dont vous m'honorez. J'en ai fait part à mon Amant, & il a en vous la même confiance que moi, & assurément j'en ai beaucoup.

J'entrai de tout mon cœur dans les vues de cette aimable fille; mais après avoir encore raisonné quelque tems sur ce sujet, je lui fis comprendre que pour ne rien hazarder d'inutile, il falloit qu'elle attendît que mon affaire fût finie: alors j'agirai, lui dis-je, avec plus de fermeté & moins de ménagement; au-lieu que prisonière comme je le suis, ma recommandation seroit foible; & comme il y va de votre bonheur, je suis d'avis qu'il ne faut absolument rien risquer.

Mais pour la tranquiliser entièrement sur ce chapitre, je lui fis part du biais que je venois d'imaginer pour la mettre entièrement à son aise: ce fut, lorsque je saurois que je devenois libre, de prier son Père de lui permettre de venir passer quelques jours chez moi. Il n'étoit pas douteux qu'il ne m'accordât une

gra-

grace auſſi légère, & alors mon deſſein étoit de lui parler de la répugnance de ſa fille pour le mari qu'il lui avoit deſtiné; & en cas que je le gagnaſſe de ce côté, comme il y avoit apparence, de lui propoſer tout de ſuite *St. Briſſant*, comme un homme de famille qui avoit du bien, & qui lui devoit bien plus faire honneur que le Guichetier qu'il s'étoit aviſé de choiſir.

Je renvoyai la pauvre *Angelique* avec ces eſpérances, qui durent lui faire paſſer une nuit bien plus agréable que les précédentes. Pour moi, comme j'avois ce ſoir-là l'eſprit tranquile, que j'avois fort bien ſoupé, & que je n'avois que fort mal dormi depuis que j'étois dans ce funeſte azile, je me couchai une demi-heure après, & je paſſai la nuit fort tranquilement.

A mon réveil, le Guichetier, qui la veille m'avoit rendu une lettre du Commandeur, m'en apporta une ſeconde. *Du Bouſoir* me mandoit que l'Abbé *du Hautcœur* avoit

été mandé le jour précédent au *Châtelet*; que ſur le refus qu'il avoit fait de comparoître, il avoit été cité par une Aſſignation; que la crainte de ſe trouver mêlé publiquement dans le procès criminel, l'avoit rendu plus docile; qu'il étoit venu à midi chez le Magiſtrat; que loin d'avouer qu'il eût autoriſé la femme de chambre de Madame *de Scherling* dans la conduite qu'elle avoit tenue, il l'avoit toujours regardée comme une extravagante, & l'avoit renvoyée ſur ce pié-là; qu'il n'avoit jamais penſé qu'il y eût un mot de vrai dans tous les raports qu'elle lui avoit faits ſur le compte de Mr. *de Scherling*, hors ſon amour pour moi, dont il ne pouvoit douter, puiſqu'il avoit été témoin lui-même, quelques mois avant la mort de ma Mère, qu'il avoit tenté tous les moyens poſſibles pour m'épouſer; que bien loin que j'euſſe jamais paru l'aimer, il pouvoit répondre au contraire de ma répugnance; qu'à l'égard du reſte il n'en pouvoit répondre,
m'ayant

m'ayant perdu de vue; mais qu'il étoit conſtant que j'avois toujours montré beaucoup d'éloignement pour le mariage, & qu'il ne pouvoit pas douter que je n'euſſe refuſé tous les partis qui m'avoient été propoſés.

Mr. *du Bouſoir* ajoutoit que toutes les informations qui avoient été faites la veille, alloient toutes à ma décharge; mais ce qui achevoit de porter un grand jour dans cette affaire, étoit que la femme de chambre de Madame de *Scherling*, intimidée par les menaces du Lieutenant-Criminel, qui lui avoit dit qu'il trouveroit bien les moyens de la faire parler, ayant reconnu qu'elle s'étoit coupée dans quelques circonſtances, elle s'étoit jettée à ſes piés, en lui avouant que le dépit d'avoir été mépriſée de Mr. *de Scherling* qu'elle aimoit depuis deux ans, & à qui elle en avoit fait l'aveu, l'avoit ſi fort irritée, qu'elle avoit voulu s'en venger, en le rendant ſuſpect comme elle avoit fait, ſa conſcience l'obligeant à le confeſſer,

fesser, & à en demander pardon à Dieu. Cette déposition, qui a été écrite & signée sur le champ, fait espérer que le Marquis se tirera fort bien de cette malheureuse affaire; outre que l'opinion de sa probité est si générale, qu'il n'y a personne qui ne crie à l'injustice, & qui ne prononce en sa faveur.

Le Commandeur s'étendoit encore dans sa lettre sur d'autres points rélatifs à ce malheureux procès, roulant tous sur la déposition des autres témoins, dont les uns retractoient leurs prémiers dits, & les autres les expliquoient tous à la décharge de Mr. *de Scberling*; mais comme les détails dégénéreroient dans des redites ennuyeuses, je les passe sous silence, pour ajouter qu'après m'avoir rendu compte de toutes ces choses, le Commandeur me mandoit qu'il se flatoit qu'il auroit le même jour le bonheur de me voir, & que dans deux jours au plus tard il espéroit, comme

tous mes amis, de me faire la cour chez moi.

De ſi bonnes nouvelles me tranquiliſérent beaucoup. A dix heures elles me furent confirmées par Mr. *de la Serre*, qui m'annonça que j'étois la maîtreſſe d'écrire & de recevoir qui il me plaîroit, ce qui, diſoit-il, m'annonçoit que je ſortirois au-plutôt.

Sa fille, trop intéreſſée à ce qui me concernoit pour ne pas venir avec empreſſement me faire ſa cour, parut un moment après, en faiſant connoître par ſes tranſports la joie qu'elle reſſentoit de ces heureuſes nouvelles. Je lui confirmai les paroles que je lui avois données. Elle me demanda la permiſſion que ſon Amant me fît la révérence; je la lui accordai, & je convins qu'elle avoit fait un fort bon choix. Mr. *de St. Briſſant* me parut fort bien fait, & très bien élevé, & à un peu trop de vivacité près je penſai qu'elle feroit fort heureuſe avec lui.

Une heure après, mes domeſtiques

ques furent élargis, & eurent la permiſſion de venir reprendre leurs fonctions auprès de moi. Jamais je ne connus mieux que dans ce moment combien j'en étois aimée, ils ſe jettérent tous à mes piés en arroſant mes mains de leurs larmes. Pour la pauvre *Julie*, elle penſa ſe trouver mal, & ſon mari porta la joie à un ſi grand excès, que dès ce jour il en tomba malade, & quelque remède qu'on pût lui faire, il ne put en revenir. Trois mois après il mourut entre les bras de ſa femme, qui fut pendant plus de trois ans ſans pouvoir s'en conſoler.

A midi le Commandeur, ma belle ſœur, Madame *de Villefarel* & *Saint Clair* entrérent dans ma chambre & me ſautérent au col, en me mouillant de leurs larmes. La joie à laquelle j'étois en proie, fut balancée par la nouvelle que j'apris que mon frère avoit été ſi touché de mon affaire, qu'il en étoit tombé malade. Je ſentis vivement cette marque ſincère de ſon attachement. Le Comman-

deur, quelque prudent qu'il fût, pouvoit à peine contenir ſes raviſſemens. Après une foule de propos tumultueux, qu'il ſeroit bien difficile de rendre, il me dit que le jugement de mon procès devoit être prononcé actuellement; qu'il avoit ordonné à ſon valet de chambre de venir dans le moment m'en avertir, & qu'il ne doutoit pas qu'en conſéquence on ne m'apportât tout de ſuite l'ordre de mon élargiſſement.

Madame *de Villefarel* me fit les complimens de ſon mari, qui depuis quelques jours gardoit la chambre, à cauſe de la goute à laquelle il étoit fort ſujet; enſuite elle me demanda à l'oreille, ſi je ne permettrois pas au malheureux *Beauval* de venir me faire compliment ſur l'heureux ſuccès de mon affaire, en m'aſſurant qu'il avoit été dans un accablement à faire pitié depuis qu'il en avoit été informé. Je lui répondis de manière à lui ôter toute eſpérance de ce côté, & à lui faire ſentir que c'étoit me deſobliger, que de me par-

parler davantage d'un homme qui m'avoit aſſez peu eſtimée pour vouloir me deshonorer, & dont le nom me feroit toujours en horreur.

Je remarquai que Madame *de Villefarel* eut du dépit de ce que ſon entremiſe n'avoit pas été mieux reçue, mais je crus que je devois feindre de ne pas m'en appercevoir. Depuis quelque tems je la voyois moins qu'à mon ordinaire; j'avois remarqué qu'elle étoit imprudente & trop facile. Le Commandeur, ſur la probité duquel je comptois, m'avoit fait entrevoir en différentes occaſions que ſon commerce n'étoit pas ſi honorable qu'elle ſe le figuroit: ſa paſſion pour le jeu avoit donné l'entrée de ſa maiſon à beaucoup de gens qui n'étoient point faits pour ſe trouver vis-à-vis de femmes d'une certaine diſtinction; & il étoit arrivé deux ou trois éclats dans le tripot public qu'elle tenoit ouvert pour ſon jeu pendant la nuit, qui lui avoient attiré certaines mercuriales humiliantes. Elle igno-

roit que j'en fuſſe inſtruite; mais comme elle avoit de l'eſprit, il n'étoit pas poſſible qu'elle ne ſe fût aperçue que j'évitois les occaſions d'aller chez elle, & que lorſqu'elle me propoſoit des parties, j'avois preſque toujours une raiſon prête pour m'en diſpenſer. Il n'en faloit pas davantage pour cabrer une femme auſſi haute qu'elle l'étoit, & je la connoiſſois ſi bien que je ne doutois pas qu'à la prémière occaſion elle ne voulût prendre le ton, & qu'elle ne me crût dans la néceſſité de me brouiller avec elle.

Sur les deux heures le valet de chambre du Commandeur arriva avec la copie du Jugement. Il nous dit que les Magiſtrats étoient retournés trois fois à l'opinion, & que lorsqu'il avoit été prononcé, ils avoient fait ouvrir la ſalle, dont les avenues étoient remplies de tant de monde, que la curioſité avoit attiré, qu'il n'avoit pu percer la foule qu'après des peines incroyables. Cela n'étoit pas ſurprenant, tout *Paris* connoiſſoit Mr.

Mr. *de Scherling* & moi. Le cas paroiſſoit ſi grave & ſi important, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en attendît la définition avec impatience. Toutes les femmes mariées & jalouſes étoient contre moi, mais d'un autre côté j'avois tous les hommes. Pendant le cours de cette malheureuſe affaire, nous faiſions l'entretien de tout le monde, chacun en raiſonnoit ſelon les lumières ou ſelon les préventions dont il étoit affecté.

Le jugement de ce fatal procès ne pouvoit être plus favorable pour Mr. *de Scherling* & pour moi: non ſeulement il établiſſoit parfaitement notre innocence, mais même il étoit expreſſément reconnu qu'il n'y avoit eu aucun ſujet à nous faire ſoupçonner. En conſéquence on ordonna main levée de nos perſonnes de la manière la plus propre à manifeſter l'innocence, & à rétablir notre honneur offenſé. Permis à nous de faire imprimer & afficher le Jugement, non ſeulement à *Paris*, mais dans toute l'étendue du Royaume, & de pour-

ſuivre en nos noms, ſi nous le jugions à propos, les auteurs des calomnies fauſſement intentées contre nous, ſinon qu'ils feroient pourſuivis à la requiſition du Procureur du Roi.

A l'égard des témoins entendus, on en condamnoit une partie à l'amende & à garder la priſon pluſieurs années, & les autres aux Galères, & les femmes à une priſon perpétuelle, ſauf à eux l'appel, &c.

En conſéquence de la juſtice qu'on venoit de nous rendre, Mr. le Lieutenant-Criminel me fit avertir qu'il m'attendoit pour me ramener chez moi. J'eus toutes les peines du monde à paſſer au travers de la foule pour monter dans ſon caroſſe, tant elle étoit grande, quoiqu'il me donnât lui-même la main, & qu'il eût des huiſſiers pour faire faire place. Je ne pus m'empêcher d'être attendrie aux cris de joie qui retentirent dans la rue lorſqu'on me vit. Les uns diſoient, avec tant de douceur & d'honnêteté peintes ſur le viſage, comment oſoit-on la ſoup-

ſoupçonner? Les autres, quel meurtre qu'une ſi belle fille fût montée ſur un échaffaut! Enfin, juſqu'à ce que le cocher pût aller, j'en entendis de toutes les ſortes, & lorſque le caroſſe commença à rouler, & que je ſaluai d'un air obligeant ce peuple tendre & compatiſſant, mille nouveaux cris retentirent avec des battemens de mains, qui m'attendrirent juſqu'aux larmes.

Ce fut envain que le Lieutenant-Criminel voulut me parler, juſqu'à mon logis où il y avoit loin; la populace fut relevée par toute celle que nous quitions, & les mêmes aclamations ſe firent entendre pendant tout le chemin: tout le monde étoit aux fenêtres quand j'entrai dans ma rue, & de tous les balcons on m'aplaudiſſoit par des battemens de mains: & lorſque nous fumes arrivés à ma maiſon, le Magiſtrat me conduiſit juſques dans mon apartement, où nous trouvâmes des gens de Juſtice qui levérent les ſceaux avec les coutumes uſitées en pareil cas.

Enſuite le Lieutenant-Criminel me marqua la joie qu'il reſſentoit que cette affaire ſe fût terminée auſſi heureuſement, ne me cachant pas qu'il avoit craint qu'elle n'eût des ſuites par l'imprudence de certaines gens, qu'il ne me nomma pas, & que je ſoupçonnai. Je le remerciai ſincèrement de l'activité avec laquelle il avoit mis cette affaire en état d'être jugée. Après avoir répondu qu'il n'avoit fait ſur cela que ce qu'il me devoit par toute ſorte de raiſons, & m'avoir fait pluſieurs autres complimens, il prit congé de moi, en me ſouhaitant toute ſorte de bonheur, & en m'exhortant à réparer par des plaiſirs les injuſtes chagrins que je venois d'eſſuyer.

Lorſque je fus délivrée de ſa terrible préſence, car je vous avouerai de bonne-foi, *ma Princeſſe*, que malgré ſon air poli & ſouriant, je n'étois point encore à mon aiſe, je commençai à ſentir la douceur de me retrouver libre & dans ma propre maiſon. On ne goûte jamais mieux la douceur de la liberté

& de l'aiſance, que lorſqu'on a été privée de ces deux grands biens. La prémière choſe que je fis, fut d'entrer dans mon cabinet, de me jetter à genoux, & de remercier Dieu avec des ſentimens de la plus profonde reconnoiſſance de l'inſigne grace qu'il venoit de m'accorder. Je renouvellai intérieurement les promeſſes Chrétiennes que j'avois faites pluſieurs fois de vivre toute ma vie dans le célibat, & de faire tout le bien qui dépendroit de moi. En conſéquence de ces réſolutions, je déterminai que pendant tout le cours de ma vie j'enverrois à la priſon dont je venois de ſortir, deux fois par ſemaine, de la ſoupe aux malheureux priſonniers, & que je les viſiterois une fois par mois, pour les aſſiſter moi-même de quelqu'argent qui ſervît à leur procurer les douceurs dont ils ſont privés, & qui ſont ſi propres à adoucir leur peines. Outre cela je me promis de délivrer tous les ans un priſonnier pour dettes : action que je crois plus ſalutaire, que celle

de donner de quoi faire des aumônes, qui ſont ſouvent diſtribuées ſelon la paſſion de ceux qui en ſont chargés.

Je méditois en moi-même tous ces arrangemens, lorſque ma chère *Julie*, qui ne faiſoit que d'arriver, vint ſe jetter à mes piés, en me conjurant qu'en faveur de ſon zèle je lui fiſſe la grace de paſſer dans la chambre de ſon mari, qui vouloit abſolument ſe lever, quoiqu'il n'en eût pas la force, & que ſon Chirurgien le lui eût défendu, le pauvre homme ne pouvant contenir ſa joie, & deſirant de revoir ſa Maîtreſſe, dans l'idée où il étoit qu'il n'y avoit que ſa chère préſence qui pût lui conſerver la vie. Je répondis à ce diſcours en prenant le bras de la *Brabançon*, & en la ſuivant dans l'apartement de ſon mari. J'exprimerois difficilement le tranſport de joie dont il fut agité en me voyant, il me ſaiſit les mains, les arroſa de ſes pleurs, & me dit que puiſque ſes prières ardentes lui avoient obtenu l'heureux avantage de me voir, il ne crai-

craignoit plus rien de la maladie qui le minoit peu à peu, & qu'il comptoit être bientôt en état de me continuer ſes ſervices, & de ſe réjouïr avec toute la maiſon de la ſolemnité d'un ſi heureux jour.

Ces preuves d'une véritable & ſincère affection me touchérent ſenſiblement, je le lui témoignai dans les termes les plus propres à le lui perſuader. En traverſant ma cour, j'entrevis une groſſe diſpute qu'il y avoit à ma porte entre mon Suiſſe & un Religieux. J'envoyai ſavoir de quoi il s'agiſſoit. On me raporta que le Père *Jacobin* dont j'ai parlé autre part, vouloit paſſer abſolument, malgré les ordres que j'avois donné de ne laiſſer jamais entrer de Moine chez moi. Je ne crus pas que dans une occaſion pareille je duſſe refuſer le Religieux, j'envoyai ordonner qu'on lui laiſſât la liberté qu'il deſiroit; mais comme je ſoupçonnai bien que le compliment qui m'alloit être adreſſé, avoit plus l'intérêt particulier pour point de vue, que rien qui me fût perſonel, je déterminai en moi-même

d'en user de manière que je ne serois plus en bute à de semblables persécutions.

Ce que j'avois prévu ne manqua pas d'arriver. Le Père *Bondivino* (car c'étoit effectivement lui-même) débuta par me faire un compliment sur mon heureux retour, en m'assurant que j'en étois redevable aux saintes prières de sa Communauté, qui depuis le jour de ma malheureuse affaire s'étoit assemblée tous les jours à l'Eglise pour obtenir du Ciel ma délivrance. La harangue du Père finit par m'assurer que les mêmes prières me seroient toujours continuées, afin que le Ciel versât de nouvelles bénédictions sur moi, & me préservât de toute sorte de malheurs. Il conclut par m'exhorter à faire une fondation dans sa Maison, afin que j'eusse part à toutes les bonnes œuvres qui s'y faisoient; & en attendant qu'elle se recommandoit à mes bienfaits pour l'aider à la construction d'une Chapelle de la Vierge, à laquelle on étoit à la veille de travail-

vailler, m'aſſurant que je ne pouvois faire une meilleure action, & qu'elle me feroit méritoire pour ce Monde & pour l'autre.

Je remerciai le Père, en me levant de deſſus ma chaiſe, de toutes les bontés dont la Communauté m'honoroit. Je l'aſſurai que j'en étois non ſeulement reconnoiſſante, mais que je prierois le Ciel le plus ſouvent qu'il me feroit poſſible, pour qu'il versât ſes bénédictions ſur tous les Religieux, & en particulier ſur lui, dont je ne pouvois aſſez admirer le zèle, & que j'eſtimois infiniment.

Comme ma réponſe n'étoit point ſuivie de la générofité à laquelle le Père *Bondivino* s'attendoit, après s'être expliqué ſi nettement ſur ce ſujet dans ſon diſcours, il penſa ſans doute, ou que je n'y avois pas fait attention, ou qu'il ne s'étoit pas expliqué aſſez clairement. Dans cette ſuppoſition, il voulut me remettre ſur la voie; mais prévenant ſon deſſein, je lui dis que mes parens que je n'avois point encore vus, m'attendoient dans

mon

mon apartement; qu'il m'étoit impossible de lui donner une plus longue audience; qu'à l'égard de sa Maison, je lui réitérois mes remercimens, & l'assurance que je prierois le Ciel pour sa prospérité, comme je le lui avois dejà dit; mais que pour le reste, il n'y comptât pas, parce que j'avois des arrangemens faits pour d'autres aumônes, auxquelles je ne pouvois rien changer, & qui me tenoient plus au cœur que tout ce qu'il avoit pu me représenter à cette occasion.

Je ne puis m'empêcher de rire toutes les fois que je me rapelle la grimace que fit le Père à ce discours; mais comme je ne voulois pas me mettre dans le cas d'en entendre davantage, je le quitai après lui avoir fait la révérence, & je passai dans mon apartement: on me raporta bientôt qu'il s'en étoit retourné en grommelant; & que sur ce que le Suisse lui avoit dit qu'une autre fois il ne s'avisât plus de vouloir forcer l'entrée de la maison, il lui avoit répondu avec colère, qu'il ne se mettroit jamais

jamais dans ce cas, que j étois une ingrate envers Dieu, mais que lorfque je me préfenterois un jour aux portes du Ciel pour y entrer, j'y trouverois *St. Pierre*, qui me feroit fans doute auffi rigoureux que mon Suiffe l'avoit été à fon égard.

Cette plaifante réponfe qu'un de mes gens me rendit, m'auroit fort amufée, fi je n'avois été occupée d'affaires plus férieufes. J'en voulois faire fur le champ deux, qui ne fouffroient point de retardement. J'avois ordonné qu'on mît les chevaux au caroffe. Le Commandeur, qui venoit d'arriver, parut furpris de me voir prête à fortir, & me donna la main pour monter. Je lui dis en fouriant, que j'avois deux vifites à rendre, & qu'il étoit le maître de les faire avec moi. J'ordonnai qu'on nous menât aux *Capucines*, où je fus remercier le Ciel de mon heureufe délivrance. Enfuite je fus chez mon frère, qui étoit malade: il n'avoit pas voulu demeurer chez moi pendant mon abfence, & il étoit

étoit allé occuper ſon ancien apartement chez *Saint Clair*. Il fut fort ſenſible à mon attention : ma belle-ſœur, à qui je n'avois point fait part de cette viſite, m'en remercia dans les termes les plus vifs : elle m'aſſura que ſans la ſituation où étoit ſon mari, elle n'auroit pas manqué de venir ſur le champ chez moi. Je la louai de la juſte préférence qu'elle avoit donnée à mon frère, & il fut décidé que nous dinerions au pié de ſon lit. Le Commandeur, à qui j'avois tant d'obligation, y fut invité. Le repas fini, je conſultai mon frère ſur la manière dont je devois me conduire après l'éclat que mon affaire avoit fait : nous nous trouvâmes tous du même ſentiment, c'eſt-à-dire, de ne plus avoir aucun commerce avec Mr. *de Scherling*, ſous quelque prétexte que ce fût ; mais du reſte de ne rien changer à ma façon ordinaire de vivre, ſinon de ne recevoir chez moi que des gens parfaitement connus, & d'en faire fermer abſolument la

porte

porte à tous ceux qui prétendroient vouloir m'aimer en dépit de moi-même & du bon-ſens.

Comme je me trouvois avec mes véritables amis, je ne leur cachai point la démarche que Madame *de Villefarel* avoit faite en faveur de Mr. *de Beauval*, & ce que je lui avois répondu. *Saint Preuil* m'en loua beaucoup, & me fit ſentir que ſi je pouvois parvenir à me défaire honnêtement de cette femme, ſans que la choſe l'humiliât à un certain point, en conſidération de ſon mari qui étoit fort eſtimable, je ne pouvois pas mieux faire, la conduite de Madame *de Villefarel* commençant à être décriée, & une pareille liaiſon ne me convenant plus dès que j'étois jalouſe de ma réputation, & que je continuois à voir tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué à *Paris*.

Saint Clair, qui avoit apris par mon Suiſſe la mauvaiſe humeur du Père *Bondivino*, me pria pour amuſer *Saint Preuil*, d'en rapporter la cauſe. Cette hiſtoire le réjouït beau-

beaucoup : il nous conta que depuis qu'il etoit malade, il s'étoit présenté plusieurs Religieux dans ce goût à sa porte, mais que ses gens sachant qu'il ne les aimoit pas, ils ne lui en avoient parlé qu'après les avoir renvoyés.

Ce chapitre nous conduisit insensiblement à ce qui concernoit l'Abbé *du Hautcœur*, & au personnage qu'il avoit joué dans mon affaire. Il ne manquera pas, nous dit *Saint Preuil*, de venir vous voir, sous prétexte de vous faire un compliment, mais en effet pour sonder quelle impression sa conduite a faite sur votre esprit. Je pense que le parti le plus sage est de ne pas le voir, c'est le seul moyen de vous éviter de nouvelles inquiétudes: les gens de cette robe sont dangereux; & si tout le monde étoit de mon sentiment, on ne leur donneroit jamais d'entrée chez soi, & on ne les verroit jamais qu'au Confessional ou à l'Autel.

Nous convinmes tous de la solidité de cette réflexion, & en mon

par-

particulier j'avois tant lieu de me plaindre des gens de cette robe, que je m'étois déjà déterminée à n'en laiſſer aprocher aucun de chez moi, ni de loin ni de près. Nous paſſâmes la journée en propos rélatifs à toutes nos affaires ; & comme le Médecin qui vint voir mon frère ne lui trouva point de fièvre, & qu'il nous aſſura qu'il ne couroit aucun risque d'être remené chez moi, nous attendîmes qu'il fût nuit; & ſans lui donner la peine de ſe faire habiller, nous l'emmenâmes dans ſa robe de chambre, & nous l'obligeâmes à ſe mettre dans ſon lit lorſqu'il fut arrivé.

Mon Suiſſe me remit une légende de viſites qui m'avoient été faites; il n'y avoit pas juſqu'à plusieurs Princeſſes que je connoiſſois fort peu, qui n'euſſent eu la politeſſe de m'envoyer faire des complimens de leur part, ſur la juſtice qui m'avoit été rendue: je conçus que ce m'étoit une obligation indiſpenſable de leur aller faire ma cour; mais ce qui m'embaraſ-

ſa cependant beaucoup, ce fut de trouver ſur cette liſte le nom de celle qui avoit ſouhaité que je priſſe une qualité auprès d'elle. Je ſentis que je ne devois pas décider ſeule du parti que je prendrois dans cette occaſion, & je me promis bien de ne jamais faire certaines démarches dans ce genre, que je n'euſſe conſulté mes frères & le Commandeur, qui étoient tous gens ſages, qui ſavoient l'étiquette, & qui ne m'embarqueroient pas mal à propos.

Je fis copier la liſte de mon Portier, c'eſt-à-dire que je fis extraire les noms des perſonnes de mon ſexe auxquelles je ne pouvois me diſpenſer de rendre des viſites. A l'égard des hommes, cela étoit différent. Pour n'être pas obligée de donner de nouveaux ordres, je fis une marque à tous les noms des perſonnes à qui je voulois à l'avenir que mon Suiſſe dît que je n'y étois pas: mais cela produiſit un effet plaiſant, auquel je ne m'attendois pas aſſurément: c'eſt que le Suiſſe entendit tout le contraire de ce que je

je lui avois dit : il refusa la porte à tous ceux que je me proposois de voir, & il l'ouvrit à tous ceux à qui je voulois l'interdire. Les gens de cette Nation sont assurément les plus estimables gens du monde pour leur franchise & pour leur fidélité; mais il s'en trouve à qui il est impossible de faire entendre raison, & mon Suisse, d'ailleurs fort honnête-homme, étoit malheureusement pour moi de ce nombre.

L'avis de mes frères & du Commandeur fut que rien ne me dispensoit de faire une visite à la Princesse de *Mirzène*, c'est le nom de celle qui avoit tant fait de démarches pour que je fusse à elle; mais il fut arrêté qu'en cas qu'elle me sondât sur le même projet, je devois lui faire sentir avec respect qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable de lui sacrifier, hors ma liberté, que je chérissois à l'égal de ma vie, & pour laquelle j'avois refusé les établissemens le plus considérables. Je connois la Princesse dont il est question, s'écria Mr. *du Bousoir* : cet aveu, loin de la piquer,

quer, lui donnera pour vous une eſtime particulière : elle fait un cas infini de la franchiſe, & la vôtre dans cette occaſion eſt ſi fort à ſa place, que raiſonnable comme elle eſt, elle ne vous en ſaura point mauvais gré.

Je me rendis le lendemain à ſix heures chez cette Princeſſe, accompagnée de ma belle-ſœur. Après nous avoir fait attendre pendant un quart-d'heure dans un fort bel apartement, un de ſes Ecuyers nous vint prendre pour nous introduire dans ſon cabinet : il nous dit en chemin que Son Alteſſe ne voyoit perſonne ce jour-là que ſes amis intimes, ou des gens à qui elle avoit affaire ; mais que mon nom lui ayant été annoncé, elle avoit voulu me recevoir, pour me convaincre de l'amitié qu'elle me portoit, & du cas qu'elle faiſoit de ma perſonne.

Nous la trouvâmes voluptueuſement aſſiſe ſur une ducheſſe environnée de careaux. Une de ſes Demoiſelles étoit à côté d'elle ſur un

un tabouret fort bas. La Princeſſe avoit un de ſes bras négligemment appuyé ſur cette complaiſante Demoiſelle, qui vraiſemblablement lui faiſoit une lecture avant que nous entraſſions, ayant encore un livre à la main. Elle étoit dans un deshabillé auſſi coquet que j'en aye jamais vu : elle avoit la gorge aſſez découverte, & une quantité de rouge qui donnoit à ſon teint & à ſes yeux une vivacité qu'on ne peut exprimer. Le Commandeur m'avoit prévenue ſur une partie de ces choſes, ce qui fit que je n'en ſus pas ſi étonnée. Il m'avoit confié qu'elle avoit un Amant qu'elle aimoit avec beaucoup de paſſion, quoique ſa manie fût d'être dévote, & de la bonne Doctrine. J'avois bien de la peine à concilier des goûts ſi oppoſés ; mais un peu plus d'expérience m'a convaincue que tout cela s'arrange chez les perſonnes de ce rang, & qu'elles ont la prérogative de jouïr à-la-fois des agrémens de l'Enfer, & de la douce exſpectative de partager un jour
 les

les délices promiſes aux bienheureux, à cauſe de certaines œuvres méritoires qui leur en ouvrent les portes, malgré toutes les chicanes que la Religion pourroit faire ſur cela.

La Princeſſe nous reçut avec autant de bonté que de politeſſe, je lui trouvai infiniment d'eſprit, & beaucoup d'agrément dans les façons. Je convins en moi-même que les Perſonnes de cette qualité ont une ſupériorité dans les manières auxquelles il eſt difficile d'atteindre ; point d'air, point de hauteur, & cependant une dignité qui ſe fait reſpecter, & ſous laquelle on plie volontairement. L'entretien roula ſur les amuſemens qui me flatoient le plus, & ſur ceux qui étoient de ſon goût. Lui ayant parlé de celui que j'avois pour les Spectacles, elle me répondit avec vivacité que c'étoit ſa paſſion, & tout de ſuite elle me propoſa pour le lendemain une partie d'Opéra, en m'annonçant qu'elle viendroit me prendre ; & que

puis-

puisque je l'aimois, il ne se passeroit point de semaine que je n'y vinsse avec elle.

Tout cela me fut dit avec tant d'amitié, que je ne pus que lui rendre des graces infinies de tant de bontés. Après avoir raisonné avec beaucoup d'esprit sur mille choses qui manquoient pour que l'Opéra fût à son point de perfection, elle revint sur la manière dont elle employoit son tems les jours qu'elle ne consacroit point aux dissipations du grand-monde. Quoique je ne sois pas ennemie du plaisir, nous dit-elle, je pense souvent qu'après cette vie, il y en a une autre pour laquelle on doit travailler: je vais de tems en tems au Sermon, je visite tous les mois les Prisonniers; & le prémier Dimanche de chaque mois, après le Salut, il se tient une assemblée chez moi pour soulager les Pauvres, & ces malheureux qu'une haine injuste poursuit, parce qu'ils sont fidèles à la saine Doctrine, & qu'ils préfèrent les souffrances à l'ambition d'être élevés aux dé-

pens de leur conſcience & de leur probité. Le Curé de ma Paroiſſe, qui eſt digne *Janſéniſte*, malgré la Cour & tous les *Jéſuites* du Monde, nous fait un diſcours ce jour-là, dans lequel nos Amis trouvent une nouriture ſolide & ſalutaire; enſuite il nous rend compte des beſoins urgens de nos frères perſévérans dans la bonne Doctrine, ſur quoi chacune de nous fait ce que ſa Religion & ſon humanité lui inſpire; puis nous faiſons la lecture de quelque miracle nouveau de Mr. *de Paris*, que la *Gazette Eccléſiaſtique*, Ecrit divin & rempli de piété & de charité, a ſoin de recueillir. Le Mardi ſuivant je vais viſiter quelques-uns de nos Saints, ſur qui la Miſéricorde Divine ſe plaît à répandre ſes graces, dans la vue d'entretenir mon zèle & ma dévotion, que tant de miracles viſibles ſoutiennent & rechauffent. Le prémier Vendredi de tous les mois je vais dans les priſons à tour de rôle, pour y conſoler les malheureux qui y ſont détenus, & dont
les

les peines continuelles, ſi elles étoient bien connues, attireroient le ſoulagement de tous ceux qui s'honorent du beau nom de *Chrétien.*

La Princeſſe en étoit-là de ſon pieux journal, lorſque le Marquis *de St. Hébé* entra familièrement dans ſon cabinet. La ſcène changea dès qu'il parut. Son Alteſſe n'eut plus des yeux que pour lui, & lui fit certains reproches ſur le longtems qu'il avoit mis à ſes viſites, qui me firent comprendre que le portrait que m'avoit fait le Commandeur n'étoit point outré. Après avoir donné un coup d'œil à Madame *de Saint Preuil*, nous nous levâmes, & prîmes congé de Son Alteſſe : elle nous fit l'honneur de nous embraſſer, en nous faiſant reſſouvenir que nous devions aller le lendemain à l'Opéra : nous répondîmes par une profonde révérence, & nous nous retirâmes.

Le Marquis *de St. Hébé* nous donna par ordre de Son Alteſſe la main juſqu'à notre caroſſe, il nous

reprocha galamment de ne lui avoir pas laiſſé le tems de jouïr du charmant plaiſir de nous admirer, & nous dit à cette occaſion des choſes auſſi ſpirituelles que polies. Nous le trouvâmes fort aimable, & conçûmes qu'avec le panchant qu'on diſoit que la Princeſſe avoit pour l'amour, il n'étoit pas ſurprenant que ce Cavalier qui étoit fort bien fait eût décidé l'aimable Alteſſe en ſa faveur.

Mais quand nous nous trouvâmes ſeules, Madame *de Saint Preuil* & moi. nous ne pûmes nous empêcher de nous réjouïr un peu aux dépens de cette belle *Janſéniſte*, qui s'arrangeoit avec tant d'habileté avec le Ciel & avec le Monde. Le contraſte étoit divin, & ſans les preuves que nous venions d'en avoir, il ne nous auroit pas été poſſible d'y ajouter foi.

Madame *de Saint Preuil*, qui m'avoit entendu donner l'ordre pour aller au *Châtelet*, interrompit ſes remarques pour me demander à quel deſſein je voulois aller à un en-

endroit qu'elle avoit en horreur. Pour la remettre, je lui contai l'hiſtoire de la fille du Concierge qui l'attendrit, & la promeſſe que je lui avois faite de la protéger. Elle aprouva ma compaſſion, & fut la prémière à m'engager à la tirer entièrement de peine. Je l'aſſurai poſitivement que c'étoit mon deſſein, & qu'elle ne devoit pas douter que je n'y employaſſe tous mes ſoins.

Nous nous trouvâmes pendant ce diſcours à la porte de cette fatale maiſon, où j'avois tant verſé de larmes. Je fis prier Mr. *de la Serre* de ſe donner la peine de venir me parler, il parut un moment après. Je le fis monter dans ma berline, & après lui avoir fait préſent d'une fort belle tabatière d'or où il y avoit cent louis, je le priai de permettre à Mademoiſelle ſa Fille de venir me tenir compagnie pendant quelques jours. Le Concierge, ravi d'une générosité qui n'étoit pas ordinaire, & peu accoutumé ſans doute à être gratifié de ſemblables, me répon-

dit que ſa fille étoit trop heureuſe que je ne l'euſſe point oubliée, & qu'il alloit me l'amener. Je fus ravie d'avoir ſi bien réuſſi, car je craignois que Mr. *de la Serre* n'y aportât plus de difficulté, prévenue comme je l'étois de la tendreſſe outrée qu'il avoit pour ſon *Angelique*, qui alloit au point, comme je l'ai déjà dit, de la ſacrifier à un homme ſans fortune pour ne pas être dans le cas de s'en ſéparer. Mais le préſent que je venois de lui faire, l'avoit ébloui. Peut-être que l'or étoit pour lui auſſi cher que ſa fille: quoi qu'il en ſoit, il reparut un moment après avec elle, & quand je lui demandai combien de tems il vouloit me la laiſſer, il me répondit d'un air fort ſatisfait, que j'en étois la maîtreſſe, & qu'elle ne pouvoit être mieux qu'avec moi.

J'exprimerois difficilement la joie extrême que reſſentoit Mademoiſelle *de la Serre* de ſe trouver avec moi. Juſqu'au moment que nous arrivâmes au logis, elle me la marqua par les tranſports les plus vifs

vifs de reconnoiſſance & d'affection, & en me baiſant mille fois les mains. Je lui demandai ſi elle avoit dit adieu à ſon Amant. Elle m'avoua que ſous prétexte d'aller chercher ſa coiffe qu'elle avoit oubliée chez une priſonnière, elle avoit été le trouver pour l'avertir du bonheur qui lui arrivoit, & qu'il en avoit marqué tout le raviſſement poſſible.

Angelique fut ſurpriſe de l'air d'opulence & de diſtinction qu'elle entrevit en entrant chez moi, je le reconnus au ton reſpectueux qu'elle reprit ſur le champ: mes bontés pour elle & ma familiarité l'avoient miſe à ſon aiſe. Je ſouris de cette remarque, & je continuai à en uſer de manière à lui rendre ma prémière confiance. On me remit encore une longue liſte de viſites, que j'emportai chez mon frère pour l'amuſer, mais je fus obligée de la mettre dans ma poche. J'apris en entrant dans ſon apartement que la fièvre l'avoit repris depuis deux heures, & qu'il étoit fort abattu: en effet je le trouvai fort

changé, & cela m'inquiéta : il eut un redoublement ſur le minuit, qui dura juſqu'à quatre heures; mais à ſept le lendemain il ſe trouva ſi bien, que le Médecin nous aſſura que ſi la fièvre ne lui reprenoit pas le lendemain, il ſeroit ſur pié dans quatre jours.

Cette aſſurance calma entièrement nos inquiétudes : effectivement à midi il ſe trouva ſi tranquile, qu'on lui permit de manger de la ſoupe; preuve manifeſte qu'il alloit auſſi-bien qu'il pouvoit aller, car Mr. *de la Dépêche*, ſon Médecin, n'entendoit pas raillerie ſur le chapitre de la diète, & pour toutes les fortunes du monde il n'auroit pas fait grace à ſes Malades d'une aile de poulet, eût-il dû en guérir, tant il étoit ſcrupuleux ſur les règles. Nous crûmes ma belle-ſœur & moi avoir ville gagnée, & pour me réjouïr d'une ſi heureuſe nouvelle, il fut décidé que rien n'empêcheroit la partie d'Opéra, quoique j'euſſe un fond de triſteſſe dans le cœur qui ſe refuſoit abſolument à cette partie;

tie ; mais mon frère, qui pensa que c'étoit à cause de lui, & par pure envie que j'avois de lui tenir compagnie, que je voulois mander à la Princesse de *Mirzène* que je ne pouvois avoir l'honneur de l'accompagner ce jour-là, fut le prémier à me dire que je ne pouvois m'en exemter sans impolitesse, & qu'il me tenoit un grand compte du sacrifice que je voulois lui faire, & de mon attention ; mais qu'il lui suffisoit que Madame *de Saint Preuil* restât auprès de lui, & qu'à mon retour le compte que je lui rendrois de la partie que j'allois faire, le réjouïroit beaucoup, & le distrairoit agréablement.

Quelle que fût ma répugnance pour aller ce jour-là au Spectacle, ma belle-sœur, *Saint Clair*, & le Commandeur lui-même, me firent tant d'instances pour me déterminer, que je fus me faire habiller ; mais au-lieu de me mettre sur le ton ordinaire avec lequel j'allois ordinairement au Specta-

cie, outre que je ne me trouvois point d'humeur à me parer avec un certain éclat, je crus qu'il étoit de mes égards pour la Princeſſe de la laiſſer briller ſeule, & de ne point diſtraire des regards qui ne devoient être que pour elle.

A cinq heures & demie préciſe, elle vint me prendre, avec ſa Favorite & le Marquis de *St. Hébé.* Je ne la fis point attendre, elle me fit encore plus d'amitié que la veille, & me combla d'éloges & de complimens. J'y répondis comme je le devois, & elle me parut fort ſatisfaite des complimens que je lui fis à mon tour ſur ſes charmes & ſur ſa beauté.

On jouoit *Armide.* Elle aimoit à la fureur cet Opéra, & toutes les fois qu'il ſe chantoit une ſcène attendriſſante, elle la répétoit d'une voix baſſe en regardant tendrement le Marquis. Je riois en moi-même de ces minauderies & de ces tons affectés de langueur & d'amour, mais un moment après je fus bien plus émerveillée : *Du*

Pré

Pré * ayant paru & danſé une entrée, la Princeſſe ne l'entrevit pas plutôt, qu'elle s'écria en me pouſſant, Mademoiſelle ! Mademoiſelle !... *Du Pré*, quelles délices ! Tant qu'il danſa, elle s'écrioit, ah ! ah ! mais d'un ton & avec des ſoupirs entrecoupés, qu'il eſt impoſſible d'exprimer ſur le papier. La reſpiration lui manquoit, ſon poulx étoit ſurement intermittent, ſes yeux ſe fermoient à moitié. Un tour de jambe, une expreſſion de *du Pré* l'enlevoit, la tranſportoit, la faiſoit pâmer de volupté ; en un mot, pendant toute ſa danſe, Son Alteſſe exprima par cent mouvemens, tantôt languiſſans & tantôt animés, tous les caractères qui la remuoient, & le petit ah ! ah !, & le grand ah ! ah ! brochérent ſur tous ces geſtes paſſionnés.

A la ſortie de l'Opéra l'Alteſſe voulut m'engager à aller ſouper avec elle, mais le prétexte de l'état

* Le plus habile Danſeur de l'Europe, & fait exprès pour ſervir de modèle à tous ceux qui veulent exceller dans ſon Art.

tat où ſe trouvoit mon frère, étoit ſi raiſonnable, qu'elle n'inſiſta pas davantage; il fallut pour m'en défaire, que je lui promiſſe que s'il ſe portoit mieux le lendemain je viendrois paſſer la journée avec elle; je m'y engageai à cette condition, & nous nous ſéparâmes fort ſatisfaites l'une de l'autre.

Il ſembloit quand je montai dans mon caroſſe, qu'un nouveau presſentiment m'annonçoit un malheur: je me trouvai remplie d'une triſteſſe extrême: mon prémier ſoin en entrant chez moi, fut de demander comment ſe trouvoit mon frère: on m'aprit que la fièvre étoit revenue avec plus de force que la veille, qu'on venoit de le ſaigner, & qu'il étoit fort abattu.

Je tremblai à ces fatales nouvelles, & je volai à ſon apartement. Jamais on ne ſent ſi bien à quel point les perſonnes nous ſont chères, que lorſqu'on eſt à la veille de les perdre. Je me repréſentai en chemin tout le mérite *de Saint Preuil*, & toutes les raiſons que j'avois de l'aimer: non ſeulement, il

il ne m'avoit jamais donné aucun ſujet de me plaindre de lui ; au contraire, j'avois toujours eu lieu de l'aimer; une complaiſance continuelle pour moi, & des attentions ſans nombre, me l'avoient toujours fait regarder comme un parent & un ami digne de toute la tendreſſe qui pouvoit ſe reſſentir: d'ailleurs il avoit tant de rares qualités, & étoit reſpectable par un ſi grand nombre de côtés, que j'enviſageois ſa perte comme le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver.

L'état où je trouvai Madame *de Saint Preuil*, ne me fit que trop comprendre combien j'avois lieu de trembler. Quelque beſoin que j'euſſe moi-même d'être conſolée, elle me fit une ſi grande pitié que je fis tout ce que je pus pour la raſſurer. Elle ne me répondit qu'en ſe jettant dans mes bras, en s'écriant qu'elle étoit perdue, & qu'après la perte d'un mari ſi aimable & ſi digne d'être adoré, elle ne devoit plus ſonger qu'à mourir. *Saint Clair*, qui fut témoin de toutes

tes

tes les plaintes amères qu'elle proféroit, mêla ſes larmes avec les nôtres, & ne nous cacha point qu'il étoit à la veille du déſeſpoir, & qu'il ne ſe ſentoit pas la force de ſoutenir la perte d'un frère à la vie duquel la ſienne étoit attachée, & qu'il avoit tant de raiſon d'aimer.

Le Médecin de ce cher frère vint interrompre nos douleurs. Je jugeai à l'air avec lequel il tira èn particulier *Saint Clair*, que le danger étoit preſſant. En effet un moment après le Chevalier vint prendre ma belle-ſœur, & l'obligea de paſſer avec moi dans mon apartement. Sans vouloir répondre à nos queſtions, il envoya chercher le Commandeur, & après lui avoir parlé à l'oreille il ſe retira.

Nous jugeâmes Madame *de Saint Preuil* & moi que tant de précautions nous annonçoient le malheur que nous avions ſi fort lieu de craindre: nous en parlâmes ſur ce ton au Commandeur: il nous aſſura poſitivement que Mr. *de Saint Preuil*

Preuil vivoit encore, mais en nous préparant par degrés à le perdre. Envain voulut-il nous perſuader à nous réſigner à la volonté du Ciel,& à ne pas nous rendre, comme nous le deſirions, dans l'apartement de mon frère, il ne put l'obtenir: tout ce qu'il put gagner ſur nous, fut que lorſque nous lui aurions baiſé la main nous nous retirerions. A cette condition il prit un flambeau, & nous éclaira lui-même; & nous parûmes au lit de Mr. *de Saint Preuil* dans le tems que l'on nous croyoit bien éloignées.

Quel ſpectacle, *ma Princeſſe*! *Saint Clair* étoit à genoux devant ſon lit, & tenoit une de ſes mains qu'il mouilloit de ſes larmes: nous nous y jettâmes nous-mêmes, & nous nous mîmes à pleurer & à répandre un ruiſſeau de larmes. Arrêtez chère épouſe,& vous,ce que j'ai de plus cher dans la vie, s'écria d'une voix mourante ce bien-aimé frère: le déſeſpoir que vous exprimez avec tant de vérité, me fait mourir mille fois avant que je meure. Que celui d'entre vous qui m'aime le plus

plus tendrement, m'en donne une preuve convaincante, & ne me refuſe pas la dernière grace que je lui demande. A des mots ſi touchans nous levâmes tous la tête avec un air qui ſembloit lui dire qu'il fît connoître ſes intentions, & qu'il ſeroit obéi. Vous voyez bien, continua-t-il en nous regardant avec plus de fermeté, que je ne puis en revenir : que dis-je! je ſens que j'ai à peine un quart-d'heure à vivre, pourquoi voulez-vous vous obſtiner à me rendre ce moment encore plus terrible? penſez-vous que mon amour pour ce que j'ai de plus cher dans le monde le cède à celui que vous avez pour moi? ne voyez-vous pas que vos larmes font couler les miennes, & que ma fermeté eſt prête à m'abandonner? encore un ſoupir, vous m'arrachez avec douleur cette triſte vie que vous regrettez avec tant d'affliction : que celle à qui je ſuis le plus cher, je le répète, m'en donne une marque aſſurée; c'eſt de me laiſſer ces derniers momens ſi précieux pour mon

mon ſalut, peut-être en danger par des attendriſſemens qui doivent céder à la Religion ; c'eſt d'éloigner & de conſoler cette chère épouſe,dont la douleur amère me jette dans l'affliction la plus ſenſible : adieu, chère moitié, s'écria-t-il en jettant un ſoupir accompagné de larmes & en lui ſerrant foiblement la main, adieu mon frère, adieu ma ſœur pour jamais. Je vous recommande Madame de *Saint Preuil*, je n'ai point fait de teſtament, je vous connois, je meurs tranquile ſur ſon ſort.

Après avoir proféré ces mots touchans, il tourna la tête de l'autre côté, & demanda ſon Confeſſeur. Il parut, & voyant que nous étions encore à la même place où nous fondions en pleurs, il nous dit avec fermeté que nous aimions bien peu ce cher frère, malgré les preuves que nous ſemblions donner de nos regrets, puiſque nous lui refuſions non ſeulement les dernières graces qu'il venoit de nous demander, mais que nous perſiſtions à mettre

tre en danger ſon ſalut.

Cette puiſſante conſidération nous fit trembler, & nous nous hâtâmes de ſortir. Madame de *St. Preuil*, qui en fut particulièrement affectée, fut la prémière à nous engager à céder, en nous diſant que quel que fût ſon déſeſpoir, elle ſentoit que la vraie preuve que nous pouvions donner de notre amour pour ſon cher mari, c'étoit d'aller offrir nos larmes à Dieu, & de le ſuplier de donner la force à Mr. *de Saint Preuil*, ſi ſa ſainte Providence avoit décidé qu'il n'en revînt point, qu'il mourût en bon Chrétien, & qu'il fût digne d'aller à lui.

Cette réflexion Chrétienne prit aſſez de crédit ſur nous, pour y répondre conſéquemment. Nous paſſâmes à ma Chapelle, où je fis apeller l'Aumônier, & où nous récitâmes des Pſeaumes pour obtenir du Ciel les graces que nous lui demandions.

Sur les trois heures après minuit *Tuillier* me fit demander en particulier. Ma belle-ſœur, qui s'en apper-

apperçut, jetta un cri, en disant c'en est donc fait, grand Dieu! que vous ai-je fait pour m'accabler d'un tel coup! Le Confesseur qui suivoit ma femme de chambre, au-lieu d'entreprendre de nous consoler par les tons ordinaires, nous dit que nous remerciassions le Ciel des graces infinies qu'il venoit de faire à Mr. *de Saint Preuil*; que si nous l'aimions comme nous devions l'aimer, nous devions être bien consolés de l'heureuse fin qu'il venoit de faire; qu'il étoit mort dans des sentimens Chrétiens, & dans une si parfaite résignation à la volonté du Ciel, qu'il n'étoit pas douteux qu'il n'eût changé la condition périssable de cette vie contre une source éternelle de félicité & de vrais biens: que ce qu'il nous restoit à faire pour le convaincre de notre tendre affection, étoit de se joindre aux prières qu'il alloit adresser pour l'entière expiation de ses offenses, afin que nous n'eussions rien à nous reprocher sur les secours spirituels que nous lui devions,

vions, & qui ſeuls étoient capables d'aſſurer ſon bonheur.

En terminant ces mots, ce bon Prêtre entonna un Pſeaume, & nous le récitâmes avec lui: nous demeurâmes encore une heure entière dans ces pieux devoirs, après lesquels le Confeſſeur nous conduiſit dans mon apartement, & nous invita tous à nous repoſer: mais le Commandeur, qui ávoit bien prévu que dans les prémiers mouvemens d'affliction il ne falloit pas l'eſpérer, nous dit que mon caroſſe nous attendoit au bas de l'eſcalier, pour nous mener à ſa Maiſon de campagne, où nous ſerions mieux que dans un lieu où tout ne pouvoit ſervir qu'à renouveller & qu'à aigrir notre juſte douleur.

L'excès avec lequel nous en étions pénétrés, nous avoit tous anéantis de manière, que nous nous laiſſâmes conduire ſans réfléchir ſur ſa propoſition. Pendant trois jours entiers nous vécûmes à cette Campagne ſans ſavoir pour ainſi dire où nous étions, & de quelle

manière nous exiſtions : nous vivions machinalement. Le quatrième jour le Commandeur, qui ſe donnoit des ſoins infinis pour diſtraire notre accablement, nous entraîna dans les jardins, qui étoient les plus beaux du monde, & fit pêcher dans un réſervoir qui étoit devant nous. Le grand air nous fit ſortir de notre eſpèce de létargie, & de ce jour-là ſeulement nous commençâmes à nous reconnoître ; mais pendant la prémière quinzaine, ce ne fut que pour nous plaindre, & pour nous entretenir de la fatale perte que nous avions faite ; c'étoit toujours-là où nous en revenions.

Un jour que nous conférions les uns avec les autres ſur la manière dont nous devions nous arranger, lorsque nous ſerions de retour à *Paris* pour ne plus nous ſéparer, Mademoiſelle *de la Serre*, qui m'avoit juſques-là tenu fidèle compagnie, & qui n'avoit pas peu contribué à ſoulager ma triſteſſe, vint précipitamment nous trouver, pour nous avertir que la Princeſſe *de Mirzène* venoit d'ar-

d'arriver, & qu'elle demandoit à me voir. J'aurois voulu pour toute chose au monde me dispenser de la recevoir: cette visite me paroissoit fort à contretems dans la situation où nous nous trouvions tous; mais *Saint Clair* & le Commandeur me firent entendre qu'il n'étoit pas possible que je l'évitasse, & que nous devions aller au devant d'elle. Comme la maison apartenoit à Mr. *du Bousoir*, il prit les devans pour en faire les honneurs, & nous le suivîmes au petit pas, de fort mauvaise humeur d'avoir une pareille corvée à soutenir. Je ne viens point pour vous causer aucun embaras, nous dit la Princesse après nous avoir embrassé ma belle-sœur & moi; mais je n'ai pu être plus longtems sans vous marquer combien je suis touchée de votre perte: il n'y a personne au monde qui partage avec plus de sensibilité les peines de mes amis. Nous remerciâmes Son Altesse de ses bontés, & nous la supliâmes de nous pardonner si nous ne lui exprimions pas notre re-

reconnoiſſance dans des termes propres à la perſuader, nos juſtes chagrins devant nous ſervir d'excuſe légitime. La Princeſſe, après un quart-d'heure d'entretien général, me dit qu'elle étoit bien aiſe de faire un tour de jardin, & me eut en même tems ſous le bras. Je conçus par le ſoin qu'elle eut de m'écarter du reſte de la compagnie, qu'elle avoit à me parler en ſecret. Je tremblai qu'elle ne remît ſur le tapis les propoſitions qu'elle m'avoit fait faire autrefois par l'Abbé *du Hautcœur*, & je me promis bien de faire de mon mieux pour lui oter toute eſpérance de ce côté.

La manière dont elle débuta, me fit ſentir que mon ſoupçon étoit à la veille de ſe vérifier. Elle me demanda ſi mon intention étoit de reſter encore longtems à la campagne. Je lui répondis que n'étant point chez moi, il n'y avoit pas d'apparence; mais que de la manière dont je me propoſois de paſſer le tems de mon deuil à *Paris*, la différence de la vie que nous

menions à celle que nous allions mener, ne feroit pas grande. Quoi, vous voudriez vous renfermer chez vous fans y voir perfonne, interrompit la Princeffe? Je ne vous le confeille pas : fachez que c'eft dans de femblables occafions qu'on a le plus befoin de diffipation, & que c'eft augmenter le poids de fes peines que de s'en priver. Je ne dis pas qu'on doive courir ni les Spectacles, ni le grand-monde: non, l'opinion doit être refpectée, ce feroit manquer aux bienféances ; mais de vivre avec fes amis, & de fe diftraire par l'agrément d'une fociété choifie, il n'y a rien que d'innocent dans cette conduite; & il n'y auroit que des efprits fort malfaits, & des gens qui n'ont aucun ufage du monde, qui oferoient y trouver à redire, & ces perfonnes-là ne méritent pas en-vérité qu'on fe gêne pour elles.

Comme il n'y avoit rien que de fort raifonnable dans ce propos, & qu'il ne me préparoit à rien qui pût engager l'indépendance que je vou-

voulois conſerver, je convins que la Princeſſe avoit raiſon, & que je me propoſois, non ſeulement à cauſe de moi-même, mais pour abréger les chagrins de ma belle-ſœur, que le tems feroit vraiſemblablement évanouïr, de ſuivre d'auſſi bons conſeils. Vous vous en trouverez bien l'une & l'autre, continua la Princeſſe, & je veux contribuer moi-même à cette bonne œuvre: tantôt vous viendrez paſſer la journée chez moi, & d'autres jours je me rendrai chez vous. Nos amuſemens ſeront auſſi innocens que profitables. Je vous ai parlé du genre de vie que je mène, il ne tiendra qu'à vous de partager les bonnes œuvres que je fais. Nous viſiterons enſemble les Priſonniers, vous viendrez aux Aſſemblées qui ſe tiennent chez moi pour le ſoulagement des malheureux, ou je les ferai tenir de tems en tems chez vous. Mais un bonheur que je veux vous procurer au-deſſus de toutes les graces que vous pourriez vous prometter de moi, ſera de vous mener

un de ces jours chez les Saints dont je vous ai déjà entretenue. Là, vous verrez des miracles qui vous prouveront des vérités précieuſes, & qui vous donneront de ſi grandes conſolations, que vous vous eſtimerez heureuſe dès ce Monde, d'avoir entrevu les félicités céleſtes que Dieu promet à ſes Elus, & à ceux qui le ſervent ſelon la pureté de la Doctrine & de ſon Evangile : au moins ſoyez certaine, continua la Princeſſe avec un air miſtérieux, qu'il n'eſt pas permis à tout le monde d'être initié dans ces miſtères reſpectables, & qu'il faut être bien conſidéré pour y être admis.

J'étois ſi ſatisfaite qu'il n'eût point été queſtion dans cet entretien particulier de l'article que je craignois, que je me prêtai volontiers à toutes les idées de la Princeſſe; outre que mes projets avoient été, en ſortant de priſon, de vaquer aux bonnes œuvres dont il étoit queſtion; il y avoit longtems que je deſirois de connoître par moi-même ce que c'étoit que les

les miracles dont on m'avoit tant parlé. J'avois lu un Livre qui avoit couté * la liberté & la fortune à un Conseiller au Parlement qui m'avoit fort affecté, & depuis ce tems-là j'avois des opinions sur la Doctrine qui me rendoient attentive à tout ce qui intéressoit les *Jansénistes.* On avoit eu beau vouloir me faire entendre qu'il entroit dans tout ce qu'on publioit à l'occasion de ces miracles, du manège & des pratiques pour faire valoir le Parti, je ne pouvois me refuser aux preuves autentiques qui me paroissoient claires, & nullement suspectes de supposition.

La Princesse avoit trop d'esprit pour ne pas juger par mes réponses, que si je n'étois pas entièrement *Janséniste*, je n'en étois pas éloignée. Cette connoissance m'attira de nouvelles caresses de sa part; mais comme elle pensa que rien

* Mr. *de Montgeron*, Conseiller au Parlement de *Paris*, a traité fort au long des miracles de Mr. *Paris.* Il fut mis à la *Bastille*, où il est encore.

rien n'étoit plus propre à me déterminer, que de me faire voir clair, & de me donner la connoiſſance des plus zèlés du Parti, elle me fit promettre qu'auſſitôt après mon retour à *Paris* je l'en ferois avertir, m'aſſurant que dès le lendemain elle me procureroit le bonheur dont elle m'avoit parlé, en me menant chez une Religieuſe qui faiſoit des miracles, dont je ferois témoin oculaire, ce qui achèveroit de me convaincre que la Doctrine de Mr. *de Paris* étoit la bonne; puiſque tous ceux qui la pratiquoient, & qui l'invoquoient avec foi, étoient exaucés, & que pluſieurs d'entre eux avoient le don de faire des choſes ſi extraordinaires; ce que Dieu permettoit ſans doute pour encourager les Elus, qui ſont en ſi petit nombre à cauſe de la perſécution & de toutes les rigueurs dont ils étoient ſans ceſſe tourmentés.

La compagnie que nous rencontrâmes en tournant une allée, interrompit cet entretien. La Princeſſe, après être reſtée encore un

un quart-d'heure avec nous, remonta dans ſon caroſſe. Le Commandeur me demanda s'il n'avoit pas été queſtion des anciennes prétentions. Je lui fis part de tout ce qui s'étoit paſſé dans notre conférence, dont il me parut fort ſatisfait, dans la crainte où il avoit été comme moi que je n'euſſe été ſollicitée trop vivement, & que je ne me fuſſe trouvée dans l'embaras d'une alternative qui n'auroit pu avoir lieu ſans perdre les bonnes graces de la Princeſſe, ou le ſouverain bonheur de la liberté dont je jouïſſois.

Le Commandeur qui avoit beaucoup de Religion, aprouva fort le plan de vie que je voulois mener à l'avenir, rélativement aux bonnes œuvres que je me propoſois de pratiquer; mais il m'avertit en ſouriant de ne point trop me livrer au parti pour lequel je ſemblois déjà pancher, m'aſſurant que ſi j'y prenois goût on me mèneroit plus loin que je ne voudrois aller, & qu'il en avoit vu des expériences frappantes de la part

de gens remplis de raiſon & d'eſprit, qui en avoient manqué ſur ce chapitre, ce qui leur avoit occaſionné bien des chagrins. Je lui répondis que je le rendrois reſponſable de toutes les fautes que je pourrois commettre, puiſque je ne voulois me conduire dorénavant que par ſes lumières, connoiſſant la ſincérité de ſon attachement, & étant bien ſure qu'il n'auroit pas la complaiſance aveugle de me voir égarer ſans m'en avertir.

Mr. *du Bouſoir* fut ſi ſenſible à ce diſcours, qu'il me baiſa la main, en me jurant que ſon zèle pour moi étoit égal à ſon amour. Cet entretien roula enſuite, comme cela arrivoit preſque toujours, ſur le bonheur d'aimer & d'être aimé ſans ces emportemens qui rendent cette paſſion ſujette à tant de peines & à tant de traverſes: la plus légère faveur pour mon Amant étoit d'un prix ineſtimable; & & comme il ne meſuſoit jamais de celles que je lui accordois, il n'y avoit point de jour que je n'aug-

n'augmentaſſe ſon bonheur.

La veille du jour que nous devions retourner à *Paris*, en paſſant le Commandeur & moi dans une allée de charmes qu'il faloit traverſer pour rentrer dans le pavillon où l'heure du ſouper nous ramenoit, nous entendîmes parler à quelques pas de nous, & nous reconnûmes bientôt que c'étoit *Saint Clair* & ma belle-ſœur qui s'entretenoient dans un petit ſallon, qui ſervoit de repoſoir & d'abri quand on étoit las de ſe promener, ou que la pluye ſurvenoit dans le tems qu'on ne s'y attendoit pas. En ignorant la cauſe, nous fumes curieux l'un & l'autre de ſavoir ſur quelle matière rouloit leur entretien. Les femmes remarquent tout; je m'étois aperçue depuis deux ou trois jours que mon frère étoit beaucoup plus ſérieux qu'à ſon ordinaire. Je n'y avois pas pris garde dans les commencemens de notre ſéjour à la campagne, parce que malgré ſon panchant à la gayeté, il avoit de ſi juſtes motifs de la reprimer, que

je n'avois pas lieu de m'en étonner. Mais ſa triſteſſe me parut alors ſi différente de celle dont il avoit été accablé après la mort du pauvre *Saint Preuil*, que je penſai qu'il avoit d'autres raiſons de s'affliger. Je ſoupçonnai qu'il avoit peut-être laiſſé quelque Maîtreſſe à *Paris*, dont l'abſence commençoit à l'affliger. Comme il étoit aſſez dans l'uſage de ſemblables amuſemens, je ne doutai pas qu'une pointe de jalouſie ne fût venue l'inquieter, & que ne voulant pas par bienſéance nous quiter, il ſe faiſoit un effort qui augmentoit ſa mélancolie, & qui avoit donné lieu aux remarques que j'avois fait ſur ce changement.

Mr. *du Bouſoir* à qui j'en avois parlé alors, m'en avoit dit davantage, mais j'avois traité ſa réflexion de chimère. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque nous fumes à portée du cabinet, d'entendre par la ſuite de l'entretien que *Saint Clair* & Madame *de Saint Preuil* avoient enſemble, que mon frère, juſques-là ſi volage, étoit

étoit fixé, & qu'il étoit éperdument amoureux. Tant que mon frère a vécu, lui disoit-il d'un ton qui prouvoit combien il parloit sincèrement, j'ai dévoré les sentimens que vous m'aviez inspiré dès le prémier jour que je vous ai vue, je m'étois condamné à un silence éternel, & je ne l'aurois jamais démenti sans le malheur extrême de sa perte: que dis-je Madame! combien de fois ne vous ai-je pas évité, dans la crainte que mes yeux ne trahissent ce secret fatal: il seroit encore enséveli dans le silence, sans les fréquentes occasions que cette campagne m'a fourni de vous voir: ne vous offensez pas d'un amour si fatal: n'en suis-je pas assez puni par les rigueurs que vous me préparez sans doute, & par l'impossibilité certaine & morale, quoi qu'il arrive, de rester toujours malheureux, puisque mes sentimens ne peuvent avoir de but légitime, & que quand par un miracle dont je ne dois jamais me flater, vous deviendriez sensible, & que je pourrois ob-

tenir une diſpenſe, la prononciation de mes vœux ſeroit un obſtacle invincible, qui ne peut être jamais levé, & qui va devenir pour toujours l'objet de mon repentir & de mon déſeſpoir.

Je m'attendois, après une déclaration ſi claire, à des rigueurs de la part de Madame *de Saint Preuil*: mais quelle fut ma ſurpriſe en l'entendant répondre de la ſorte! Ne croyez pas Monſieur, reprit ma belle-ſœur après avoir gardé le ſilence un moment, que le miſtère de votre amour ait été jamais un ſecret pour moi, je m'en ſuis aperçue dès le vivant de Mr. *de Saint Preuil*; mais comme vous n'étiez point le maître d'un ſentiment ſi déplacé, & que par votre conduite vous ne vous mettiez pas dans le cas que je vous en fuſſe mauvais gré, je n'ai point cru que je duſſe vous laiſſer entrevoir aucune mauvaiſe humeur dans cette occaſion: il n'en eſt pas de-même aujourd'hui: rien ne m'empêche de m'expliquer naturellement, quoiqu'il me paroiſſe un peu vif de vo-

tre part de me parler de votre passion dans des momens où nous ne devrions être occupés l'un & l'autre que de la perte récente que nous venons de faire ; je n'affecterai point une colère que toute autre à ma place vous montreroit sans doute. Vous connoissez mon caractère de franchise & de sincérité, il est incapable de toute ombre de dissimulation : en convenant de toute la surprise que votre déclaration, sans doute trop précipitée, me cause, je vous avouerai de bonne-foi qu'elle ne me fâche point contre vous : je ferai plus, je conviendrai que si quelque chose est capable de me consoler de mon affliction, il n'y a que vous seul : après une conduite si franche, j'attens de vous que vous ménagerez les bienséances, en me taisant encore quelques mois les effets d'un amour pris trop légèrement, & en vous observant de manière que personne ne s'en puisse appercevoir, & que mon devoir n'en puisse être blessé.

Saint Clair voulut ſans doute exprimer le raviſſement qu'une réponſe ſi douce devoit lui cauſer; mais ma belle-ſœur lui impoſa ſilence, & nous les entendîmes qui ſortoient: dans la crainte qu'ils ne nous ſurpriſſent, & de les embarraſſer trop, nous nous retirâmes dans l'allée voiſine.

Je voulus marquer l'étonnement prodigieux que ce que nous venions d'entendre m'occaſionnoit, mais le Commandeur s'écria qu'il n'y avoit rien que de fort naturel dans cette avanture. Madame *de Saint Preuil* eſt charmante, continua-t-il; *Saint Clair* eſt jeune, aimable & bien fait. Mr. *de Saint Preuil* étoit un homme divin pour la probité & pour le carectère, mais philoſophe, c'eſt à-dire, trop ſérieux & trop froid pour une jolie femme, qui petille après le plaiſir: mais ſon plus grand tort, c'eſt de ne plus être. Madame *de Saint Preuil* n'a pas eu le tems de reſſerrer des liens qui ont été contractés aſſez vite: *Saint Clair* exiſte, il eſt tendre, amoureux: elle eſt ac-

accoutumée à le voir, & l'habitude abrège les formalités. Pour moi, bien loin de trouver rien de repréhenſible dans la manière dont elle a répondu, j'admire une franchiſe ſi rare dans un ſiècle où les femmes ſe piquent à l'envi d'être diſſimulées & perfides, & mon eſtime pour elle en eſt encore redoublée.

Je ne pus pas m'empêcher de ſourire de la vivacité avec laquelle Mr. *du Bouſoir* fit l'apologie de ma belle-ſœur, & des bonnes raiſons qu'il allégua pour juſtifier la conduite qu'elle venoit de tenir dans une circonſtance auſſi délicate. Après nous être encore entretenus quelques momens ſur ce chapitre, nous augurâmes qu'elle ne ſeroit pas longtems ſans être conſolée, & qu'avec ces diſpoſitions à prendre ſon parti ſi aiſément ſur toutes les choſes de la vie, il étoit impoſſible qu'elle ne la paſſât plus heureuſement que celles qui ſe font une étude continuelle de s'affliger de tout, & de paſſer une partie de leurs jours

dans les larmes & dans la douleur.

Peu de jours après que je fus de retour à *Paris*, je fis une perte, qui quoique moins importante que celle que je venois de faire en la perſonne de mon frère, me fut cependant fort ſenſible. On conçoit par ce que je viens de dire, qu'il eſt queſtion de la mort de mon Intendant, toute l'habileté des Médecins de *Paris* ne put le tirer d'affaire, & il mourut dans les bras de ſa femme, après avoir fait un teſtament, par lequel il me ſuplioit de ne jamais l'oublier, & de récompenſer les ſervices qu'il m'avoit rendus, en continuant ma protection à ſa chère épouſe, qui ne pourroit prendre un parti plus convenable après ſa mort, que de me reſter fidèlement attachée juſqu'à la fin de ſes jours.

Je pleurai ſincèrement le pauvre *Brabançon*: c'étoit un tréſor que je venois de perdre, & le modèle de tous les Intendans, pour la probité, le deſintéreſſement & l'hon-

l'honneur. Jamais on n'a montré une affliction plus vive, que celle dont sa femme fut pénétrée : je l'assurai qu'elle me seroit toujours chère, & que je lui tiendrois lieu de tout ce qu'elle avoit perdu.

Pendant notre séjour à la campagne, *St. Briffant*, qui étoit sorti de prison, étoit venu me voir pour m'engager à écrire en sa faveur au Père *d'Angelique*. Avant que de faire cette démarche, je la fis apeller : il me sembla qu'elle n'étoit pas aussi empressée sur ce mariage qu'elle me l'avoit paru. Sur l'étonnement que je ne pus m'empêcher de lui montrer, elle me dit qu'elle avoit fait des réflexions fort sérieuses sur ce point, & que sentant qu'elle ne pouvoit donner le chagrin à son Père de le dédire, sans être peut-être la cause de sa mort, elle avoit résolu de ne pas aller plus avant, sans avoir obtenu son consentement; & que pour cet effet elle me suplioit de ne point découvrir son secret jusqu'à ce qu'elle vît jour à le déclarer sans la compromettre, & sans

courir

courir le risque dont elle venoit de me parler.

St. Brissant fut aussi surpris que moi de ce discours, & de la tiedeur avec laquelle elle écouta tout ce qu'il lui dit de tendre & de pressant à ce sujet. Mais ses instances furent vaines, elle ne voulut rien changer à sa résolution. Je fus touchée de l'affliction de son Amant, & je lui promis que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour l'obliger dans cette occasion. La chose en resta-là jusqu'à mon retour à *Paris*. *Angelique* aprit que son Père devoit la venir rechercher le lendemain, elle me suplia d'obtenir de lui qu'il ne la mariât point à celui qu'il lui avoit destinée, & que je tâchasse d'obtenir qu'il ne la contraignît jamais sur cet article. Je lui demandai si je pourrois, en cas que l'occasion me parût favorable, lui parler de *St. Brissant*. La vivacité avec laquelle elle me suplia de n'en rien faire, me fit soupçonner qu'il ne lui étoit pas aussi cher que par le passé, & le lui ayant

ayant laiſſé entrevoir elle me répondit en rougiſſant, qu'elle conſervoit toujours pour lui beaucoup d'eſtime, mais qu'elle penſoit qu'elle ne devoit pas ſe mettre dans le cas de ſe brouiller avec ſon Père, pour un homme qui n'étoit pas en état de la ſoutenir, puiſqu'il étoit ſans emploi, & qu'il n'avoit point de bien.

Tant de raiſon après m'avoir montré tant de foibleſſe pour cet homme dans un autre tems, me confirma que le pauvre *St. Briſſant* n'étoit plus aimé. Je le lui dis naturellement le lendemain : quoiqu'il eût bien lieu de le ſoupçonner, il penſa tomber ſans ſentiment à cette nouvelle : il aimoit la volage de bonne-foi, & il ne pouvoit s'accoutumer à l'idée de ne la plus voir & de n'en être plus aimé.

Huit jours après l'énigme fut dévoilée : j'en fus inſtruite à mon coucher par ma chère *Julie*, qui malgré la douleur qu'elle conſervoit de la perte de ſon mari, continuoit à me rendre compte de

tout

tout ce qu'elle aprenoit, pour m'amuſer. La *Tuilier*, qui m'avoit ſuivie à la campagne, lui avoit fait confidence de toute l'affaire, en diſant de ſon pis contre *Angeïque*, dont elle avoit lieu de ſe plaindre, comme il ſera aiſé de le voir dans le récit de cette petite avanture.

Le Commandeur avoit un grand valet de chambre qui étoit à la fois ſon Intendant, ſon Sécretaire, & ſon Maître d'hôtel, il s'apelloit *du Hautoir*, & il avoit ſi bonne mine, & ſe mettoit ſi bien, qu'il n'y a perſonne qui ne l'eût pris pour un homme d'importance: avec tout cela il avoit de l'eſprit, contrefaiſoit à merveille le petit-maître, & quelques talens brochant ſur le tout il faiſoit tourner la tête à toutes les filles auxquelles il en comptoit.

Il ne faut pas être ſurpris après ce que je viens de dire, ſi ma femme de chambre le trouva à ſon gré. Quoiqu'elle ne fût pas de la prémière jeuneſſe elle étoit encore ragoutante, & comme elle

ſe

ſe mettoit du bon air, & qu'elle avoit la réputation d'avoir plus de ſix ou ſept mille francs d'argent comptant, le beau *du Hautoir* voulut bien s'abaiſſer à lui faire ſa cour : il ne fut pas longtems ſans plaîre, & ſans obtenir l'aveu qu'il étoit aimé. Le projet étoit, lorſque l'on ſeroit de retour à *Paris*, de demander la permiſſion au Commandeur de l'épouſer, & à moi mon conſentement, dans la vue de ne point quiter des maiſons qui étoient bonnes, & de continuer à amaſſer du bien, juſqu'à ce qu'on fût en état d'acheter un fond dans le Commerce, & d'être ſervis à ſon tour.

Malheureuſement pour le pauvre *St. Briſſant* & pour la *Tuillier*, ma malheureuſe affaire arriva. Mademoiſelle *de la Serre* entra chez moi, par les raiſons que j'ai expliqué au commercément de cette Partie: ſon air de Princeſſe & ſa jeuneſſe en impoſérent à *du Hautoir*, il trouva une ſi grande différence entre les charmes d'*Angelique* & ceux de la *Tuillier*, qui ſe pas-

paſſoient à vue d'œil, qu'il commença à ſe refroidir. Il devint éperdument amoureux de Mademoiſelle *de la Serre*; cependant la crainte que la *Tuillier* ne s'en apperçut, le tint dans la réſerve: il ſe contenta pour lors de la regarder, de lui faire de profondes révérences avec cet air cavalier ſur lequel il comptoit, & il attendit des occaſions le moment de ſe déclarer plus ouvertement.

Elles ne tardérent pas à ſe préſenter: notre voyage à la campagne les rendit ſi fréquentes, qu'il en profita: cependant, malgré tous ſes charmes, il auroit ſans doute échoué ſans l'imprudence de la *Tuillier*; qui s'étant apperçue du changement de ſon Amant, fit tapage, & voulut conſerver ſa conquête, en prenant le grand ton: il ne lui réuſſit pas. *Du Hautoir* n'a pas le caractère flexible, il ſe laſſa des perſécutions & de la jalouſie de la *Tuillier*. Un jour qu'elle le tourmentoit plus qu'à l'ordinaire, il lui répondit à table devant *Angelique*, que ſi elle ne le lais-

laiſſoit pas en repos, il prendroit le parti de ne plus manger avec elle, & qu'il feroit à l'avenir bande à part.

Tant qu'*Angelique* ne fut point mêlée dans cette avanture, elle ne parut prendre aucun parti dans la querelle; mais la jalouſie de la *Tuillier* l'ayant un jour compromiſe par des diſcours aſſez piquans, elle ſe fit un plaiſir de s'en venger, en feignant du goût pour *du Hautoir*, & en lui fourniſſant les occaſions de lui parler tant qu'elles pouvoient ſe rencontrer. Il en profita en garçon intelligent. Ce qu'*Angelique* avoit d'abord regardé comme un jeu, devint bientôt tout-à-fait ſérieux: il fit le paſſionné avec tant de ſuccès, qu'au bout de quinze jours le pauvre *St. Briſſant*, qui n'étoit pas-là pour plaider ſa cauſe, ſe trouva oublié. *Du Hautoir* profita de ſes avantages, il obtint l'aveu qu'il étoit aimé; & pour qu'il n'eût rien à deſirer, il exigea une promeſſe de mariage, bien réſolu d'en tirer bon parti, ſachant que Mademoiſelle *de la Serre* étoit fille uni-

unique, qu'elle auroit beaucoup de bien, & qu'il ne pouvoit jamais mieux rencontrer.

Julie, qui avoit le meilleur cœur du monde, plaignit extraordinairement le pauvre *St. Briſſant*: elle m'avoua que l'air touchant avec lequel il avoit exprimé la veille ſon déſeſpoir, lui avoit arraché des larmes. Il vous a donc conté ſon infortune, lui dis-je? Oui Mademoiſelle, reprit *Julie*; il l'a apris de votre femme de chambre, qui n'en fait miſtère à perſonne: la part qu'il a vu que je prenois à ſon malheur, m'a attiré mille remercimens, & la prière de lui permettre de venir quelquefois me voir pour vous intéreſſer en ſa faveur. Il m'a paru un jeune-homme ſi poli & ſi bien élevé, que je lui ai promis de vous parler pour lui, & en vérité je m'en aquite avec plaiſir.

Le ton avec lequel la veuve de mon Intendant me tint ce diſcours, me parut ſingulier: il ſeroit plaiſant, me dis-je en moi-même, que Mr. *de St. Briſſant* lui plut, & qu'il eſſuyât ſes pleurs. Je ne vou-

voulus pas lui faire part de cette idée, pour ne point l'embarasser; mais le hazard permit que le même soir le Commandeur m'entendant dire à mon valet de chambre de me chercher un Ecrivain pour venir tous les matins écrire sous ma dictée, voulant mettre ordre à mes affaires, que la mort de mon Intendant devoit avoir mises en quelque confusion, & ranger mes papiers, il me proposa le même *St. Brissant*, qu'il protégeoit, & me l'annonça comme un sujet fort capable de me servir, & de remplacer même *Brabançon*, si le besoin le requéroit. Je ne pus m'empêcher de rire à cette proposition. Mr. *du Bousoir* m'ayant fait entrevoir combien il étoit curieux d'en aprendre la cause, je la lui confiai naturellement, en prédisant que puisqu'il s'en mêloit, *Julie* essuyeroit ses larmes, que *St. Brissant* le consoleroit de l'infidélité d'*Angelique*, & moi de la perte de mon Intendant.

Cependant la Princesse de *Mirzène*, à qui j'avois eu l'honneur

d'écrire mon arrivée, comme elle m'en avoit donné l'ordre, me fit ſavoir par un de ſes Pages, qu'elle viendroit me prendre ſur les quatre heures pour aller aux Priſonniers. Elle fut exacte. Je trouvai avec elle dans ſon caroſſe une ſorte de femme mi-dévote & du monde, dont l'ajuſtement me parut bizarre & plaiſant : elle étoit coiffée en battant l'œil, mais avec une petite friſure ſi coquette, & une propreté ſi ragoutante, qu'elle valoit bien la parure la plus étudiée : elle avoit la gorge entièrement couverte, mais la mouſſeline en étoit ſi déliée, qu'il ſembloit que ce voile n'eût pour objet que d'irriter les deſirs : elle avoit moins de rouge que la Princeſſe, mais il étoit couché avec tant d'art & de piété, qu'on eût dit qu'il n'étoit-là que pour éveiller deux beaux yeux, dont la langueur en vouloit plus au cœur qu'aux aumônes qu'elle vous engageoit de faire, pour ſoutenir la réputation d'une femme qui n'étoit plus occupée que des choſes éternelles.

Nous

Nous descendîmes au *Châtelet*: la Princesse eut cette complaisance pour moi, parce que je lui avois fait part du projet que j'avois de faire du bien aux malheureux qui y étoient détenus, en considération de ce que j'avois été moi-même prisonnière dans cette maison. Mr. *de la Serre*, qui fut informé que j'accompagnois la Princesse, vint au devant de moi pour me rendre ses devoirs. Je lui demandai si je verrois *Angelique*, il me parut surpris de la question. Je la croyois chez vous Mademoiselle, me dit-il, elle m'a prié ce matin de lui donner cette permission, & depuis ce tems elle est dehors. Je soupçonnai qu'il y avoit dans ce prétexte-là du Mr. *du Hautoir*; mais dans la crainte d'occasionner du chagrin à cette fille & d'ouvrir les yeux à son Père, je répondis qu'elle étoit sans doute avec mes femmes, & que me sachant en compagnie, elle n'avoit pas osé sans doute me distraire. Le bon-homme se paya de ma présence d'esprit, & nous continuâmes à suivre la Princesse,

qui demanda à voir les Prisonniers qui étoient dans les cachots, pour les aider de sa bourse ou de son crédit, en cas qu'ils fussent détenus injustement, ou que leur cas ne fût point à la mort. Le prémier qu'on nous amena, étoit un Vieillard d'environ soixante ans, fort cassé. La Princesse lui ayant demandé la cause de sa détention, il dit qu'il avoit été Colporteur des *Nouvelles Ecclésiastiques*, & qu'on le tenoit dans les chambres basses depuis quatre ans, parce qu'on exigeoit de lui qu'il découvrît les Auteurs de cette Gazette ; ce qui lui étoit impossible, puisqu'il ne les connoissoit pas, & que les feuilles qu'il avoit toujours distribuées, lui étoient aportées chez lui par des Inconnus, qui ne s'étoient jamais fait connoître, & auxquels il n'avoit affaire que pour leur remettre l'argent de sa distribution. La Princesse ordonna à son Sécretaire de prendre le nom de ce Vieillard par écrit, & après que nous lui eûmes fait nos charités, on en fit venir un autre. C'étoit un Jeune-homme

homme de vingt-cinq ans, détenu depuis dix-huit mois pour avoir empêché qu'on n'arrêtât un homme dans la rue, que des Records vouloient conduire en priſon pour dettes. Comme il avoit fort bonne mine, & que le cas paroiſſoit graciable, ſon nom fut auſſi inſcrit. Le troiſième tenoit priſon depuis ſix mois, à cauſe qu'il avoit ſéduit une fille d'un gros Marchand, dont il étoit le garçon de boutique, dans la vue d'obliger ſon Maître à la lui donner en mariage. La Princeſſe demanda ſi cette témérité avoit eu des ſuites ; mais aprenant que le cas étoit ignoré, & que la jeune perſonne étoit à l'abri de ce qu'on auroit eu lieu de craindre naturellement, elle ne voulut point ſe mêler de cette affaire, en nous diſant qu'il ſeroit tems d'y ſonger quand la fille ſeroit mariée.

Après avoir fait nos aumônes à ce garçon-là, qui n'avoit pas l'air aſſurément d'un ſéducteur, on fit monter un quatrième priſonnier. Celui-ci ſentoit ſon fripon d'une lieue loin : il nous dit ſans affecter

même de l'embaras, qu'on le gardoit au *Châtelet* depuis trois mois, parce qu'il avoit eu la politesse de donner des connoissances à des Etrangers qui se trouvoient desœuvrés à *Paris*; que le Lieutenant-Genéral de Police avoit trouvé mauvais qu'il protégeât des femmes qu'il persécute, & que pour s'en venger il l'avoit fait arrêter.

La Princesse en usa avec celui-ci comme avec celui qui le précédoit. Nos aumônes faites à une demi-douzaine de prisonniers qui ne valoient guères mieux que le dernier, nous montâmes dans les chambres des malheureux détenus pour dettes: leur histoire nous fit tant de pitié, que je tirai une liste séparée pour les aider, me proposant bien en moi-même de faire plus que de les plaindre, leur état me touchant jusqu'au vif, parce que la plupart étoient malheureux sans l'avoir mérité.

A sept heures & demie nous sortîmes de ces lieux infortunés. La Princesse voulut m'engager à aller souper sans façon avec elle,

me promettant qu'il n'y auroit que ſon monde ordinaire; mais je la ſupliai de m'en diſpenſer. Elle me mit en paſſant à ma porte, en me faiſant promettre que j'irois paſſer la journée avec elle le lendemain. Le Commandeur m'attendoit dans mon apartement avec Mr. *de St. Briſſant*, qu'il me recommanda. Comme ma *Julia* m'étoit chère, & que ſelon les ſoupçons dont j'ai parlé j'étois bien aiſe de connoître plus particulièrement cet homme, je le fis aſſeoir, & ſans affectation je ſondai ſon caractère & ſa façon de penſer. Je ne tardai pas à reconnoître qu'il avoit infiniment d'éducation & d'eſprit: non ſeulement il nous entretint avec une politeſſe & une facilité qui nous ſurprirent, mais même il nous parut qu'il avoit le ton de la bonne compagnie: j'en fus ſi ſatisfaite, que dès le moment je le traitai avec diſtinction, en l'aſſurant qu'il ne tiendroit pas à moi qu'il ne fût heureux, & que je ſerois ravie d'y contribuer dans l'occaſion.

Le Commandeur étoit dans l'ufage tous les foirs de me rendre compte de fa journée. Lorsque nous fumes feuls, & qu'il m'eut entretenu pendant quelque tems de fon amour avec fa délicateffe ordinaire, il me dit que fi je voulois lui donner ma main à baifer, il me conteroit une avanture qui n'étoit encore fue de perfonne, & qui m'amuferoit vraifemblablement. Je lui dis qu'il étoit un badin de vouloir fe faire payer d'avance, mais que pour l'en punir je voulois le baifer fur le front: il s'avoua indiscret, & fe préfenta pour fubir la pénitence impofée : après avoir badiné encore quelque tems fur ce ton, il commença l'hiftoire qu'il m'avoit promife en ces termes.

La belle Madame *de Chafey* eft veuve, comme vous le favez Mademoifelle, d'un Préfident de la Chambre de. . . . . qu'elle n'a jamais aimé. Cependant, loin de reffembler à tant de femmes qui ne fe trouvent pas plutôt leurs maîtreffes, qu'elle fe preffent de ré-

parer

parer dans les plaiſirs du grand monde le tems qu'elles croyent avoir perdu, celle-ci n'eut pas plutôt perdu ſon mari, qu'elle ſe renferma dans ſa maiſon, où depuis deux ans elle vit avec une réſerve qui pourroit ſervir d'exemple à toutes celles qui ſont dans ce cas. Penſeriez-vous qu'avec une conduite ſi innocente, elle s'eſt vue à la veille de perdre ſa réputation? c'eſt ce qui doit vous paroître inouï, & qui eſt à la lettre.

Avant la mort de ſon mari, ſe trouvant un jour au Bal avec une de ſes Amies, le Marquis *de Dalvacourt*, qui arrivoit de *Lunsville*, la trouva ſi fort à ſon gré, que dès cet inſtant il en devint amoureux. Cependant ayant apris d'un Masque à qui il avoit demandé qui elle étoit, & ſachant qu'elle étoit mariée & d'une vertu à l'épreuve, il ſentit qu'il ne lui reſtoit aucun eſpoir, & il prit le parti de contraindre ſes ſentimens. Cependant ne ſe trouvant pas aſſez de force pour ſe guérir de ſa paſ-

ſion, dans la crainte qu'elle ne lui fît commettre quelqu'imprudence, il prit le parti de s'en retourner dans ſes terres ; mais avant ſon départ il voulut ſe procurer le ſoulagement d'avoir le portrait de celle qui faiſoit l'objet de ſes inquiétudes. Un Peintre pour cinquante louis le lui porta ſi reſſemblant, qu'il en fut transporté. Lorsqu'il vit ce tréſor en ſa poſſeſſion (& c'en eſt un bien grand pour un Amant, interrompit le Commandeur en me regardant tendrement & en ſoupirant) il prit la poſte, & fut s'enfermer dans ſes terres, où tant que le Préſident *de Chazey* a vécu il n'eſt ſorti ni n'a vu perſonne, quoique ſa famille & ſes amis ayent tenté l'impoſſible pour le tirer de la profonde mélancolie où il étoit plongé, & pour le marier avantageuſement.

Il avoit trop d'intérêt d'être informé de tems en tems des nouvelles de la belle Madame *de Chazey*, pour n'avoir pas des gens à *Paris* qui lui fiſſent part de

de la mort de ſon mari. Il n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il prit la poſte, & arriva à *Paris*. Il fut pendant trois mois à méditer ſur les moyens de la voir ſans qu'elle pût pénétrer ſes ſentimens. Enfin il gagna un Procureur, qui étoit celui de Madame *de Chazey* & le ſien: il étoit queſtion de l'introduire dans la maiſon ſous un dehors honnête: le Procureur, qui ſavoit que la Préſidente devoit renvoyer ſon valet de chambre, parce qu'il en avoit fort mal uſé avec elle du vivant de ſon mari, propoſa à Mr. *Dalvacourt* de le remplacer, l'aſſurant qu'il ne pouvoit trouver une occaſion plus favorable. Elle fut ſaiſie avec tout l'empreſſement poſſible, l'Amant fut préſenté, ſa bonne mine & la recommandation du Procureur le firent agréer, & dès le même jour il entra en fonction.

Il ſe rendit ſi attentif & ſi aſſidu, qu'avant un mois il gagna la confiance de ſa belle Maîtreſſe. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, & qu'elle ne voyoit que ſa famille,

elle avoit tant de momens de reſte, qu'elle ſe trouvoit fort heureuſe d'avoir un domeſtique qui eût l'art de la desennuyer. *Dalvacourt* ne tariſſoit jamais. Elle aime beaucoup tout ce qui s'apelle Hiſtoriettes. Le faux valet de chambre, pour n'être jamais pris au dépourvu, achetoit toutes les Nouveautés qui paroiſſoient ; & au-lieu de les lui lire, il les débitoit, & avec tant de bonne grace & de paſſion, que la belle Préſidente y prenoit un ſingulier plaiſir.

Environ dix-huit mois ſe paſſérent de cette manière, Mr. *Dalvacourt* ſe rendit ſi néceſſaire & ſi utile, que Madame *de Chaſey* ne pouvoit plus vivre un moment ſans lui. Pendant la prémière année elle n'oſoit pas le faire entrer dans la chambre quand elle étoit au lit, dans la crainte qu'on n'y trouvât à redire dans ſon domeſtique ; mais cette contrainte la gêna inſenſiblement au point, que pour ne pas reſter ſeule une partie des matinées, n'étant pas dans l'uſage de ſe lever avant deux heures

après

après midi, elle prit peu à peu le parti de faire taire ſes ſcrupules, & de ſe mettre à ſon aiſe de ce côté.

Chez une femme raiſonnable, on n'arrive au ſouverain bonheur que par degrés. Inſenſiblement *Dalvacourt* lui prêcha une morale moins ſévère que celle que ſa Maîtreſſe pratiquoit alors; & à force de lui débiter qu'une des plus grandes ſottiſes de ce monde eſt de ſe priver des choſes qui flatent, dans la vue qu'on n'y trouve à redire, il l'amena peu à peu au point de ne plus s'embaraſſer des diſcours. & il y gagna de reſter auprès d'elle après ſon coucher, juſqu'à ce que par ſa converſation toujours amuſante, il l'eût endormie délicieuſement.

Ah Commandeur! vous me faites trembler pour Madame *de Chaſey*, interrompis-je; à quel danger expoſez-vous cette aimable femme! elle aura bientôt lieu ſans doute de ſe repentir de tant d'imprudence. Si vous voulez vous donner la peine de m'écouter juſqu'à la fin,

reprit Mr. *du Boufoir* en fouriant, vous jugerez bientôt de ce qui en arriva. Le pas eft délicat, j'en conviens; mais j'efpère que nous nous en tirerons tous de manière à ne pas bleffer la décence, & à mériter votre fuffrage.

Un jour, ou pour mieux dire une nuit, continua le Commandeur, que le Marquis *de Dalvacourt* contoit à fa belle Maîtreffe une hiftoire récente arrivée au Fauxbourg *Saint Germain*, au-lieu de faire fimplement le rôle d'hiftorien, comme il en avoit toujours ufé jufques-là, il propofa à la belle Préfidente pour donner de la nouveauté à fes récits, de les mettre en action. Sans trop favoir ce qu'il vouloit lui dire, elle y confentit. A peine fe trouva-t-il dans un endroit intéreffant, que prenant le ton & la paffion de l'Amant, que l'hiftoire fuppofoit, il fe jetta aux piés de Madame *de Chafey*, & lui tint les difcours les plus tendres; puis fe remettant tout-à-coup dans un fauteuil, après avoir jetté un mouchoir fur

fa

ſa tête pour repréſenter la femme, il répondoit à ſon lieu & place, & la rendoit avec tant de ridicule, qu'il étoit impoſſible de ne pas éclater. Une ſcène auſſi plaiſante eut le ſuccès que *Dalvacourt* s'en étoit promis. Madame *de Chaſey* y prit tant de plaiſir, qu'elle voulut qu'à l'avenir le faux valet de chambre l'amuſât dans ce goût. Il étoit trop amoureux pour n'en pas profiter: pendant quinze jours il joua les ridicules à merveille, bien plus pour gagner la confiance de ſa Maîtreſſe, que dans la vue de la divertir: il concevoit bien que ce n'étoit pas aſſez que d'amuſer Madame *de Chaſey*, qu'il falloit l'attendrir; & qu'il n'y parviendroit jamais, à moins qu'il ne remuât le cœur par l'expoſition d'une paſſion ſi tendre qu'elle en fût émue. C'eſt à quoi il s'attacha, lorſqu'il conçut que ce changement auroit la grace de la nouveauté.

Une après-dinée qu'elle ſe trouva plus ſérieuſe qu'à l'ordinaire, elle le fit apeller: *Deſchamps*, lui dit-elle lorſqu'il parut en ſa préſence, (c'é-

(c'étoit le nom qu'il s'étoit donné) venez diſſiper le chagrin dont je ſuis accablée. Vous du chagrin Madame, s'écria le faux valet de chambre, en marquant un fort vif intérêt? Eh! qui ſont les cruels qui ſont aſſez barbares pour vous en donner? Je ne badine point, lui dit-elle, penſant que cette exclamation étoit un ton de Comédien qu'il ſe donnoit pour la divertir. Jamais je n'ai eu moins envie de rire. On veut abſolument que je me remarie; & à qui, grand Dieu! à un homme que je mépriſe, & que je ne puis ſouffrir. J'ai eu beau alléguer ma répugnance & le mépris que j'ai pour la perſonne de ce Maître des Requêtes, ma famille me tourmente pour que je me détermine en ſa faveur, prétendant qu'il ſera dans peu Intendant de Province, & que n'étant pas riche je dois ſacrifier de vains dégoûts. Qu'en dites-vous *Deſchamps*? dois-je plier, ou me brouiller avec mes parens? Depuis que vous êtes à moi, je vous ai reconnu de l'éducation, de l'eſprit,

&

& par-dessus tout cela beaucoup d'affection : devenez mon conseil, & parlez-moi comme vous parleriez à votre sœur ou à la meilleure de vos amies.

Dalvacourt n'eut que faire d'affecter un grand sérieux, il avoit été d'abord si confondu de cette nouvelle imprévue, qu'il tomba dans un abattement dont il eut bien de la peine à revenir. Madame *de Chasey* qui le vit changer de visage, lui demanda s'il se trouvoit mal. L'idée seule de vous voir malheureuse Madame, s'écria-t-il en la regardant avec une passion qui auroit dû dès ce moment découvrir le mistère, m'a si fort effrayé, qu'à peine ai-je la force de parler. Eh pourquoi voudriez-vous sur le vain prétexte de satisfaire l'ambition de parens injustes, vous jetter dans les bras d'un homme que vous haïssez? Ah Madame! pour tous les avantages qu'on pourroit vous proposer, ne perdez pas l'aimable indépendance dont vous jouïssez ; ou du moins, s'il est dit que vous deviez changer d'état,

que

que ce ne ſoit qu'en faveur d'un homme qui vous adore, qui rende juſtice à tous les charmes dont vous êtes douée, & dont l'amour ſoit ſi tendre & ſi délicat que vous ſoyez forcée à le payer de retour. Alors livrez-vous aux charmes d'un amour mutuel, c'eſt un Paradis ſur terre; au-lieu qu'en ſe donnant à un homme qui n'a ſur vous d'empire que par la tirannie & par le devoir, on anticipe les peines de l'Enfer, & les chagrins deviennent éternels, & ne finiſſent jamais que par la mort.

Le Marquis prononça ces mots avec tant de feu & d'un ton ſi pathétique, que Madame *de Chaſey* en fut remuée. *Deſchamps*, lui dit-elle, il faut avoir ſenti ce que vous venez d'exprimer avec tant de force, pour le rendre avec cette chaleur. Vous me perſuadez ſans doute, mais avant que de paſſer plus avant, ſatisfaites ma curioſité. Juſqu'ici je ne me ſuis point encore aviſée de vous faire des queſtions. Contente de tout le bien que mon Procureur m'a dit de

vous en vous introduisant chez moi, il ne m'est point venu dans l'idée de m'informer plus particulièrement de votre histoire; mais la vivacité avec laquelle vous venez de prendre mes intérêts, & le ton de supériorité avec lequel vous m'avez donné vos conseils, me rapellent mille choses auxquelles je n'ai peut-être pas fait assez attention. Je vous crois moins né pour servir que pour l'être, & pour remplir une place plus convenable que celle que vous occupez aujourd'hui : vous avez trop d'esprit & d'usage du monde pour être né dans la médiocrité; enfin qui êtes-vous? Je veux le savoir absolument, ajouta-t-elle, remarquant l'embaras de *Dalvacourt*. Avez-vous essuyé des malheurs? Etes-vous marié, ou avez-vous été amoureux? Le ton de vos entretiens est trop élevé pour que vous soyez ce que vous paroissez.

L'étonnement où ce discours jetta le faux valet de chambre, pensa le trahir; cependant, comme il eut le tems de sentir combien

bien il feroit imprudent de fe déclarer fans être fûr de fon fait, il répondit de manière à faire taire les foupçons. Vous êtes trop bonne Madame, lui dit-il, de vous informer de mon fort : mon hiftoire n'eft pas affez intéreffante pour que je vous la raconte. Votre Procureur fait qui je fuis, & vous la contera quand vous le voudrez : cependant, pour ne point manquer à vos ordres, il me fuffira de vous affurer que je ne fuis ni avanturier, ni né dans la baffeffe ; que mes parens étoient d'honnêtes-gens ; que je n'ai jamais aimé de ma vie aucune femme, & que mon prémier attachement a été & fera toute ma vie de vous continuer mes fervices, & de mourir plutôt que de jamais appartenir à d'autres qu'à vous.

Cette manière fimple de répondre à toutes les queftions qui venoient d'être faites à *Dalvacourt*, le tira d'intrigue. Madame *de Chafey* reprit fon ton ordinaire, & s'entretint encore avec lui du mariage qu'un de fes Oncles lui avoit pro-

proposé. Le Marquis étoit trop intéressé à l'en dégouter, pour ne pas faire tout ce qui dépendoit de lui pour la confirmer dans la résolution qu'elle avoit prise de le refuser, & pour lui inspirer la fermeté dont elle avoit besoin. Après deux heures d'entretien sur cette matière, elle lui ordonna, pour distraire les idées desagréables dont elle étoit occupée, de lui conter quelque histoire qui pût l'intéresser. Il lui en fit une sur le champ si tendre & si passionnée d'un Amant malheureux qui bruloit de la plus sincère flamme sans oser la déclarer, qu'elle en fut attendrie. *Deschamps*, lui disoit-elle quand il étoit question de ces endroits passionnés, prenez le ton que vous prîtes ces jours passés, en me rendant l'histoire de cet Amant infortuné qui avoit perdu sa Maîtresse. *Dalvacourt*, parfaitement disposé à jouer un rôle si tendre, se surpassa ce jour-là, & remua à tel point le cœur indifférent de la belle *Chasey*, qu'il l'attendrit jusqu'aux larmes, & qu'elle convint

que

que ſi elle eût été à la place de la perſonne cruelle que l'hiſtoire ſuppoſoit, elle eût été moins rigoureuſe, ou du moins donné l'eſpoir de ceſſer un jour d'être moins cruelle pour un Amant ſi tendre & ſi digne d'être aimé.

C'étoit-là où *Dalvacourt* l'attendoit : il ne tiendroit qu'à vous Madame, lui dit-il avec un ton incertain, de feindre pour vous amuſer, de ſatisfaire à une pitié qui prouve ſi bien la bonté de votre cœur. Hé comment cela, s'écria la belle *de Chaſey* avec des yeux encore mouillés de larmes? C'eſt à vous qui faites l'hiſtoire, ou qui me la rendez, à rendre moins indifférente la femme que vous me peignez. Je ne puis altérer des faits, reprit avec plus de froideur le faux *Deſchamps*, je vous mentirois, & je n'en ſuis pas capable: mais ſi nous convenions par exemple d'une ſuppoſition, & que vous me permiſſiez de prendre le rôle d'un Amant, & d'en affecter les ſentimens, alors vous deviendriez la maîtreſſe d'être moins inhumaine,

ne, & par cette adreſſe vous ſubſtituant pour ainſi dire à la place de la perſonne dont vous venez de blâmer les rigueurs, vous ſeriez à portée par vos propres mouvemens, de prononcer ſur le ſort d'un Amant malheureux. L'imagination me paroîtroit admirable, repartit la belle Préſidente, s'il étoit poſſible que je duſſe me figurer que *Deſchamps* peut être mon Amant ; mais comme mon imagination ne pourroit point aller au point de perdre de vue ce principe, il n'eſt pas douteux que préoccupée de la fauſſeté de la ſuppoſition, je ne fuſſe encore plus cruelle que la femme dont il vient d'être queſtion, & que mon perſonnage ne devînt par conſéquent froid & fort peu intéreſſant.

Dalvacourt, qui avoit de bonnes raiſons pour faire l'eſſai de ce projet, compara la ſcène qu'il propoſoit, à ces rôles attendriſſans qui ſe jouent ſouvent ſur le Théâtre, leſquels, quoique hors de la nature & ſouvent de la vraiſemblance, ne laiſſent pas de toucher au point juſqu'aux Acteurs mê-

mes

mes qui les jouent; que quoique les uns & les autres ſoient parfaitement perſuadés de la fauſſeté de la fiction, l'illuſion gagne cependant au point de vous faire verſer des larmes. Voyons donc, s'écria Madame *de Chaſey* en ſouriant, ſi vous pouvez parvenir à produire ſur moi des effets ſi merveilleux. Je n'oſe pas en répondre, pourſuivit le faux *Deſchamps*, mais à mon égard il n'eſt pas douteux que le perſonnage que je vais faire ne vous ſurprenne: le vis-à-vis eſt ſi propre à donner de la vie, qu'il faudroit que je n'euſſe pas d'ame pour ne pas vous rendre mon rôle auſſi intéreſſant que la pure nature.

Après ces mots *Deſchamps* ſe jetta aux piés de la belle Préſidente: il lui fit une peinture ſi touchante de ſon amour, & des maux qu'il ſouffroit depuis le moment qu'il l'avoit connue, & exprima ſa paſſion avec des tons ſi propres à la perſuader, que Madame *de Chaſey*, toute prévenue qu'elle ſe croyoit, en fut émue

& touchée. Elle a naturellement le cœur tendre; & comme on ne lui avoit jamais fait l'amour avec une action si pressante, elle ne put s'empêcher d'en être étonnée. Elle voulut cependant dissimuler, & pour soutenir l'opinion qu'elle avoit avancée, elle tourna en plaisanterie une scène qu'elle commençoit à trouver bien sérieuse: mais *Dalvacourt* qui sentoit ses avantages, ne lui laissa pas le tems de se reconnoître, il poussa les choses aussi loin qu'elles pouvoient aller selon la supposition. Madame *de Chasey*, qui n'avoit jamais aimé, sentit alors des mouvemens si nouveaux & si doux, qu'au-lieu de se lever, & de mettre fin par un air imposant à une scène si hardie, elle abandonna sa main à *Deschamps*, qui devenu encore par-là plus hardi, lui imprima mille baisers de suite, qui devinrent autant d'étincelles qui passérent jusqu'au fond de son cœur. La jeune Dame se sentant dans un état si différent d'elle-même, se reconnut à la fin; & effrayée

du péril que ſa vertu couroit, elle ſe leva en ordonnant à *Deſchamps* de ſe retirer, mais avec un ton qui lui faiſoit aſſez connoître que le moment favorable alloit venir où il pourroit ſe déclarer entièrement.

Quelques momens après, l'Oncle de Madame *de Chaſey*, & le Maître des Requêtes dont il vouloit tiranniquement qu'elle fît ſon époux, lui furent annoncés. Elle ſe trouvoit dans une aſſiette ſi peu tranquile, que s'il eût dépendu d'elle, ſa porte leur eût été fermée; mais étant entrée un moment après dans ſa chambre, elle fut obligée de les recevoir. L'émotion qui paroiſſoit encore ſur ſon viſage, la rendoit dans ce quart-d'heure ſi piquante, que le vieux robin qui prétendoit exiger inceſſamment ſa main, en ſentit ſon amour plus preſſant; mais il exprima ſi deſagréablement les triſtes douceurs qu'il vouloit lui dire, que la belle Préſidente y répondit avec la plus grande froideur. Mr. ſon Oncle, qui en fut té-

témoin, le trouva ſi mauvais, qu'il la traita ſans ménagement. La Préſidente irritée qu'on oſât prendre des tons auſſi vifs avec elle, en prit à ſon tour, & jetta ſa mauvaiſe humeur ſur le Maître des Requêtes. Il ſortit en diſant qu'il ſoupçonnoit à peu près quelles étoient les raiſons qui le faiſoient recevoir avec tant de mépris, mais qu'il trouveroit les moyens de s'en reſſentir. Ce langage n'étoit pas propre à le faire aimer, auſſi Madame *de Chaſey* prit-elle une ſi grande averſion pour cet homme, qu'elle ne ménagea pas les termes avec ſon Oncle: elle lui ſignifia que s'il lui parloit davantage de ce mariage, il ne trouveroit jamais ſa porte ouverte, & qu'elle ne ſeroit jamais chez elle aux heures qu'il y viendroit.

L'accablement où elle ſe trouva lorſqu'elle ſe vit ſeule, lui fit verſer un ruiſſeau de larmes. *Deschamps*, qui avoit tout écouté, ne douta point que dans ces inſtans favorables il ne fût rapellé.

 Il

Il ne ſe trompa pas : la belle Préſidente ne pouvant contenir plus longtems les chagrins auxquels elle étoit en proie, entrouvrit ſa porte pour l'apeller. *Dalvacourt* parut, & ſe jetta à ſes piés : elle voulut parler, mais elle n'en eut pas la force. Le faux *Deſchamps* ne lui laiſſa pas le tems de ſe reconnoître, & la preſſa par tout ce que l'amour dicte de plus tendre à répondre à ſon amoureuſe flamme. Encore ſi vous étiez ce que vous avez ſuppoſé être, s'écria la belle Préſidente en ſe couvrant de la main ſon viſage, je pourrois. . . En cet endroit la porte de la chambre s'ouvrit, & l'Oncle & le Maître des Requêtes parurent. Jugez Mademoiſelle, continua le Commandeur, de la conſternation où ſe trouva la pauvre Préſidente, elle devint plus morte que vive. L'Oncle & le Maître des Requêtes, qui étoient revenus pour faire leur paix avec la Préſidente, à qui la vue d'un valet de chambre aux piés de la Maîtreſſe de la maiſon coupa la parole, revinrent de leur

ſur-

surprise, pour vomir tout ce que le dépit & la rage peuvent faire dire de plus insultant. Le faux *Deschamps*, qui jugea qu'il n'étoit plus tems de dissimuler, s'éleva, & les regardant fièrement s'écria : Que veut donc dire Messieurs le ton imposant que vous osez prendre devant Madame, qui est la maîtresse de ses volontés, & vis-à-vis d'un homme de ma sorte. . . . . Que veut donc dire ce maraut de valet de chambre, s'écria l'Oncle, en s'avançant avec un air furieux, & dans l'intention sans doute de le maltraiter. Tout beau Mr. le Président, interrompit le faux *Deschamps* en s'armant d'un guéridon qu'il trouva sous sa main, je vous pardonne vos insultes à cause de l'erreur où vous êtes de ma condition; mais comme il n'est plus tems de feindre, aprenez que je suis le Marquis *Dalvacourt*, & que si j'ai fait le rôle de valet de chambre de Madame, ce n'étoit que pour parvenir à lui plaîre, & à lui devenir quelque chose de plus.

Le ton avec lequel ce discours fut

proféré, qui annonçoit la dignité du perſonnage, écraſa l'Oncle & le Maître des Requêtes ; mais ſans ſe donner la peine d'y faire attention, le Marquis ſe remit aux piés de la belle Préſidente, & lui demanda s'il faloit qu'il mourût, ne voulant pas vivre davantage s'il étoit aſſez malheureux pour que tant de ſoins & d'amour euſſent été pris en vain.

La belle Madame *de Chaſey* ne lui répondit qu'en lui donnant la main, & en lui ſerrant la ſienne, langage plus éloquent que tout ce qu'elle auroit pu exprimer de plus tendre : enſuite, prenant le ton qui lui convenoit vis-à-vis de ſon Oncle, elle lui dit qu'après la ſcène dont il venoit d'être témoin, elle n'avoit rien à ajouter, ſinon qu'elle étoit ſi touchée de la tendreſſe reſpectueuſe qu'on lui témoignoit depuis près de deux ans, ſans qu'elle eût été déclarée ; que dans ce jour elle croyoit ne pas trop faire pour un Amant ſi ſoumis & ſi tendre, de le préférer à tous les partis qui pour-

roient

roient se présenter ; qu'il n'y avoit personne qui pût la blâmer d'un choix si convenable, puisque tout le monde savoit que le Marquis *Dalvacourt* étoit homme de condition, & assez riche pour lui faire une destinée douce & agréable : mais que quand il auroit manqué de ce second avantage, elle ne lui en auroit pas moins donné la main, aimant beaucoup mieux être moins riche & être plus heureuse, que d'épouser un homme qui ne lui plaîsoit pas. Après ces mots elle fit une profonde révérence à son Oncle & au Maître des Requêtes, qui avoit l'air bien confondu ; & après avoir fait signe au Marquis de la suivre, elle entra dans son cabinet, où elle prit des mesures avec cet Amant chéri, pour hâter les préparatifs du mariage, voulant qu'il se fît sans éclat.

Ces aimables époux ont été mariés ce matin, continua le Commandeur ; un de mes amis qui est des leurs, vient de me faire part de cette histoire : comme elle m'a fort intéressé, & que je connois

votre ſenſibilité belle *de Saint Preuil*, je ſuis parti auſſitôt pour vous en faire ma cour, ne trouvant rien de plus doux dans le monde, que le bonheur de vous plaîre, & de chercher tous les moyens pour vous diſtraire & pour vous amuſer.

Je remerciai Mr. *du Boudoir*, & je l'aſſurai que l'avanture qu'il venoit de me conter m'avoit fort intéreſſée. Je n'en fus pas quite pour cela, il me le fit bien entendre : pour n'avoir point de procès avec lui ſur le chapitre de ma reconnoiſſance, je lui promis de lui accorder ce qu'il me demanderoit. Il me demanda mon portrait avec un air timide. Je lui répondis en ſouriant, que c'étoit le moins que j'aurois voulu pouvoir faire pour lui ; mais que puiſqu'il étoit ſi raiſonnable & ſi modéré dans ſes deſirs, je lui donnois ma parole que je lui en ferois préſent dans huit jours, ne lui demandant que ce tems-là pour me faire peindre, à condition cependant qu'il ſe trouveroit chez moi à toutes les

ſéan-

féances que le Peintre exigeroit, afin que je ne fuſſe pas excédée de l'ennui qu'on ne peut s'empêcher de reſſentir dans ces occaſions. Je ne vous dépeindrai point, *ma Princeſſe*, les ſentimens de reconnoiſſance, & les tranſports que cet aimable Amant exprima : je lui en ſus un gré infini. Voilà bien des faveurs dans un jour, me direz-vous ; mais avec tant de retenue & de ſageſſe pouvois-je faire moins? Deux Amans qui ont pris la réſolution de ne jamais s'écarter de la plus ſcrupuleuſe bienſéance, ne ſont-ils pas pardonnables de ſe dédommager par le ſentiment, de ce qu'une rigide vertu leur fait perdre? Il faudroit que la vertu fût de bien mauvaiſe humeur pour ſe ſcandaliſer de quelques marques d'amitié : ne peut-on donc être vertueuſe ſans pruderie, & ſans faire parade de ridicules affectations? Je me rendis le lendemain chez la Princeſſe de *Marzène*, comme j'en étois convenue. Savez-vous bien le bonheur qui vous attend, me dit-elle;

en me voyant entrer? Vous allez être témoin d'une merveille que tout *Paris* ne peut croire, tant elle eſt miraculeuſe. Sans me laiſſer le tems de lui répondre, elle me prit par le bras, & demanda au Marquis de *St. Hébé* s'il feroit des nôtres. Jugeant à ſa phiſionomie que cette partie ne le flatoit pas autant qu'elle l'auroit deſiré, c'eſt un athée, s'écria-t-elle, qui ne croit en rien. Pardonnez-moi Princeſſe, reprit-il galamment en lui préſentant la main, je crois en Votre Alteſſe, & de la meilleure foi du monde. Le fripon! dit-elle avec un air de complaiſance; il cherche à me ſéduire, mais il n'y gagnera rien. Si j'avois oſé dire ce que je penſois, je lui aurois répondu, Pardonnez-moi, Princeſſe, il eſt ſûr de ſon fait, il gagnera toujours tout avec vous, & vous feriez fort fâchée que cela fût autrement.

Nous montâmes en caroſſe avec la belle Dévote dont j'ai déjà parlé, qui nous avoit accompagnées aux priſonniers. Il fut queſtion

pendant tout le chemin, du prodige que nous allions voir : c'étoit une Religieuse *Bénédictine*, qu'une Lettre de cachet avoit fait sortir de son Couvent, & qui sans doute bien-aise que l'Autorité Royale eût brisé ses chaînes, avoit invoqué Mr. *Paris* pour ne pas être dans l'obligation d'en reprendre de nouvelles. Le carosse arrêta au coin d'une rue dans le fond de la rue *St. Jaques*. Après avoir traversé une grande maison, guidée par celui qui en étoit le maître, il nous fit passer dans un cul de sac, & nous ouvrit une petite porte, par laquelle nous passâmes dans une seconde maison, qu'il falut encore traverser. L'étonnement que je laissai entrevoir à la vue de tant de détours, fit sourire la Princesse. Les voies du Ciel, me dit-elle à l'oreille, sont étroites & difficiles ; mais pour vous parler sans figure, aprenez que dans ce pays il n'est pas permis d'être de la bonne Doctrine, à moins qu'on ne veuille beaucoup risquer. Un Prophète, ma chère Enfant, con-

tinua l'Alteſſe, qui s'aviſeroit de vouloir prêcher la pénitence à *Paris* comme *Jonas* à *Ninive*, ſeroit enlevé comme *Elie* pour être mis à la *Baſtille* : voilà pourquoi l'on prend tant de précautions pour éviter de tomber entre les mains de Mr. le Lieutenant-Général de Police, qui n'entend pas raillerie ſur ce chapitre : après cela je gage que vous conviendrez qu'on ne prend pas ces meſures ſans raiſon.

En achevant ces mots, nous nous trouvâmes à l'endroit miſtérieux où je devois voir le prodige. Après avoir traverſé pluſieurs pièces, on nous ouvrit une porte, qu'un Prêtre gardoit : il avoit le doigt ſur la bouche, comme pour nous faire entendre que nous ne devions avoir que des yeux & des oreilles, & que le reſte étoit ſuperflu. Mes prémiers regards tombérent ſur un matelas qui étoit au milieu de la chambre, ſur lequel étoit couchée une Religieuſe qui me parut jeune, aſſez jolie, & fort grande : elle avoit une cou-

ronne ſur la tête au-deſſus de ſon voile, & la tête bandée par une mouſſeline, qui faiſoit, à ce qu'il paroiſſoit, une demi douzaine de tours. Depuis la guimbe jusqu'à ſes piés, elle étoit couverte d'un drap mortuaire de ſatin blanc & de velours noir, qui formoit une croix. Tout cela me parut aſſez extraordinaire, mais ne m'étonna pas. La Princeſſe, qui avoit à tous momens les yeux ſur les miens, comme pour deviner ma penſée, me dit à l'oreille, Attendez, vous ne voyez rien, dans un moment vous remercierez le Ciel des miracles que vous allez voir opérés.

Après avoir examiné aſſez longtems la Religieuſe, dont les yeux me parurent abſolument immobiles, quoique je remarquaſſe de tems en tems des mouvemens dans ſes paupières, je parcourus la chambre : elle étoit grande, & meublée d'un ſatin blanc avec des galons d'argent. Vis-à-vis des fenêtres il y avoit un Autel, ſur lequel on diſoit vraiſemblable-

ment la messe. Tout autour de cette sale étoit une ballustrade de bois doré, avec deux formes élevées en gradins, qui étoient remplies de gens qui me parurent de distinction. Les femmes étoient d'un côté, & les hommes de l'autre. A chaque coin étoit un Prêtre revêtu d'un surplis, ayant à la main un Crucifix avec lequel chacun faisoit faire silence de son côté. Ils avoient devant eux une petite table, sur laquelle étoit un grand bassin d'argent, où les Prêtres mettoient les aumônes, qu'on leur jettoit dans une espèce de soucoupe qu'ils avoient au bout d'un long bâton, afin d'atteindre de tous les côtés sans bouger de leur place. Aux piés de la Religieuse étoient à genoux deux Religieux, dont je ne pus distinguer l'Ordre, à cause de leur surplis; ils avoient les bras croisés sur la poitrine, & le visage tourné du côté de l'Autel. A quatre pas bruloit dans un réchaud de fer, de la forme d'un quarré long à pans octogones, un feu d'esprit

de

de vin, qui paroiſſoit extraordinairement vif, & dont la chaleur eût incommodé ſans une trape fabriquée dans le plafond, qui rafraîchiſſoit ſans ceſſe la ſale. Je ne pouvois prévoir à quoi ce réchaud embraſé devoit ſervir, & j'attendois avec beaucoup d'impatience quel ſeroit le dénouement d'une avanture qui me préparoit à des choſes ſi prodigieuſes. A ſix heures ſonnantes un Religieux monta dans une petite chaire que je n'avois pas apperçue d'abord, qui étoit dans l'enfoncement de la ſale. Après avoir frappé trois fois ſur la couverture d'un Livre qu'il avoit à la main, il fit un diſcours ſur les merveilles qu'il plaîſoit à Dieu d'opérer pour fortifier le zèle de ſes Elus, & les récompenſer dès ce Monde de leurs bonnes œuvres, de leur fermeté dans leur Doctrine, & de leur conſtance dans les perſécutions qu'ils eſſuyoient tous les jours. Après nous avoir exhorté à la pratique de toutes les vertus, & à faire nos efforts pour reſſembler

au bienheureux *Paris*, il nous invita à nous recueillir en nous-mêmes, afin d'être en état de faire la prière. Il se jetta ensuite à genoux, & commença le *te Deum*; qui fut dit en particulier à voix basse. Lorsqu'il fut fini, il descendit de sa chaire avec une *Imitation de Jésus-Christ*; & comme la Princesse étoit la personne la plus distinguée de l'assemblée, il la lui aporta, & lui fit remarquer que le caractère en étoit extrêmement fin; & que c'étoit tout ce que les meilleurs yeux pouvoient faire que de le lire de fort près.

Lorsque la Princesse me l'eut fait remarquer, le Prêtre retira ce Livre de ses mains, & le fit passer dans toutes les places des balustrades, en observant toujours de le présenter à ceux qui étoient constitués en dignités, préférablement aux autres. On fut plus d'une demi-heure à promener ce Livre, sans que je pusse imaginer la conséquence qui devoit en résulter.

Enfin, le Livre ayant été remis

au Père Prédicateur, il s'écria: *Honneur à Dieu, à la Sainte Trinité, au Père, au Fils, au Saint Esprit, à tous les Saints, & au bienheureux Paris!* prémière merveille opérée par son intercession. A peine eut-il prononcé ces mots, que les deux Prêtres qui étoient aux piés de la Religieuse, se levérent, tirérent d'un panier d'ozier qu'ils avoient à leur côté une longue bande roulée, s'aprochérent de la tête de la Religieuse, la soulevérent, & firent tourner cette bande autour de ses yeux; elle avoit vingt-cinq aunes au moins. Après que sa tête eut été enveloppée de cette maniè-re, les deux Prêtres qui lui avoient ainsi bandé les yeux, furent se remettre à leurs prémières places, & celui qui avoit prêché s'avança vers la Princesse, la pria d'ouvrir le Livre, & lorsqu'il l'eut raporté... *Marie*, s'écria-t-il d'une voix intelligible, *voilà le Livre de l'Imitation de notre divin Sauveur, lisez.* A peine eut-il prononcé ces paroles, & présenté le Livre, qu'elle lut d'une voix claire le Chapitre

que

que la Princeſſe avoit marqué, ſans omettre un mot. Lorſqu'elle eut fini, la ſale retentit de ces mots, *miracle ! miracle ! honneur à Dieu & au bienheureux Paris.*

On ne ſe contenta pas de cette prémière épreuve ; on en fit pluſieurs dans ce genre, en donnant le choix aux perſonnes de diſtinction qui étoient dans la ſale, d'indiquer les Chapitres. La merveilleuſe Religieuſe ne ſe trompa jamais ; & quoiqu'elle eût les yeux enveloppés de ces vingt-cinq tours de bandes, elle lut dans le Livre avec autant de préciſion, que ſi elle eût eu les yeux parfaitement libres, & qu'elle les eût eu excellens.

Lorſque ces prémiers prodiges furent opérés, le Prédicateur retourna à la chaire, dont il revint avec deux boulets de canon, peſant, à ce qu'on aſſura, douze livres de balles chacun : il les poſa à terre à côté de la Religieuſe, & invita quelqu'un à aprocher pour donner lieu au ſecond miracle.

Perſonne ne s'étant préſenté, parce que ce Prêtre avoit annoncé

qu'il

qu'il étoit question de jetter ces boulets avec force sur la tête de la Religieuse, un *Capucin* s'aprocha, & prenant un boulet, que faut-il faire, dit-il, pour manifester la gloire de Dieu, & la sainteté de Mr. *Paris*? Ecrasez, si vous le pouvez, la tête de cette Vierge, reprit le Prédicateur. A peine ces mots furent-ils prononcés, que le *Capucin* zèlé éleva le boulet en l'air avec les deux bras, & le fit retomber de toutes ses forces sur la tête de la Religieuse. Tout le monde effrayé jetta un cri en le voyant frapper cette fille avec tant de violence: mais au-lieu de s'en plaindre, elle se mit à chanter un Cantique, après la fin duquel elle demanda en grace qu'on recommençât à la frapper.

La Princesse qui vit que le compagnon du Père *Capucin* se préparoit à faire l'affreux usage du second boulet, demanda aussi en grace qu'on ne fît pas cette seconde épreuve. Le Père Prédicateur s'aprocha respectueusement de la Princesse, & la suplia de permettre que les choses eussent leur cours

ordinaire, en l'aſſurant que loin que ces terribles coups fuſſent ſenſibles à la Religieuſe, elle reſſentoit au contraire beaucoup de ſoulagement.

Cette épreuve réuſſit comme la prémière, à la différence près que le *Capucin* étant plus vigoureux que ſon ancien, le coup fut porté avec tant de vigueur, que la ſale en trembla. La ſainte Religieuſe, bien loin de s'en plaindre, en parut ſatisfaite; car nous entrevîmes à ſa bouche qu'elle ſourioit; & nous ne vîmes aucune trace de ſang, ce qui étoit une preuve convainquante, que quoique ces boulets euſſent frapé à plomb ſur ſa tête, elle n'en avoit reçu aucun endommagement. Il eſt aiſé d'imaginer qu'on recommença à crier *miracle*. Pendant ce tems-là le Père Prédicateur ôta à la Religieuſe le bandeau dont elle avoit les yeux couverts, elle nous parut dans une aſſiette auſſi tranquile que ſi elle n'eût été expoſée à aucun danger.

Après avoir laiſſé le tems à l'aſſemblée de la conſidérer tout à l'ai-

ſe, les deux Prêtres qui étoient à ſes piés, tirérent à eux le drap mortuaire dont elle avoit l'eſtomac couvert, & le repliérent ſur ſes jambes. Tout le monde ſe mit alors à frémir. La Religieuſe s'étoit plongée un poignard long d'un pié & demi au moins dans le ſein, & elle le tiroit & le renfonçoit alternativement, de façon que chaque fois que le poignard reſſortoit de la plaie, il en ſortoit une abondance de ſang prodigieuſe. Ce ſpectacle me fit dreſſer les cheveux, & je détournai les yeux juſqu'à ce que les cris de *miracle* que j'entendis, me les firent retourner. On avoit remis le drap mortuaire, on ne voyoit plus que le poignard enſanglanté. La Religieuſe avoit le teint un peu plus animé, mais il ne paroiſſoit pas qu'elle eût ſouffert. La Princeſſe demanda ce que deviendroit la large bleſſure qu'elle venoit de ſe faire. On lui répondit qu'elle étoit déjà refermée, & que pour peu qu'elle fût curieuſe, on lui permettroit de la ſentir avec la main. La Princeſſe *de Mar-*

zène

zène souhaita de se convaincre, & revint auprès de moi, en me disant que la chose étoit prodigieuse ; que la cicatrice étoit si légère, qu'il faloit qu'elle eût été prévenue comme elle l'étoit, pour avoir pu s'en apercevoir. Le Prédicateur nous annonça que la séance alloit finir par une merveille au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais entendu, mais qu'il étoit bon qu'on chantât auparavant le *Veni Creator*. Après ces mots il le récita avec beaucoup de dévotion, & toute l'assemblée le répéta tout bas après lui.

Quand on eut satisfait à ce pieux devoir, les deux Prêtres avancérent le réchaud rempli de feu & d'esprit de vin, & le mirent aux piés de la Religieuse, ensuite on la fit lever sur son séant ; & pour que ce changement d'attitude se fît avec toute la modestie possible, on l'enveloppa entièrement du drap mortuaire. Pendant ce tems deux femmes mises en dévotes sortirent de leurs sièges, & s'avancérent d'un pas lent auprès de la Vierge ; elles soulevé-

levérent le drap avec beaucoup de circonſpection du côté des jambes, & il nous parut par des bas qu'on vit ôter & remettre au Prédicateur, qu'on venoit de la déchauſſer. Mais quel fut notre étonnement! un moment après nous vîmes dans le réchaud les deux jambes de cette pauvre Religieuſe, auxquelles la flamme s'attacha. Non contens de l'ardeur de ce feu violent, les Prêtres y jettérent encore de l'huile & du ſoufre pour le rendre plus violent. Nous ne pûmes douter par l'odeur de ce braſier, que les piés & les jambes de la Vierge ne brulaſſent: ſans la trape du plafond qu'on ouvrit entièrement, il n'auroit pas été poſſible de ſoutenir la puanteur & la fumée. Pour moi je ſouffris ſi cruellement de ce ſpectacle & de ce mauvais air, que je me promis bien que je ne me retrouverois de mes jours à des prodiges auſſi terribles & auſſi effrayans.

On laiſſa la Religieuſe dans cette cruelle ſituation, juſqu'à ce que l'on vît manifeſtement qu'il

ne

ne reſtoit plus de ſes jambes que les os & la cendre. Lorſqu'on eut mis l'aſſemblée dans le cas qu'il ne lui reſta aucun doute ſur ce ſujet, on enleva le réchaud à cauſe de la puanteur qu'il rendoit, & on enveloppa une ſeconde fois la Religieuſe. Un moment après le Prédicateur dit à l'aſſemblée de *louer Dieu*, & que le miracle étoit opéré. Un moment après la Religieuſe parut ſur ſon ſéant, & montra à l'aſſemblée les jambes auſſi ſaines que ſi elles n'euſſent jamais été dans le feu. A cet aſpect miraculeux on ſe remit à crier *miracle*, les uns proſternés à genoux, & les autres en aplaudiſſant des mains. Nous crûmes après cela que nous n'avions plus qu'à faire nos charités, & à nous retirer: mais la Religieuſe s'étant mis les deux poings dans les yeux, les deux coudes ſur ſes genoux, & les deux extrémités des piés ſous elle, elle ſe mit à tourner avec une ſi prodigieuſe viteſſe, que le tourbillon fit diſparoître entièrement ſa forme: il n'y a pas de

roue sur un pivot qui puisse tourner avec autant de rapidité: les termes me manquent pour exprimer la vérité de ce prodige; toutes les fois que j'y songe, la tête me tourne à moi-même; il y avoit surement en cela quelque chose de surnaturel.

Le Prédicateur s'étant aproché de nous, la Princesse lui demanda si la Religieuse tourneroit encore longtems avec la même force: il nous assura que cela duroit quelquefois huit jours, quelquefois quinze, & que la dernière fois cela avoit été jusqu'à dix-sept jours & dix-sept nuits. Nous fîmes un grand signe de croix à ce discours, mais le Prédicateur nous dit que rien n'étant impossible à Dieu, il ne faloit pas nous étonner de toutes ces merveilles; que ce n'étoit qu'une bien foible image de ce que nous verrions dans le Ciel, si nous étions assez heureux pour le mériter; que pour lui il ne doutoit pas que le bonheur des Bienheureux ne consistât dans la félicité de voir Dieu sans cesse, & de tourner

éternellement en ſa préſence.

Après ces mots le Prêtre ſe retira, nous fîmes nos aumônes aux Sœurs qui vinrent nous préſenter leurs bourſes. Je fus curieuſe de ſavoir ce qu'elles pouvoient contenir. Elles tenoient chacune environ deux cens cinquante louis, & elles étoient pleines à moitié, quoique les Sœurs ne les euſſent encore préſentées qu'à une partie de l'aſſemblée.

La Princeſſe demanda à quel uſage ces aumônes étoient deſtinées. L'une des Sœurs répondit que l'on en faiſoit des œuvres pies, & qu'elles ſervoient auſſi à l'entretien des Prêtres exilés, ou qui étoient dans les fers pour la pureté de la Doctrine. Après toutes ces queſtions, nous nous retirâmes; la Princeſſe me remit chez moi en paſſant, m'aſſurant qu'elle continueroit à me voir le plus ſouvent qu'elle le pourroit.

Je montai dans l'apartement de Madame *de Saint Preuil*, où je trouvai le Commandeur & mon frère. Je leur raportai naturellement tout

ce que je venois de voir. Ma belle-sœur, qui n'étoit pas crédule, me dit qu'il faloit qu'on nous eût fasciné les yeux, & que de pareils prodiges n'étoient pas vraisemblables. J'eus beau vouloir alléguer des exemples de mille merveilles qui s'étoient opérées au Tombeau de Mr. *Paris*, au vu & au su de tout *Paris*: nul de ceux qui m'écoutoient, ne voulurent me croire. Le Commandeur qui fut le moins contrariant, m'assura qu'il n'y avoit rien dans tout ce que je venois de raporter, qui ne parût faisable avec un peu d'adresse, par gens nullement suspects de sainteté; qu'il y avoit plus de tours de gibecière dans tout cela, que de prodiges opérés par le Ciel, & que lorsque je voudrois, il me feroit venir un homme de la Foire, qui feroit des choses si prodigieuses devant moi, que je ne pourrois croire qu'elles fussent naturelles: que dans tous les états de la vie il y avoit des abus & du charlatanisme, & que des personnes sensées comme moi ne devoient pas en être

la dupe, ou du moins croire ſobrement.

Huit jours après ce que je viens de dire, ma belle-ſœur me fit confidence des ſentimens que mon frère avoit pris pour elle, & m'avoua ſans pouvoir s'empêcher de rougir qu'elle craignoit d'être plus ſenſible qu'elle ne le devoit. Je lui avouai naturellement les raiſons que j'avois de l'avoir ſoupçonné. Après nous être longtems entretenus ſur ce ſujet, je lui demandai quel pouvoit être le but d'un ſemblable amour. Et le vôtre, me ditelle, avec le Commandeur qui ne peut ſe marier ? De le voir & de l'aimer toute ma vie, repris-je en ſouriant. Notre projet eſt le même, *Saint Clair* & moi, pourſuivit ma belle-ſœur en ſouriant, & ſi vous voulez encore plus, de ne nous jamais ſéparer.

Je répondis à ce propos en l'embraſſant. *Saint Clair* & le Commandeur qui entrérent dans ce moment, prétendirent qu'en conſcience ils devoient participer à ces preuves de notre amitié. Nous ne vou-

voulûmes pas nous brouiller avec eux pour une bagatelle, nous étions tous de trop bonne intelligence pour manquer de complaiſance. La ſageſſe préſidant à nos inclinations, nous retranchions de notre commerce tout ce qui étoit de trop vif & ce qui ne l'étoit pas aſſez.

Trois mois après j'eus le bonheur, *ma Princeſſe*, de vous connoître, & je trouvai tant de douceur à vous faire ma cour, que vous ſavez que depuis ce tems-là vous pouvez répondre de la ſuite de ma vie : je n'ai point reſſenti d'autres amertumes que celle que vous venez de me cauſer par votre abſence : je n'ai plus rien à ajouter ſur mon chapitre, ſinon que je mène la vie la plus douce qu'on puiſſe imaginer : le Commandeur eſt toujours tendre, délicat & fidèle : ma belle-ſœur trouve la même choſe dans ſon Amant *Saint Clair*, qui en eſt toujours éperdûment amoureux. Depuis la fin de notre deuil les plaiſirs ont repris leurs droits ; les Spectacles, les Aſſemblées, le Bal, & le char-

me de vivre avec tout ce qu'il y a de beaux-efprits à *Paris*, nous font paffer nos jours dans une continuïté de plaifirs. Eft-il un état plus heureux que celui d'une fille qui a du bien, affez de jugement pour en faire ufage, & qui fait jouïr habilement de fes droits? Cela ne l'emporte-t-il pas fur l'honneur d'être femme mariée, dépendante fouvent des caprices d'un époux léger, qui la facrifie tous les jours à des Maîtreffes moins aimables qu'elle, ou qui mange fon bien en la faifant enrager? Je penfe qu'il n'y a pas de comparaifon à faire, & qu'il faut qu'une fille foit folle pour fe donner un maître, tandis qu'elle peut vivre avec tous les agrémens que le monde procure, & conferver le fouverain bonheur de fa liberté.

Je me propofois de finir ces Mémoires par une réflexion auffi fenfée, mais je me rapelle que pour remplir entièrement ma tâche, j'ai encore à vous rendre compte de quelques particularités néceffaires pour ne vous laiffer rien à defirer.

Je me ferai bientôt aquitée de ce devoir. *St. Briſſant*, dont je m'étois ſervi pour l'arrangement de mes affaires, comme je l'ai marqué plus haut, me parut un ſi honnête-homme & ſi rempli d'attention, que je le fis ſuccéder à feu mon Intendant. Sa veuve, après avoir pleuré ſix mois ſon mari, ne refuſa point les conſolations de *St. Briſſant*, qui en étoit devenu paſſionnément amoureux. Je trouvai que ces Amans ſe convenoient ſi bien, que je pris le parti de me les attacher par des liens durables. *Julie* fit d'abord quelque difficulté, mais je n'eus point de peine à la convaincre, qu'ayant été heureuſe avec un homme de l'âge de feu ſon mari, il n'étoit pas douteux qu'elle ne le fût encore davantage avec Mr. *de St. Briſſant*, qui joignoit à toutes les bonnes qualités de feu ſon époux, celle d'être jeune, qui en étoit une fort bonne pour une femme de ſon âge.

A l'égard de Mademoiſelle *de la Serre*, elle quita le volage *du Hautoir*, pour ſe prendre de belle

paſſion pour un Moine défroqué, qui l'emmena en *Hollande*, où de concert avec ſon mari elle fait valoir actuellement ſes talens, dans la vue de ne manquer de rien. Son Père en a penſé mourir de douleur ; mais après y avoir mieux penſé, il s'en eſt conſolé en ſe remariant avec une jeune perſonne trés ſage, qui le rend fort heureux, & qui lui tient lieu de tout.

Tuillier, ma femme de chambre, après s'être longtems moquée de *du Hautoir*, qui étoit confondu de la perfidie d'*Angelique*, lui a fait grace, & l'a pris pour ſon mari. Actuellement ils ſe font enrager mutuellement ; mais ce qu'il y a de pis pour cette pauvre femme qui n'eſt plus à moi, c'eſt que *du Hautoir* lui a déjà mangé une partir de ſon bien, & qu'avant peu il ſera entièrement en règle de ce côté, l'uſage étant qu'une jeune femme mange un vieux mari, & qu'un jeune époux ruïne une femme qui eſt aſſez facile pour être la dupe de ſes fauſſes douceurs.

J'ajouterai, *ma Princeſſe*, pour-

que vous n'ayez rien à me reprocher, que Mr. *de Beauval* a fait de nouvelles tentatives, toujours toutes aussi inutiles pour obtenir du moins l'agrément de passer au nombre de mes amis; mais connoissant par des refus constans qu'il ne devoit pas s'en flater, il a épousé, le croirez-vous? une Actrice de l'Opéra. La chute est humiliante, mais le desespoir fait faire bien des folies, & après avoir fait celle-là, ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il a prétendu que j'en étois la cause.

Madame *de Villefarel* a perdu son mari six mois après: elle a trop d'esprit pour n'avoir pas deviné que je commençois à revenir sur son compte: elle a pris si bien son parti, que depuis ma détention je n'en ai pas entendu parler. On dit qu'elle est à la veille de se remarier, & que le prétendant est un jeune-homme fort aimable & fort bien fait: comme elle est devenue fort à son aise par les bienfaits de feu Mr. *de Villefarel*, elle juge à propos de faire à son tour

la fortune à ſon Amant : cela eſt fort raiſonnable, je l'en loue, & je ſouhaite fort qu'elle continue à paſſer ſa vie auſſi agréablement que ſon panchant aux plaiſirs le lui fait deſirer, & ſur-tout que ſon nouvel époux ſoit aſſez honnête-homme pour ne pas trop ſe preſſer de lui manger le bien qui lui eſt néceſſaire pour achever de finir ſa carrière.

Mr. *de Scherling* m'aime toujours : pour cette fois le dépit de ne pas être heureux dans ſa paſſion, ne l'a point porté à ſe remarier : il mène la vie d'un parfaitement honnête-homme, & s'eſt ſi fort attaché à remplir ſes devoirs, qu'il eſt fort avancé. Je crois, *Princeſſe* ; que vous n'aurez pas à vous plaindre de mon exactitude ; je ne penſe pas avoir oublié de vous rendre compte du ſort d'aucun des perſonnages qui ont paru ſur la ſcène : en tout cas pardonnez-le-moi, s'il vous plaît, mon excuſe eſt dans la perpétuelle diſſipation où je vis : quand on eſt occupé, depuis qu'on

ſe

ſe lève juſqu'à ce qu'on ſe couche, de plaiſirs qui ſe ſuccèdent les uns aux autres, il eſt bien difficile que la mémoire n'échappe quelquefois. Il eût été plus décent de finir ces Mémoires par une belle retraite du monde, après tant de chagrins eſſuyés & ſoufferts; mais en-vérité c'eût été acheter trop cher l'oſtentation de ſe faire louer; & c'eſt directement parce que j'ai été en proie à bien des peines pendant ma prémière jeuneſſe, que j'ai réſolu de faire de mon mieux pour en être dédommagée, en jouïſſant avec décence le reſte de ma vie de tous les plaiſirs qui peuvent la rendre agréable & heureuſe.

Fin de la Douzième & Dernière Partie.

LISTE

LISTE DES

OEUVRES

DE M. LE CHEVALIER

DE MOUHY.

L*Es Mémoires du Marquis de Fieux*, 3 *me. Edition*, 4 *Parties*, *chez Prault à Paris.*

La Païſane Parvenue, *in* 12. 4 *me. Edition*, 12 *Parties. Chez le même*, *& à Amſterdam chez Arkſtée & Merkus.*

Les Mémoires Poſtumes du Comte D. B. avant ſon retour à Dieu, *fondé ſur l'expérience des vanités humaines*, 2*de. Edition chez Poilly Quai de Conti à Paris.*

Nouveaux Motifs de Converſion à l'Uſage des Gens du Monde, *Nouvelle Edition chez Valaire*, *Rue St. Jaques. Paris.*

Démêlé ſurvenu à la ſortie de l'O-

péra.

péra entre le Païsan parvenu & la Païsane parvenue. Chez Cloustier Rue St. Jaques.

Paris, ou le Mentor à la Mode 4me. Edition, contenant une Nouvelle Description de Paris, chez Poilly Quai de Conti, Paris.

Les Mémoires d'Anne Marie de Moras Comtesse de Courbon, chez Merigot Quai des Augustins. Paris.

Les Mémoires de Chimène de Spinelli, chez Cloustier. 3me. Edition. Paris.

Les Mémoires de Monsieur Bigand 4 Tomes, chez Poilly Libraire Rue St. Jaques, & à Amsterdam aux dépens de la Compagnie.

Le Mérite Vengé pour servir de Réponse aux Observations de l'Abbé des F... avec les Portraits de tout ce qu'il y a de plus distingué pour le mérite & pour les Beaux-Arts, chez Prault Fils, Quai de Conti. Paris.

Le Masque de Fer ou les Avantures Admirables du Père & du Fils, chez de Hondt, à la Haye.

Les Mille & une Faveurs Contes de Cour. 12. 8 *Vol.*

Les Mémoires d'une Fille de Qualité qui ne s'est point retirée du Monde,

de, 12. 4 *Vol. aux dépens de la Compagnie à Amſterdam.*

Les Mémoires de Madame la Marquiſe de Villenemours, par Madame de Mouby, chez A. van Dole à la Haye.

Le Papillon ou Lettres Pariſiennes, contenant ce qu'il y a de plus nouveau, de plus agréable & de plus intéreſſant dans tous les genres, chez Ant. van Dole à la Haye.

MÉ-

C.

CROUSAZ, (*Mr. de*) Divers Ouvrages contenant des Penſées libres ſur les Inſtructions tant publiques que particulières, ſur la Pédanterie & autres Sujets; avec un Diſcours ſur la beauté & ſur l'utilité des Sciences. 8. 1736.

CICERON, Traduction des Tuſculanes avec des Remarques par le *Préſident* BOUHIER & *l'Abbé* D'OLIVET. 12. 3 vol. 1739.

—— Lettres à Atticus traduites par *l'Abbé* MONGAULT avec des Remarques. 12. 6 vol. 1741.

Caprices d'Imagination. 8. 1740.

E.

ELémens (les) & Progrès de l'Education. 8. 1745.

Entretiens utiles & agréables, avec des Hiſtoires amuſantes & des Remarques ingénieuſes ſur les Paſſions des Hommes. 12. 2 vol. fig. 1737.

Expoſition des Motifs apparens & réels qui ont cauſé & perpétué la Guerre préſente. 8. 1746.

G.

GEographie Phyſique de la Terre, *traduite de l'Anglois*. 8. fig. 1735.
GRI-GRI, Hiſtoire véritable trad. du Japonois. 12. 2 Part. 1745.
Guerrier (le) Philoſophe, ou Mémoires de Mr. le Duc de **. Contenant des Réflexions ſur divers Caractères de l'Amour, & des Anecdotes curieuſes de la dernière Guerre des François en Italie. 8. 4 Parties. 1744.

H.

HIſtoire du Théatre François, *depuis ſon Origine juſqu'à préſent*; avec la Vie des plus célèbres Poëtes Dramatiques, des Extraits exacts & un Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages, accompagnée de Notes Hiſtoriques & Critiques. 8. 2 vol. 1736.
Idem le Tome 2. à part.
L'Homme & le Siècle, ou Maximes & Sentences Critiques & Morales ſur l'un & ſur l'autre. 8. 1738.
Hiſtoire de Guillaume le Conquérant par Mr. d'Exiles, Auteur du *Doyen de Killerine*. 12. 2 vol. 1742.

I.

JOurnées (les) Amusantes, *dédiées au Roi*, par *Madame de Gomez*. 12. 8 vol. 1736.

Institutions de Physique par Madame la Marquise *du Chatelet*. 8 fig. 1742. Nouv. Edit. augmentée, & enrichie du Portrait de cette illustre Dame.

L.

LEçons (les) de la Sagesse sur les Défauts des Hommes. 12. 3 vol. 1745.

——— de Physique Expérimentale, par *l'Abbé Nolet*. 12. 3 vol. fig. 1745.

LENGLET, (*l'Abbé*) Méthode pour étudier l'Histoire, avec un Catalogue des principaux Historiens, & des Remarques sur la bonté de leurs Ouvrages & sur le choix des meilleures Editions. *Nouvelle Edition* faite sur la *dernière de Paris de* 1735, & enrichie de *Cartes Géographiques*. 12. 5 vol. fig. 1737.

——— Principes de l'Histoire pour la Jeunesse, par Années & par Leçons. 8. 5 vol. 1737 - - 1738. *Idem*, les Tomes 2. 3. 4. 5. *à part*.

Lettres du Roi HENRI IV, & de Mrs.

DE VILLEROY & DE PUYSIEUX, *Sécretaires d'Etat* à Mr. DE LA BODERIE, Ambaſſadeur auprès de JAQUES I, parmi lesquelles il y en a pluſieurs ſur les affaires de la Succeſſion de BERG & de JULIERS. 8. 2 vol. 1733.

LABAT, (le P.) Voyages en Eſpagne & en Italie. 12. 8 vol. fig. 1731.

——— ——— en Guinée, Iles voiſines & à Cayenne, faits en 1725. 1726. & 1727. par le *Chevalier des Marchais*. 12. 4 vol. fig 1731.

Lettres de Thérèſe pendant ſon ſéjour à Paris. 8. 6 parties. 1741 —— 1745.

—— Hiſtoriques, Critiques, Politiques & Galantes. 8 2 vol. 1743.

——— (Nouvelles) Suiſſes ſur divers Sujets, & ſur-tout ſur les Affaires préſentes de l'Europe. 8. 1746.

M.

MOUHY, (*le Chevalier de*) la Mouche, ou les Avantures de BIGAND, *traduites de l'Italien*. 12. 4 vol. 1737.

—— Mémoires d'une Fille de qualité qui ne s'eſt point retirée du Monde. 12. 4 vol. 1747.

Mémoires de la Vie du Lord Lovat.

Rélation de la Conduite de feu Guillaume Comte de Kilmarnock, après ſa condamnation. La Forme de procéder en Juſtice dans la Chambre des Pairs, contre les Lords Kilmarnock, Cromartie & Balmérino. *Trad. de l'Anglois.* 8. 1747.

Mémoires de la Comteſſe de *Horneville*, ou Réflexions ſur l'Inconſtance des Choſes Humaines, *par Mr. de St. Simon.* 8. 2 vol. 1740.

Mémoires Secrets pour ſervir à l'Hiſtoire de Perſe, Nouv. Edit. conſidérablement augmentée de nouveaux portraits &c. 8. 1746.

N.

NEutonianiſme (le) pour les Dames par le Marquis *Algarotti.* 12. 2 vol. 1741.

O.

ORigine Ancienne de la Phyſique Nouvelle. 12. 3 vol. par le Pére REGNAULT Auteur des *Entretiens Phyſiques*, enſemble 7 vol. avec fig.

Oeuvres de Théatre de Baron. 12. 2 vol. 1736.

Oeuvres Mêlées de *Mr. le Chevalier* DE ST. JORY, contenant ſes Let-

tres,

tres, ses Poësies, le Philosophe Trompé par la Nature, Comédie, & quelques Anecdotes Turques & autres Pièces. 8. 2 vol. 1735.

Ouvrages divers de *Mr.* DE MAUPERTUIS, contenant; Elémens sur la Géographie; Discours sur les différentes figures des Astres; Discours sur la Paralaxe de la Lune, pour perfectionner la théorie de la Lune & celle de la Terre; & Lettre sur la Comète. Nouv. Edit. 12. avec fig. 1744.

P.

PRières Dévotes & Méditations par Mrs. *Cartier de St. Philip.* 12. 1738.

Paméla, ou la Vertu Récompensée, 12. 4 vol. 1744. *trad. de l'Anglois.* N. E. revue & enrichie de Figures.

R.

RICCOBONI, Réflexions sur les Théatres de l'Europe. 8. 1741.

S.

STANIAN (Mr. Temple), Histoire de Grèce, *traduite de l'Anglois.* Nouv. Edit. 12. 3 vol. 1744.

SYKES, Examen des Fondemens de la Religion Naturelle & Révélée, *trad. de l'Anglois.* 12. 2 vol. 1741.

T.

TRaité de la Guérison des Plaies d'Armes à feu par LE DRAN, *Chirurgien des Armées de France & des Hôpitaux de Paris.* 12. 1741.

V.

VEritable (le) Ami, ou la Vie de David Simple, *trad. de l'Anglois de Mr. Fielding.* 2 Vol. 1745.

FIN.

PQ
2013
M65M45
t.4

Mouhy, Charles de
Fieux, chevalier de
Memoires d'une fil
de qualité

PLEASE DO NOT REMOVE